

Journal qui sert à rien.
Confiné de 1974 à 1984

**21 mars 2020,
Jour 5 du confinement généralisé,
Jour 1 du journal qui sert à rien**

Déjà cinq jours que nous sommes en résidence surveillée sur ordre du petit jeune alors comme je m'emmerde grave autant faire un truc totalement inutile et qui ne servira vraiment à rien : écrire un journal sur Facebook.

Question originalité, j'avoue c'est pas terrible, vu que tout le monde en proie à la même peine y va de sa chansonnette sur le balcon ou de ses états d'âme sur le papier virtuel mais à part de l'huile que je fais en ce moment sans olives, je ne sais pas faire grand chose d'autre qu'écrire.

Ecrire, c'est bien, mais quoi ? Tout ce qui me passera par la tête peut-être, sans me relire ou presque, me disant et me contredisant, doutant et affirmant, aimant et détestant, donnant des leçons, j'adore ça, plagiant les prophètes, faisant le sachant, l'intelligent ou l'abruti de service. Et autant le dire tout de suite, il y aura des fautes aux verbes du premier groupe. Je n'ai jamais aimé les groupes, quant aux premiers, ils ne m'inspirent aucune confiance. Quels sont leurs mérites ? Je préfère de loin les besogneux. Peut-être, parce roi des feignants, je n'admire que ceux qui se donnent du mal. Et mettre au pluriel me plait, tout est pluriel d'abord.

Si cela ne convient pas, autant aller sur une autre page que la mienne où je barbouillerai comme il me chante. Je serai l'Attila de ce journal, un despote, un chef de gang prêt à dégommer le premier qui me contredira.

Encore une chose ; j'écrirai à mon rythme. Deux billets un jour, trois le lendemain, rien ensuite et pourquoi ce premier ne serait-il pas le dernier ? Auriez-vous un anxiolytique à m'offrir ? échange contre masque très peu porté.

Prétentieux comme pas deux j'oserai même deux mots d'économie. Pas bas de laine mais théorie pour tenter d'expliquer comment un drôle de type, Bernard Mandeville, au XVIème siècle, a mis en rang la quasi totalité de la planète sur la base d'une fable érigée en bible par les tenants du néo-libéralisme et pourquoi par sa faute, oui sa faute, il n'y a pas de masques pour protéger nos soignants.

Dernière chose : je ne suis spécialiste en rien mais conseiller en tout. Je n'ai aucune compétence particulière, pas plus économique, que philosophique, psychanalytique, sociale, médicale, j'en passe, mais me réserve le droit de dire, enfin d'écrire, avec le modeste objectif de vous convaincre que j'ai raison et qu'on va changer le monde..

Bonne sieste, je reviens.

Journée 1 du journal qui sert à rien (suite)

Avant la fable des abeilles je partage avec vous mes états d'âme. Il paraît que cet ennemi invisible est partout, le con pour nous étendre sur le ventre relié à un respirateur. Rien que l'écrire et on a froid dans le dos. Je ne remercie pas l'ami qui m'envoyait via mail ce film d'action d'un type à demi mort branché partout, court métrage qui sapait mon moral déjà affaibli. On a beau être préparé, avoir fréquenté ces lieux hors du temps où il est impossible de dormir à cause du bruit des machines ou du type derrière le rideau qui n'en finit plus de mourir mais on ne s'y fait jamais. Merci de ne plus m'envoyer ce genre de vidéo ami lecteur, je te reporte à mon fil d'actualité, je fais partie des utilisateurs informés qui ont fait leur possible sur le réseau pour prévenir avant de guérir contrairement à toi qui es allé voter. Mais après ton film de merde mon plexus solaire s'est rétracté et c'est néfaste pour mon hypersensibilité.

Mes états d'âme disais-je..

Je passe quelques moments plus compliqués que d'autres, même si en bon yogi marseillais j'avais déjà une certaine habitude de l'auto-confinement. Mais à cette heure, après un

ménage hystérique des joints des fenêtres, un astiquage massif du parquet exotique du balcon, avoir pédalé dix kilomètres sur mon vélo d'appartement, déjeuné de tortellini en provenance de Bologne oubliés dans le congélateur et retrouvés avec bonheur, passé quelques coups de fils pour trouver des masques qu'on veut acheter avec des copains pour offrir aux soignants, être découragé par l'ami directeur des douanes à Marseille expliquant qu'on a une chance sur deux de se faire arnaquer par le fournisseur chinois qui va nous fourguer des périmés vendus dix fois le prix et que la douane va de toutes façons réquisitionner, je raccroche et décide d'aller faire mon tour hebdomadaire autorisé du pâté de ville juste après avoir bavardé au téléphone avec ma pote radiologue qui m'ordonne de ne pas sortir compte tenu de mes antécédents médicaux. A peine reposé le combiné un ami m'apprend que la sélection à l'âge a débuté à l'hôpital de la Timone, alors comment te dire? Qu'à ce moment précis je ressens une certaine lassitude avec des picotements dans la gorge inexistants cinq minutes auparavant. C'est le Covid la gorge non ?
Rassurez moi, vous vivez les mêmes journées ?

Jour 2 du journal qui sert à rien

Chouette c'est samedi !

Enfin le week-end. J'attendais avec impatience cette parenthèse et pour une fois les râleurs qui soulignent que le week-end est souvent maussade après une semaine étincelante feront chou blanc. Sept heures quarante trois et le soleil resplendit augurant une journée magnifique.

J'adore le printemps.

La nature explose de force vitale pour tout recommencer, pareil mais différent comme la vie elle même.

Profitez mes amis de ce temps où vous n'êtes plus dans cette course effrénée qui nous poussait au quotidien pour observer les changements qui s'opèrent dans cette feuille où éclot la fleur, il se passe la même chose en nous.

Profitons du nouveau qui reflurit à chaque seconde et de ce ralentissement qui nous le fait redécouvrir. Quelle chance !

J'ai beaucoup fréquenté les hôpitaux. Comme accompagnant et comme souffrant. Dans cet univers décalé, rythmé par les visites des infirmières, des aide soignantes, toutes ces chéries adorées, nous sommes enfermés à l'écart de la vie insouciant et trépidante des fourmis du dehors. Ce qui m'a toujours interrogé c'est le décalage entre ces deux mondes. Pensez-y quand vous croiserez un de ces bâtiments, pensez à ceux qui sont confinés à l'intérieur et surtout à la chance que vous avez de courir au dehors pour accomplir votre tâche ou vos légèretés. Toujours être conscient de ce bonheur d'être vivant, ce cadeau, et même si ce n'est pas toujours facile, n'oublions jamais de célébrer la vie.

Chez les juifs quand les verres s'entrechoquent on clame sourire aux lèvres : « Le Haïm ! » A la vie !

Il n'y a rien d'autre à célébrer !

Bon samedi les amis !

Journal qui sert à rien, chapitre 2, 2e jour

Un jour est passé et pas une ligne sur la fable des abeilles de Mandeville mais je vous ai sous la main pour un moment, ne soyez pas impatients.

Après un magnifique plat de spaghetti à la sauce tomate maison, j'ai fait mes 10 kilomètres quotidien de vélo d'appartement. Affalé à mon bureau, enfin sur mon canapé, je repensais à cette ineptie d'élection et de campagne municipale. Savez-vous qu'à la République en Marche comme dans l'équipe des Républicains à Marseille, beaucoup de militants ont contracté la Covid-19 ? Combien d'abrutis m'ont affirmé pourtant la nécessité de maintenir ces élections? J'avais beau beugler que rien ne valait la santé, qu'une campagne ou des élections se reportent et que cela ne mérite pas une seule victime, mais non, bec et ongles, certains ont défendu ce simulacre de démocratie me renvoyant dans mes buts de mauvais citoyen, plutôt mourir que pas voter. Fallait-il être inconscient et croyant invétéré pour penser si bêtement.

Au delà du risque pour les candidats et leurs colistiers, vous imaginez pendant une campagne politique combien de mains serrées, de joues embrassées, de gens contaminés, après l'avoir été eux-mêmes ?

Il ne s'agit pas ici de culpabiliser (même si j'adore ça), ce qui est fait est fait, mais se rendre compte que nos actes ne sont pas sans conséquences sur les autres. La prudence devrait toujours prendre le pas sur la croyance non ? Ben non on dirait.

Allez va je sais bien le coup d'épée dans l'eau. L'orgueil et les certitudes gagnent trop souvent sur la raison.

Un de mes contacts me citait Epictète à contresens suite à une de mes publications en oubliant que ce philosophe a passé son existence à expliquer à ses disciples qu'ils ne pouvaient influencer que sur ce qui dépendait d'eux. Oui cela ne dépendait bien

seulement de nous d'observer les évènements en Chine ou en Italie, pas des directives de Jupiter ou de quiconque.
Le premier qui persiste en m'expliquant que ce vote était quand même utile, indispensable, ou je ne sais quelle autre ineptie du genre, il prend la porte de ce mur aussitôt.
Votre Duce préféré.

Jour 3 du journal qui sert à rien

Drôle de pandémie qui fait les réveils se suivre sans se ressembler.

Hier, le soleil éclatant nous parlait d'un printemps radieux, aujourd'hui à cinq heures quarante, les rideaux pourtant fermés, je ressens une atmosphère brumeuse. Peut-être est-ce mon état d'âme qui s'éveille avec cette chape imaginaire ?

Ici avec vous je laisse aller à découvert mes pensées. Pour une fois que cela ne me coûte pas un psychanalyste j'en profite. En plus j'en ai au moins cinquante pour le prix de rien.

Amis lecteurs je veux vous dire que vous avez une valeur inestimable dans ce moment de repli inattendu. Vous êtes attentif à mon humanité comme je le suis à la vôtre. D'une certaine façon nous prenons soin les uns des autres dans ce devoir d'être digne ensemble dans l'épreuve qui nous sépare.

Le plus difficile est peut-être de vivre nos enfermements sans date précise de sortie. Contrairement à une maladie, même si elle peut avoir des complications, normalement, sans mauvaise surprise imprévisible genre on meurt, on passera huit jours à l'hôpital, puis quinze en rééducation et ensuite on devrait retourner à la vie normale. Alors qu'ici et maintenant, dans cette expérience inconnue, imprévisible et extraordinaire par cette guerre déclarée contre un ennemi invisible, on ne sait rien ni on ne peut espérer de date de sortie précise ou compter les jours qui nous séparent de la liberté. Même le délinquant enfermé dans des conditions moins confortables que les nôtres pour quinze ou vingt longues années peut compter ce qui lui reste, pas nous.

Je ne suis pas drôle ce matin ? Mais zut à la fin, je ne vais pas vous faire marrer tous les jours non plus.

Dans cette condition de reclus, aucun mécanisme, aucune volonté de paraître, de conquérir, de briller. Seulement l'élan qui nous pousse les uns vers les autres liés par cette utopie fraternelle qui prend ici et maintenant tellement de sens.

La fraternité est un truc exigeant. Au fronton des écoles et des mairies on découvre le mot juste après Liberté et Égalité et on pense plus le concept qu'on ne vit sa réalité. La fraternité demande des efforts, elle réclame la connaissance, c'est à dire aimer comme le disait l'ami La Rochefoucauld.

Elle impose l'accueil sans jugements d'avance, sans aprioris, avec bienveillance de cet autre nous-mêmes avec qui nous partageons le même destin: la boîte en sapin ! Comme disait Albert Cohen mon autre ami intime.

Cette épreuve devrait nous aider à observer nos sœurs et frères humains avec plus d'attention. N'est-ce pas cela qui manquait à notre course effrénée vers le terminus avant l'arrêt forcé station Covid?

Ce coup de frein pourrait même être salutaire pour repenser le sens que nous donnons à nos vies.

Ne serions-nous pas comme ces enchainés de la Caverne de Platon qui pensaient que la vérité était uniquement composée des ombres qui se reflétaient sur le mur auquel ils faisaient face ?

Cette allégorie ne m'a jamais quitté.

Premier en philosophie de ma classe de Terminale (seule matière où j'excellais), le petit idiot prétentieux que j'étais a cru bon, surtout par ignorance, superficialité et évident manque de travail, critiquer au Baccalauréat ce mythe expliquant dans sa suffisance qu'il n'octroyait à personne le droit de se faire aveugler par la lumière d'un philosophe stalinien avant l'heure ! Non mais des fois qui me dit que ta lumière est plus valable que mon ombre?

Mon score de 3/20 peut-être ?

Malgré cela gardons espoir, bientôt la lumière de chacun reviendra et nous pourrons la voir en vrai, face contre face, yeux dans les yeux, j'en suis sûr.

Bon dimanche les ami(e)s !

Jour 4 du journal qui sert à rien

Aujourd'hui j'ai eu une annonce.

En allumant mon iPhone 38 (je suis en avance, je connais du monde à Cupertino), mon appareil a essayé de communiquer avec moi. Lui aussi doit se sentir seul quand je l'éteins pour la nuit. Alors comme il s'ennuie il m'écrit. Il sait parfaitement que je ne recevrais pas son message puisque J'ai coupé sa chique, mais il profite de notre séparation pour faire des statistiques. Aux premières heures du matin il balance sans retenue que mon temps de connexion a augmenté de 40% par rapport à la semaine dernière. Tu m'étonnes. J'aurais imaginé bien plus contemplant le durillon qui s'étend du côté droit de mon pouce (penser à utiliser plus de doigts). Bref, en lisant son message j'ai tout de suite imaginé que celui ou plutôt celle qui avait inventé cette option devait être une mère juive. Pour te cueillir dès le réveil en te culpabilisant qui d'autre pourrait faire un truc pareil ?

Quoi Mandeville ?

J'en vois qui piaffent d'impatience pour comprendre les clés du néolibéralisme qui fait la rupture des stocks de masques, de tests et de gels hydro-alcooliques. Pas d'impatience, il semblerait aux dernières nouvelles qu'on ait encore pas mal de temps à être confinés ensemble séparés alors rien ne presse.

Ma deuxième contrariété fut d'allumer France Inter. Je sais bien qu'il vaudrait mieux éviter les infos en ce moment et que pas mieux que la programmation de FIP, mais en bon Pavlovien je me suis frappé cette enclume de Morand, pire éditorialiste de la Matinale, qui enchaînait question stupide sur question stupide au Professeur des urgences de l'hôpital de la Salpêtrière: « on apprend qu'un urgentiste est mort du Covid aux hôpitaux de Paris, vous pensez qu'il peut y en avoir combien encore ? » Ou bien : « Le pic de l'épidémie c'est pour quand ? Dans une semaine ? Dans 15 jours ? »
C'est une blague Morand ?

Je ne vais pas vous assommer avec mon quotidien qui doit étrangement ressembler au vôtre, vous ne me payez pas pour ça.

Je lis ici ou là des velléités d'internautes qui veulent mettre à profit ce retrait de la vie active pour lire enfin Proust. Permettez que je pouffe, non je ne parle pas de toi idiot, mais déjà qu'on arrive pas à se concentrer habituellement, en ce moment on aurait déjà du mal à suivre une mauvaise blague de Michel Leeb, tu parles comme on va aller traîner du côté de chez Swann.

Bref, dites-moi ce que je peux faire pour vous et avoir le sentiment d'être utile, car au-delà de mes circonvolutions égotiques je cale.

Au fait bon lundi les amis !

Jour 4 chapitre 2 du journal qui sert à rien

Euréka !

Je vous avais prévenu, ce journal peut partir dans tous les sens. Et comme Covid-19 a décidé de nous gâcher le présent il m'est revenu des souvenirs de fêtes et l'envie d'aller faire un tour vers un passé plus insouciant. Un voyage dans le temps. Back in March 1978.

Jour 5 du journal qui sert à rien

Ca va l'angoisse ?

C'est pénible ce ciel qui est tombé sur la tête de tous les terriens. Dire qu'on croyait en bon gaulois égocentrique que le ciel sur la tête nous était seulement réservé, finalement c'est le monde entier qui regarde craintivement le ciel en même temps.

.....

Le 1er mars 1978 ?

- Quelqu'un peut me dire ce qui s'est passé en Gaule le 1er mars 1978?

Tu crois que je ne te vois pas faire des dessins sur le bureau avec ta mine parce que tu es au fond de la classe Bernard ?

Et puis sors-moi ces doigts de ton nez!

Oui Martine ?

« La campagne des Présidentielle qui va faire élire Mitterrand en mai ? »

-Mais non allons, c'est en 1981 Martine !

Cherchez encore ;

Oui Bernard ? Tu t'intéresses, c'est bien.

« Je sais m'sieur, je sais m'sieur ! »

- Ben vas y Bernard, vas y ;

« C'est la chute du mur de Berlin ! »

- Mais enfin Bernard tu le fais exprès ? C'est en 1989 la chute du mur ! Continue à dessiner c'est mieux.

- Bon, puisque personne n'a la réponse, je vais vous dire ce qui s'est passé d'essentiel pour la nation ce jour-là.

Un truc qui a illuminé les nuits parisiennes !

Fabrice Emaer ouvrait une boîte de nuit d'un tout nouveau genre dans un théâtre rococo au 8 rue du Faubourg Montmartre !

Le 1^{er} mars 1978, c'était l'inauguration du Palace!

Et j'étais de la fête ! J'avais 19 ans, quelle époque mes amis, quelle folie, quelle insouciance !

Plus tard dans la journée, après avoir exécuté mon programme chargé : petit déjeuner, déambulation et flâneries entre salon et salle de bains en passant par le couloir, bref toutes ces aventures imprévues qui font mon quotidien, je vous raconterai dans quelles circonstances mon goût pour l'ivresse a débuté.

Journal qui sert à rien jour 5, chapitre 2

Je suis allé me dégourdir. A moins d'un kilomètre et pas plus d'une heure dans le strict respect des ordres du pouvoir central.

J'obéis sans discuter au général des armées à barbichette blanche unilatérale. (Vous êtes sûrs que cette marque n'est pas la preuve qu'il est l'ennemi de David Vincent ?)

L'hiver est enfin arrivé, il était temps.

Il paraît que le thermomètre est descendu en dessous de zéro dans certains départements. Cela tempère ma frustration de ne pas avoir taillé mes oliviers qui me manquent les chéris.

Qui sait comment sera ma prochaine récolte et les effets du confinement sur elle ? Le parasite que nous sommes, fait tellement plus de mal que de bien à la nature. Ce qui m'a surpris en sortant ce matin, ce n'est pas l'ambiance d'après guerre atomique sans personne ou presque dans les rues, ni même l'ex-Président du conseil général, Jean-Noël Guerini, que je croisais en grande discussion au téléphone et qui n'a pu s'empêcher de me faire un sourire politique réflexe, non, ce qui m'a surpris, c'est la qualité de l'air. Même vicié par notre ennemi invisible, il semblait aussi pur qu'à la montagne. Tu m'étonnes, plus rien ne marche ni ne circule, même la ville la plus polluée de France reprend une respiration qu'un virus chinois voudrait enlever à ses habitants. Etrange ironie du sort. La menace rode et a vidé les rues toutes reprises en mains désormais par les nouveaux caïds de la cité phocéenne ; les gabbians qui ne sont même plus dérangés pour s'acharner sur

les poubelles et déambulent en piétons au milieu des rues. C'est fou ce qu'ils sont costauds ces oiseaux de la pègre.

Journal qui sert à rien. Jour 5, chapitre 3

Mars 1978, je suis à Paris, je viens d'avoir 19 ans.

Toi qui n'a pas connu ces années parce que tu as fait la bêtise de naître après le sida (c'est malin), avec un régime unique qui va tout libéraliser à commencer par le commerce, ton serviteur a vécu cette drôle d'époque, où, décoincé dix ans après 68, mais coincé encore par seulement quelques radios et trois chaînes de télé, la fête était surtout au dehors et pas chez toi tout seul comme un con. Pas encore de portable pour te localiser, tu imagines ? Non bien sûr. Tu claquais la porte de tes parents et te retrouvais là, comme moi à Paris, loin des tiens qui croyaient que tu étudiais gentiment avec la promesse de sortir juste pour aller voir tonton Freddy et tatie Paulette. Bien sûr, j'avais bien fait un bref passage rue Choron pour manger les boulettes de tatie, mais je ne m'étais pas éternisé car dans le même arrondissement ouvrait cette boîte de nuit d'un nouveau genre, inédit en général et encore plus pour moi qui ne connaissais pas grand chose de ces lieux d'ivresses d'avant garde sorti de mes boîtes locales. Grâce à mon ami Philippe dont le beau frère était producteur de cinéma, nous pouvions franchir toutes les portes de ces saints des saints parisiens qui me faisaient regarder mes copains marseillais comme de pauvres ringards provinciaux quand je retournais au bercail. Bref, je me la pétais grave.

Si au moins j'avais eu un portable pour filmer j'aurais pu ramener une preuve aux copains du sud, car à Marseille bien sûr, personne ne croyait à mes exploits nocturnes.

Ca y est j'y suis. A la queue leu leu devant l'entrée du Palace au milieu d'une foule immense.

Un air de folie dans l'air et sur les visages. Des gens célèbres du show-biz mélangés aux inconnus que nous sommes. Mourousi, Le Luron, Gainsbourg, tout ce monde se bouscule

sans distinction devant cette porte qui s'ouvre et se ferme d'où s'échappe cette nouvelle musique, le disco, qui fait danser le monde entier depuis pas longtemps.

Enfin à l'intérieur ! C'est bien un vrai théâtre baroque. La musique est extraordinaire, des lasers multicolores inconnus de ma province, *(bien sûr si tu as vu David Guetta à Ibiza, tu ne serais pas impressionné comme moi à cette époque)*.

Ce que je ne peux pas te décrire c'est l'exaltation, l'ivresse, la vraie, pas celle du vin mais de la liberté, de la fête, de la joie intense qui emporte tout ton être que tu libères enfin de ses chaînes mortelles dans ce temple du disco.

Tu dances, tu dances, tu dances, tu arbores un sourire de contentement ridicule et plus rien d'autre ne compte, tu es au delà, drogué sans substances à part le rythme, la joie, l'ivresse --*tiens Isabelle Adjani danse à mes côtés, elle a mon âge, elle vient à peine de tourner quelques films, elle est belle, une adolescente comme moi, simple en jean et tee-shirt, je la regarde, elle me sourit-- je suis béat, je dois rêver en fait.*

Mais non, c'est vrai, je suis de cette fête, je ne rêve pas, je suis en vie.

Jour 5 du journal qui sert à rien, chapitre 4

J'ai toujours aimé les boites de nuit.

Sans doute, adolescent complexé et timide, je trouvais dans ces lieux à l'écart du monde le moyen de me libérer par la danse dans l'obscurité.

Depuis quelques années on danse de moins en moins. La plupart des boites mythiques qui ont réussi à survivre à Paris, Saint-Tropez ou Ibiza, ont réduit leurs pistes de danse autant qu'elles ont augmenté leurs carrés V.I.P et leurs chiffres d'affaires en se mettant au diapason d'une société qui favorise le profit au même rythme que le moralisme. Elles ont vendu leurs âmes. Aujourd'hui, debout un verre à la main on est là pour bavarder, comme si c'était le lieu pour taper la discute, et éventuellement dandiner légèrement au rythme d'une musique répétitive sans conviction. Cela m'étonne toujours

cette transformation. Comment sommes-nous passés de ce déchaînement sur la piste à ce dandinement molasson ?

Spécialistes socio-psycho-disco à vos stylos.

Quand mes parents me lâchent enfin la bride, à peu près vers quatorze ans, je découvre l'enfer de la nuit mais les après-midis.

Tout commence au club le Saint-James, rue Venture à Marseille. Époque bénie où l'hyper centre était encore en vie. On y trouvait des habitants, des commerces de bouche, des cinémas, des boîtes de nuits, des bars, de la vie.. Stop j'ai mal.

Me souvenant du centre ville de ces années glorieuses je revois Gillio, ce magnifique magasin créé par Robert Amselec un ami de mon père. Habillé comme un milord anglo-italien, grand, sec, élégant, au caractère dur, c'était un seigneur qui collectionnait les voitures de sport achetant toujours le dernier modèle à la mode. Surtout des italiennes, Ferrari, Maserati, je devais avoir dix ans le jour où il arrivait aux écuries du Maître où je pratiquais l'équitation au volant de la plus originale de ses conquêtes mécaniques. Je n'oublierai jamais son bruit de voiture de course lorsqu'elle, la Bizzarini 5300 GT Strada vrombissante fit son apparition devant nos yeux ébahis. C'était un engin aux courbes incroyables, un bolide de course à peine déguisé en habit de ville.

Robert régnait sur cet empire du chic masculin qui avait fait sa fortune rue Saint-Ferréol en plein cœur de la ville juste en face du cinéma Hollywood. Il y avait tant de vie dans le centre de Marseille avant que les magasins de chaînes l'envahissent et qu'une mairie d'incapables en termine l'assassinat.

Pendant ces années 1974 et 1975, jeunes et insouciantes, nous passons tous nos samedis et dimanches après-midi à deux pas de Gillio enfermés au Saint-James même si au dehors éclate un soleil magnifique dans notre ciel bleu marine.

On s'en fout bien nous du soleil.

C'est ici, que je vis mes premières grandes émotions rythmiques.

A peine sorti de téter les Moody-Blues, Beatles et Rolling Stone, j'ai au Saint-James mon vrai choc vibratoire en entendant pour la première fois James Brown. Alors que je convulse pour cette musique venue des tripes du mutant noir à énergie cosmique, je découvre aussi un monde que je n'avais jamais imaginé; celui des « cakou » qu'on appellerait voyous aujourd'hui. Ils m'ont fasciné. Au XXIème siècle tout est à l'envers et se ressemble, la banlieue impose son style copié sur les Etats Unis y compris chez les nantis, mais à cette époque, chaque classe avait ses codes, ses habits et même ses moyens de locomotion différents. Les nouveaux riches roulaient en amigo Honda pour les garçons ou Chappy Yamaha pour les filles, les bourgeois de souche plus ancienne ou aristocratiques, roulaient en mobylette bleue ou Flandria et nos cakes (pluriel de cakou) roulaient Italien en Piaggio Ciao ou Malaguti. (Guidons cintrés et queues de renard en accessoires obligatoires).

Cette classe populaire issue principalement de l'immigration italienne a un dress-code très particulier, surtout en soirée, totalement décalé de celui des petits bourges que nous sommes. Leurs tenues ressemblent à celles de Travolta dans le film Saturday-night-fever, pantalons Alpaga taille haute, chemises blanches col jabot et surtout, détail primordial, mocassins Nebulonis à bords larges que l'on ne trouve qu'au magasin Jimmy de la Canebière. Rajoutons la coupe de cheveux règlementaire avec nuque longue et cheveux gominés et on a le tableau.

Leur manière de danser, surtout sur la musique de James B, est totalement atypique et il est de bon ton chez les bourgeois de se moquer mais pas trop fort quand même car on aurait vite fait de se faire casser la gueule par les babis.

Ils m'ont fascinés. Je les regrette mes cakes, comme j'ai la nostalgie de cette époque ou rien ne s'amalgamait et où les émotions étaient plus fortes. Sans doute y retrouvais-je aussi une part de mon Italie exubérante.

Si vous continuez à être bien sages, je vous raconterai mon expérience de tenancier de boîte avec quelques copains alors que j'ai à peine 17 ans.

Jour 5 du journal qui sert à rien chapitre 5

Merci pour vos nombreux et magnifiques encouragements, vos témoignages de sympathie m'ont touché au cœur et je continue cette aventure plus léger.

.....

Pendant que beaucoup de mes copains pratiquent leur sport préféré le week-end, je m'entraîne à fond au dancing en rajoutant le soir à l'après-midi du samedi et du dimanche. Mon week-end entier dans l'obscurité. Mes seules lumières sont les spots ou le ciel quand je sors devant la porte du Saint James pour respirer quelques minutes. Ma mine est terreuse. Je sombre dans cette activité en même temps que le disco et le funk deviennent une passion qui ne me quittera plus. Je regarde avec mépris lors des boums les danseurs de rock, je regrette sans l'avouer de n'avoir jamais su danser ce truc. Mais funky-boy ne peut pas frayer avec tous ces ringards qui exécutent ces gigotages dénués de rythme sur n'importe quelle musique. Le vrai inconvénient est d'empêcher ainsi toute possibilité d'approche des amatrices du genre rockabilly en restant désespérément assis quand l'idiot de service fait tourner les disques et les filles avec sa série de rock à la con.

Le juste gigolo ça va bien à la fin.

Pas de ça au Saint James. Le pays du cake au regard noir de matador qui exécute ses pas de chat façon Jaaaaammes Brown sur le dance floor.

.....

J'ai aussi une vie après la nuit.

Et cette année 1976 je décide d'aller en pension. (Cette idée saugrenue vient de moi pas de mes géniteurs, la pension manquait à ma panoplie de prince funky-romantique).

Élève médiocre, préférant le club aux études, je me suis vite retrouvé dans une boîte à bac aussi nulle que moi, même admis en terminale D avec une bonne moyenne. Par fortune, et la conscience de la large surestimation de mes notes proportionnelles au montant conséquent dont se déleste papa pour cet établissement privé, j'ai un éclair de lucidité.

André, ami de ma classe de seconde l'année précédente, me dit le plus grand bien du Lycée Saint Joseph à Avignon où il tente une terminale. Aussitôt dit aussitôt convaincu, ce sera ma destination l'année suivante.

Mais l'ami André explorateur des pavés d'Avignon avait aussi attiré l'attention des jésuites sur le niveau médiocre de l'établissement scolaire dont lui et moi étions issus. Ils mettent une condition à mon acceptation : elle sera soumise à redoublement sinon rien. On ne les reprendra pas deux fois avec des cancre du cours Montesquieu. Ma motivation pour le romantisme de l'internat est plus forte que l'humiliation. Allez, va pour le redoublement.

C'est cette bonne résolution qui m'a fait connaître Mathieu.

C'est grâce à lui ou plutôt grâce à son père qui avait une grosse notoriété à Marseille et à l'international que je suis devenu pour quelques mois tenancier du Chenonceau rue Haxo tous les samedis et dimanches après-midi.

Ce qui était largement plus intéressant que mon statut de lycéen.

Jour 6 du journal qui sert à rien

Durant ma première comme pensionnaire au Lycée Saint Joseph à Avignon où j'atterris finalement en septembre 1976, je connais enfin les délices romantiques de la pension. Le dortoir, les couloirs, l'enfermement, la promiscuité, j'en passe et des meilleurs. Ce nouvel univers exotique tranche catégoriquement avec ma vie d'externe à Marseille.

Ma passion pour les boites de nuit ne s'interrompt pas pour autant et je reprends l'entraînement intensif tous les week-ends dans ma bonne ville où je rentre par le Mistral, magnifique train d'un temps révolu où tout était plus lent et digeste.

Nous sommes un petit groupe de Marseillais dans la ville des Papes et comme tous les expatriés nous nous regroupons entre apatrides dans la salle commune mise à notre disposition pendant les interclasses.

C'est dans ce lieu de débauches où j'entame une carrière au poker que mon chemin va croiser celui de Mathieu Z.

C'était vraiment un très gentil garçon. Je parle au passé, car j'ai appris sa mort il y a peu de temps. Perdu de vu après le lycée je l'ai rarement croisé. Il était souvent nostalgique et jouait un jeu de rôle où il s'en croyait un peu comme on dit à Marseille, mais son regard fuyant ne trompait personne, on voyait bien que ce n'était pas la grande forme. Était-ce le fait d'un père d'un genre si particulier qu'il voyait trop souvent à la une des journaux? Impossible à dire car il écartait toute possibilité de confidences.

Un jour pendant la récréation, il m'apprend que son papa possède quelques établissements de nuit. A cette époque je n'ai pas encore bien saisi toute l'envergure du géniteur et d'une nature ambitieuse et totalement inconsciente je lui soumetts aussitôt l'idée de récupérer un de ses établissements pour ouvrir les samedis après midis à notre compte. J'ai toujours été téméraire. Cela ne dérangerait personne puisqu'ils étaient fermés aux heures qui m'intéressaient. J'ai vaguement écouté sans m'attarder que la nuit la boite en question ressemblait

plus à un bar de professionnelles du trapèze volant qu'à un banal estaminet mais mon ambition était plus forte que mes principes..

De façon tout à fait inattendue, Papounet accepte la demande de son rejeton. L'avenir nous dira ensuite qu'il n'avait pas bien saisi qu'il ne s'agissait pas que d'une boum, tout occupé qu'il était à des activités beaucoup plus internationales.

Du coup je demande à mes meilleurs amis; Patrick et Antoine, de nous rejoindre dans cette aventure et nous ouvrons tous les quatre notre établissement dès le samedi suivant. Avec le réseau de chacun nous vidons rapidement le Saint-James de toute la bonne bourgeoisie marseillaise qui vient désormais se déhancher chez nous. Je ne me souviens plus qui s'occupe de la caisse ou du vestiaire, mais je prends enfin ma revanche d'ado complexé en m'imposant comme videur..

« Non, toi tu rentres pas. Basta. »

Il faut rajouter que Papou qui n'avait pas saisi la durée du business nous avait laissé gratos le barman, le disquaire et le stock de boissons. Nous n'avions qu'à encaisser, nous amuser et devenir riches sans frais en nous partageant le butin de l'après-midi. Pas belle notre vie?

Je ne me souviens plus très bien combien de temps cette histoire a duré mais je me rappelle parfaitement comment elle s'est terminée.

Un soir d'hiver, exténués après la fermeture, (et pas par le travail), alors que nous comptons la recette de l'après-midi au comptoir, la porte s'ouvre sur un froid polaire.

Tany face à nous. (Petit nom de Papounet)

Manteau noir en fourrure, Visage dur et émacié, il s'approche de Mathieu qui devient blanc comme un linge.

Me jette un coup d'œil, bref mais clair, ce genre de regard où ta vie défile en quelques secondes, se tourne vers son fils qui tremble et pas de froid et lui dit simplement, *je l'entends encore* : « C'est ça que vous faites ? »

Puis, l'ange noir s'en va aussi vite qu'il est arrivé après avoir dit deux mots à ses employés.

D'un coup d'un seul, la lumière s'est abattue sur nous à sa vitesse habituelle et j'ai compris avec mes camarades que nous n'avions plus rien à faire dans ce lieu de perdition. Ce fut notre dernière après midi et nous avons annoncé notre fermeture en retournant sagement le samedi suivant faire les marioles au Saint-James local.

Ca fait du bien de retrouver ses habitudes..

Funky boy, funky boy, mais pas fada non plus..

Tiens j'en profite, Mathieu, je ne sais pas dans quelle limbe tu es parti puisque tu as filé en douce, mais je te rends hommage ici : Mathieu Zampa, paix à ton âme.

Jour 7 du journal qui sert à rien

Le 7eme jour ça vous dit rien ?

« Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. Au septième jour Dieu avait terminé tout l'ouvrage qu'il avait à faire et, le septième jour, il chôma, après tout l'ouvrage qu'il avait fait. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout son ouvrage de création. (Gn 2 1-3) »

Je vais donc chômer.

De toutes façons comme je suis le dieu de cette page, je fais comme je veux.

Ne soyez pas toujours si premier degré, que croyez –vous ? Le Créateur du monde, le 7e jour, s'est posé sur un nuage les pieds en l'air après un bon couscous ? (Quand on cause au Sinäï que peut-on manger d'autre ?), satisfait du job accompli, un peu orgueilleux quand même et après tout ce tohubohu, s'est dit : « Allez maintenant c'est l'heure d'inventer la sieste ? »

Ben non bananes.

Il a simplement contemplé comme moi ce matin le labeur des six jours précédents.

Lui, je le laisse vous parler avec les accessoires qui font peur, épidémies, sauterelles, glaciation, réchauffement climatique, tsunami, Covid et catastrophes en tous genres quand vous dépassez les bornes puisque vous ne comprenez que les trucs excessifs, moi je me juste suis relu.

Je vous avais précisé que j'écrirais ce journal qui sert à rien sans me relire et d'un seul élan, « ben dis donc », me suis-je dit (phrase désormais biblique), tu es parti dans tous les sens mon garçon. (J'aime bien me tutoyer quand je me parle, mon côté cool avec moi).

A l'évidence je suis bien parti en vrac, mais comme j'adore me perdre en chemin, je ne suis pas si mécontent. (Faut bien se gratifier quand on parle tout seul).

...

La contemplation est bien ce qui manque dans le monde d'avant Covid-19. Utilisons un mot moins tendance, moins new-âge: l'attention.

Depuis quelques années, comme j'ai pas mal de temps et qu'un certain nombre d'accidents m'ont approché d'une éventuelle fin des haricots à plusieurs reprises, j'ai compris des épreuves (il m'en a fallu plusieurs car je ne cède pas du premier coup), qu'il valait mieux être concentré pendant ce temps plus ou moins court qui nous est donné ; être attentif.

Le truc, et c'est le scoop du septième jour, c'est que tout le monde pourrait le comprendre sans obligatoirement souffrir.

Il faut juste s'entraîner.

Tu veux un exercice pour ton septième jour qui est le jour du repos, donc du vrai travail ? (Si tu n'as pas déjà décroché puisque je te vois bailler dès qu'on parle d'exercices), commence par essayer d'être attentif à ceux qui t'entourent et qui parfois font des sons avec leur bouche (qui sont des paroles en fait, tu sais, les verbes qui sont au commencement de tout, *on te l'avait expliqué il y a des milliers d'années mais t'as toujours pas compris*), sois attentif, regarde juste la personne avec laquelle tu es confiné par exemple, c'est un exercice envoyé par l'univers, écoute-la vraiment, regarde-la pour de bon, ne l'interrompe pas, entends avec tes oreilles, ton coeur et tout ce qui peut te servir à comprendre..

Accepte que ce soit notre inattention, la tienne, la mienne, celle du monde, qui nous a mis dans ce bordel où nous courions avant Miss Covid comme des benêts qui pensaient qu'on ne pouvait rien arrêter. S'arrêter ? « Mais impossible mon bon monsieur, allons, on ne peut pas s'arrêter. »

Ben si tu vois, on peut. C'est même un truc aussi invisible que Dieu qui t'a stoppé net.

Alors laisse un peu tes certitudes de croyant, essaye plutôt la foi, c'est plus subtil et ça maintient le doute salutaire, et va comme ça vers ton huitième jour en étant plus attentif que le septième.

As-tu fais attention au ciel aujourd'hui ?
Comme l'air s'est purifié de la lenteur qui nous est imposée, tu sens comme la vie est belle ? Surtout quand on peut se réjouir de ne pas être au front à la sauver ou en train de la perdre ?
Et si nous profitons de cette chance inouïe que nous avons d'être les témoins de cette création magnifique ? Il y a tant de beauté en ce monde, tant d'êtres extraordinaires, tant d'amour et d'êtres qui regorgent de créativité pour nous rendre la vie plus douce. Nous pouvons tous sauver le monde. Dans le Talmud il est dit qu'un seul juste peut sauver le monde.
Et s'il était temps d'être enfin juste ?
A la vie les amis ! A l'ivresse que donne la vie !
...

Journal qui sert à rien, jour 7 chapitre 2 (Fin de la pause)

Avignon.
Cette ville a gardé une place particulière dans ma vie depuis mon expérience de pensionnaire en première et en terminale, sans doute les deux plus belles années de toute ma scolarité.
La pension exacerbe les sentiments et m'a fait connaître des amis que je n'aurais jamais rencontrés sans elle.
Vincent, d'origine belge, dont les parents vivent à Aix, est le premier, mais aussi Gilles, Christophe, Fabienne, et tant d'autres que je ne peux pas citer.

Un jour, vers la fin du premier trimestre, Vincent me prend à part avec un air mystérieux et solennel : "il faut que je te parle". Cela a l'air suffisamment grave pour que nous nous isolions au fond de la cour pendant l'interclasse.
De but en blanc il m'annonce l'arrivée imminente d'une de ses amies connue l'année précédente qui n'a pas fait la rentrée avec nous, car, me dit-il, elle est partie vivre avec « un homme ». Un homme, un vrai, pas un minot comme nous. Un kiné me dit-il, qui exerce sur la côte d'azur. Car tu comprends, continue t-il l'air toujours aussi grave, il ne s'agit pas d'une

fille comme celles que nous fréquentons ici. Non, elle, malgré son jeune âge, c'est une femme ! Une femme, me répète t-il avec gravité. Enfin tu verras, sophistiquée, avec beaucoup de classe, bref, ni pour toi, ni pour moi, non une femme pour de vrais hommes, qui vont à Saint-Tropez en Range Rover et peuvent lui offrir une vie digne d'elle et de sa beauté.

J'observe mon Vincent comme je ne l'ai jamais vu, lui si réservé habituellement et si timide avec les filles est méconnaissable à cette évocation, il me paraît raide-dingue de cette Fabienne impossible à séduire puisque pas pour notre condition de rats.

Le mot à jamais me dire Vincent ! « Impossible. » Jamais me dire c'est pas pour toi, tu peux pas l'avoir, tu n'y arriveras pas, ce genre de sentences qui mettent en action un processus que je ne maîtrise pas, dont je n'ai même pas conscience sur le moment, où mon subconscient en branle écrit en lettres rouges clignotantes avec sirène d'alarme lancinante qui hurle en boucle : *il me la faut, il me la faut.*

Un matin le phénomène fit son apparition.

Déambulant fièrement dans la cour sans un regard pour les misérables que nous sommes qui observons cette arrivée théâtrale d'un air perplexe, la princesse inaccessible fait son entrée.

Mon Vincent, juste derrière elle, porte son cartable comme un talisman en trotinant, fier comme Artaban avec son trophée qui signale de manière implicite à la meute pré-pubère; moi je la connais.

Je comprends aussi sec que je ne serai jamais porteur de cartable et prends en grippe à peine entrevue la donzelle star inaccessible aux « Paspournous ».

Il faut dire qu'elle ne nous ressemble pas en effet. Blonde décolorée, moue à la Sylvie Vartan, fine, élégante et définitivement belle.

Maquillée comme ne le sont pas les filles que nous fréquentons au lycée, avec un style sophistiqué aux antipodes du baba-cool ambiant de ces années 1970.

Bref, j'ai été odieux et acide toute l'année scolaire, faisant exactement ce qu'il fallait pour qu'elle s'intéresse à moi et soit déstabilisée par mon air dédaigneux insensible à ses charmes. Les stars sont fragiles. Je l'ignorais donc avec application.

Bien trop jeune encore, je n'avais pas saisi la supériorité évidente des femmes sur les babouins que nous sommes et elle entreprit de faire ce qu'il fallait pour que le cartable change de porteur.

A la fin de l'année scolaire l'affaire est pliée, yeux frits pour bibi, couché à la niche pour les quatre années qui vont suivre.

*Fabienne, je garde l'essentiel pour nous, je ne révélerai rien, si ce n'est que tu m'as fait découvrir un chanteur que j'aime passionnément encore : Lucio Battisti. Je me souviens aussi de cette chanson de Sylvie Vartan que tu chantais en boucle, ressemblance oblige : « la Mariza tu es ma rivière comme la Seine est la tienne. » Merci pour tout ce que tu m'as apporté, je me rappelle de tes larmes dans ma première voiture en route pour les Baux de Provence apprenant la mort de Claude François. Je me souviens de cette nuit, très, trop, chaude à Florence dont j'évoquais le souvenir dans mon livre Jeunesses volées. Tout ou presque est présent dans ma mémoire, ce doit être le signe de la vieillesse.
Je t'embrasse fort.*

Jour 8 du journal qui sert à rien

C'est déjà le 11ème jour de confinement !

Ca va vous tenez le coup ? J'ai écouté ce matin Thomas Pesquet, oui l'astronaute, sacrée expérience question enfermement le gars, il a dit dans la radio ; faut s'occuper, avoir un programme, et patati et patata. Heu, oui, bien sûr, t'as raison Galaxy-man, mais on a pas choisi pilote d'astronef comme taf nous alors on tâtonne..

.....

Me voilà désormais en terminale pendant cette période 77/78 à Saint Joseph, à Avignon (désolé ami lecteur on dit pas "en" mais "à", je t'expliquerai une autre fois), et je n'aime qu'une seule matière : la philo. Comme je suis roublard et que l'époque adule les nouveaux philosophes, Bernard-Henri Levy et Jean-Marie Benoist entre autres, et même si je n'ai pas tout compris à leurs nouveautés ni à ce qu'ils remettaient véritablement en cause, mais comme le nouveau c'est mon truc, j'ai lu suffisamment en diagonale pour me pointer en classe avec un discours subversif qui contredit les standards de l'époque et les bénis oui-oui du premier rang. Du coup ma prof M'dame Lacour s'est mis à aduler mes postures et m'a propulsé en haut de l'affiche. 1er en philo de la Terminale A4 je te dis. Absolument nullissime en math, très bon résultat quand même grâce à mon voisin sur qui je pompe comme un vorace. Seul inconvénient à mes talents de reproductions, au bac à l'oral, en tête à tête, pomper c'est comme travailler : c'est plus dur. L'examineur consterné, ne sait plus quoi me proposer vu mon air de dégoût à toutes ses tentatives et me demande l'air suppliant, *l'empathie personnifié ce type* : « une équation du second degré peut-être? Vous devriez y arriver hein ? » Allez, c'est au programme de seconde me supplient ses bons yeux de vrai gentil. *Heu bon*, va pour une équation du second degré alors. Déjà le mot équation, est à mes yeux un truc vraisemblablement alchimique, mais comme il faut la prendre au second degré, j'imagine que mon humour décalé peut m'aider. Devant ma réponse au test et son teint pâle, je lui

proposerai bien un verre d'eau pour qu'il se remette, mais je comprends à son regard que même si peu j'ai pas su. Du coup pauvre chou, il balbutie bon samaritain en s'excusant qu'il me mettrait tout de même 3/20 pour ne pas mettre le zéro mérité. Je le rassure et le quitte reconnaissant. Tu vois ami examinateur, je ne me rappelle pas ton nom, mais je ne t'ai jamais oublié.

La gentillesse ça résiste au temps.

Jour 9 du journal qui sert à rien 12^e jour de confinement

Pendant ce moment unique où nous sommes séparés et pourtant unis par cet enfermement commun, on ressent mieux la nature humaine.

Les appels, les messages, les publications, avec nos proches ou nos moins proches, dans ce désir d'être relié sont de vrais élans fraternels. Est-ce parce que nous venons de comprendre grâce à ce confinement que nous sommes tous égaux à la fin? Et que peut-être la fin n'est pas si loin ?

Cela m'émeut au plus profond. Plusieurs fois par jour, témoin de cette humanité, ma poitrine se serre et les larmes ne sont jamais loin.

L'intensité au coeur.

Cette intensité toujours présente que nous percevons mal dans nos vies agitées. Il y faut toujours un grand évènement, la perte d'un proche, la maladie d'un ami, un accident ou je ne sais quelle catastrophe pour que nous prenions comme un coup de poing la brièveté et la fragilité de nos vies. Aujourd'hui, saisis tous ensemble par cette épreuve, nous rapprochons nos coeurs, nos âmes, le mot qui vous chante, et prenons acte que nous n'aurions jamais du laisser nos occupations nous éloigner autant par le passé.

Espérons qu'après cette guerre nous conserverons ce lien et resterons soucieux les uns et des autres comme aujourd'hui.

.....

En attendant dansons !

Tous les jours je partage avec vous l'ami Bob Sinclar qui mixe depuis son studio pendant une heure pour nous. Il me touche tellement lui aussi. Cet homme est généreux, rien ne l'oblige à faire ça et pourtant depuis le début du confinement il ne manque aucun jour à l'appel.

Qu'on aime ou pas son style de musique, comment ne pas trouver son initiative magnifique ? Je lui suis tellement

reconnaissant de divertir et changer les idées des jeunes et moins jeunes partout dans le monde (Nous sommes vingt cinq mille en moyenne tous les jours à danser ensemble mais seuls grâce à lui).

Le bon côté du réseau.

Journal qui sert à rien jour 9, chapitre 2

Je me suis longtemps demandé pourquoi nous avons ce besoin d'imiter les anglo-saxons en particulier et l'Amérique en général. Serait-ce parce qu'on singe toujours les dominants ?

Il y a dix ans je m'interrogeais sur les raisons de la crise financière de 2008 en écrivant sur mon blog une rédaction sur la fin d'un monde. Sans aucune compétence particulière autre que le bon sens, j'apprenais en élaborant ce texte l'origine anglo-saxonne du néo-libéralisme.

Je ne vais pas refaire ce travail mais vous renvoyer si vous êtes intéressé à la bibliographie de cette question et notamment à mon auteur préféré du genre : Dany Robert Dufour qui vous expliquera mieux que moi les raisons pour lesquelles nous en sommes arrivés à ce monde où l'avidité est le maître.

L'industrie financière est le plus flagrant exemple surtout depuis qu'elle n'a plus de garde fous et les fous ce n'est pas ce qui manque.

L'actualité nous donne un bel exemple des effets du néolibéralisme.

Par des choix budgétaires qui privilégient les flux tendus aux stocks et l'amateurisme à l'anticipation, nous nous sommes retrouvés face à cette pandémie mondiale sans masques de protection.

Confronté à cette catastrophe, le commun des mortels, devenu sacrement mortel en ce moment, a pris subitement conscience que le seul fournisseur capable de produire et vendre des masques était principalement la Chine.

Jupiter l'autre soir à la TSF nous a dit qu'il avait pris conscience de ce déséquilibre et que ça ne se passerait plus comme ça, parole de Président.

C'est tellement simple allons, produisons les en France !
Dans le monde de Casimir de l'île aux chansons sûrement, là bas tout le monde peut fabriquer des masques roses et des respirateurs bleus trop beaux.
Mais dans la vraie vie en Europe il faudrait les vendre 30% plus cher. Pas grave me direz-vous, nous n'aurons qu'à taxer les masques importés ça rééquilibrera les choses ! Ce serait sans compter sur les chinois qui taxeront en représailles nos produits exportés : vins, Vuitton, Airbus, trains, voitures et tout le bazar. Ah zut. Et bien nous n'aurons qu'à exiger au moins du service public qu'il achète ce « made in France » !
Tu veux dire les hôpitaux dont le gouvernement réduit les budgets chaque année ? Ceux là mêmes qui ne déportent pas l'afflux des malades Covid vers le privé par crainte de la surfacturation ? Ces organismes qui ont décidé de fermer des milliers de lits depuis trente ans par soucis de rentabilité ?
J'ai peur que tu te mettes le doigt dans l'œil.

Enfin la fable ! Ce n'est pas trop tôt !
Juste un mot sur Mandeville et sa fable des abeilles à l'origine de ce capitalisme non régulé qui dit en substance que le vice individuel (l'égoïsme) ferait la vertu publique.

Pas la peine d'une dissertation je vous livre directement le dernier paragraphe édifiant de cette fable.
« Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! (X)* En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter (Y)* de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits. La faim est sans doute une incommodité affreuse. Mais comment sans elle pourrait se faire la digestion d'où dépendent notre nutrition et notre accroissement. Ne devons-nous pas le vin, cette excellente liqueur, à une plante dont le bois est maigre, laid et tortueux ?

Tandis que ses rejetons négligés sont laissés sur la plante, ils s'étouffent les uns les autres et deviennent des sarments inutiles. Mais si ces branches sont étayées et taillées, bientôt devenues fécondes, elles nous font part du plus excellent des fruits.

C'est ainsi que l'on trouve le vice avantageux, lorsque la justice l'émonde, en ôte l'excès, et le lie. Que dis-je ! Le vice est aussi nécessaire dans un Etat florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. Il est impossible que la vertu seule ne rende jamais une Nation célèbre et glorieuse. Pour y faire revivre l'heureux Siècle d'Or, il faut absolument outre l'honnêteté reprendre le gland qui servait de nourriture à nos premiers pères. »

Je pourrais développer mais je sens que tu bailles et j'ai sommeil moi aussi.

Je suis certain que tu préfères mes sorties à l'Elysée-Matignon, boîte mythique des années 80 ou chez Castel ce monument nocturne de la rue Princesse en plein cœur de Saint Germain des près.

Jour 10 du journal qui sert à rien. 13^e jour du confinement

J'ai un peu honte d'avouer ma sortie à plus d'un kilomètre.
J'attendais le plus tard possible pour cracher le morceau, mais le devoir de vous abreuver de ma potion magique à l'olive a été plus fort que ma culpabilité.
Mon enregistrement officiel comme cultivateur est mon laisser passer pour retrouver le verger.
Déjà un mois de retard sur la taille de mes oliviers et je ne sais même pas s'il n'est pas trop tard pour l'engrais bio que je leur avais promis.
Je vais les rejoindre et si l'on ne me barre pas la route je les embrasserai pour vous. Ils me manquent trop mes immortels.

Jour 10, du journal qui sert à rien, Chap. 2

Aujourd'hui on est au présent. On retournera bientôt dans le passé puisque cela semble en divertir quelques un(e)s et moi le premier finalement.

Après 13 jours coucher-pas-bouger à la maison, je me suis autorisé un tour sur mon oliveraie. N'écouter que mon devoir de sauveteur de la nation en perpétuant le geste agricole, je suis parti sur le chemin.

Le verger est à 79 km de Marseille, je peux témoigner que les français, en tous cas les provençaux, sont respectueux du confinement. Routes et autoroutes désertées et villages traversés sans âmes qui vivent. J'avais imaginé à la campagne les gens plus en extérieur, ce n'est pas le cas. La responsabilité est de mise.

C'est vrai que cette période est propice à la nostalgie. Les moments insoucians reviennent du passé. Vers ces souvenirs qui nous fondent. Georges Steiner, mon maître, racontait qu'il pourrait perdre la vue car il pourrait toujours relire dans sa

tête toutes les œuvres qu'il connaissait par cœur. (Une vraie bibliothèque vivante)

Les bons moments de notre vie font partie de notre livre intime, celui que tout le monde peut rouvrir même s'il ne l'a pas écrit.

**Jour 11 du journal qui sert à rien,
2^e jour de l'heure d'été qui sert à rien non plus,
14^e jour de confinement**

Embarquez avec moi dans la De-Lorean pour retourner vers le futur au passé.

Pour ceux qui s'interrogent sur la De-Lorean, c'était une voiture aux lignes futuriste sortie à l'aube des années 80 connue du grand public par le film « Retour vers le futur ». Ce film l'a plus immortalisé que sa production qui a duré à peine trois ans.

A part pour la vie, je n'ai eu qu'une seule passion, celle pour les voitures en particulier et tout ce qui roule en général.

Si je cherche un souvenir, j'arrive à le dater en me remémorant la voiture du moment.

La première c'est quelque chose dans une vie de garçon des trente glorieuses. On y associe tellement d'émotions liées aux voyages qu'on parcourt avec elle.

Dans mon ouvrage, « jeunesses volées » je parle d'elle.

« Elle était bleue.

Un bleu cinglant. Pas roi mais presque. En fait un bleu Gordini, couleur choisie par l'ingénieur du même nom qui transforma les Renault ordinaires en voitures de course pendant les Trente Glorieuses. Oui c'est ça, bleu Gordini.

Un bleu indiscutablement porté vers l'évasion. C'était ma première voiture, celle qu'on garde en mémoire toute sa vie comme sa première émotion sexuelle. Pas pour rien que les femmes nous rappellent que notre auto c'est notre étendard.

Avec ma fusée bleue, je me souviens, comme aucun autre voyage, de mon premier départ vers l'Italie, vers Florence la magnifique.

Étouffée par la chaleur, mais étincelante de beauté, elle aussi est gravée en bleu dans ma mémoire. Le corps de ma fiancée collé au mien dans la sueur de cette nuit d'août bien trop chaude. A trois heures du matin, croquant une pastèque glacée

achetée au marchand ambulant de la Piazza della Republica, on regardait sortir les derniers fêtards du bar-concert Paszkowsky en déambulant sous les arcades.

Goût inoubliable de cette pastèque rouge sang dans cette nuit de liberté. Lucio Battisti, en boucle dans le lecteur de cassettes, nous chantions à tue-tête : « Ancora tu ? non mi sorprende lo sai ? »

Dolce vita de ces années où tout était encore permis, où la gravité était encore presque inconnue. »

Jour 11 du Journal qui sert à rien, Chap. 2

1978 l'année du bac.

Révision de mes pas de danse sur James Brown, j'affine mon doctorat en boîtes de nuit locales et le week-end je ne rentre plus à Marseille mais rejoins la maison de mes parents aux Baux de Provence que j'aime tant.

J'explore aussi de long en large les rues d'Avignon dès que je n'ai plus cours.

En lieu et place du dortoir réservé aux classes de secondes et premières, la terminale nous offre des chambres à deux et une liberté de sortie plus grande. J'en profite largement. Je suis plus à flâner dans les rues de la cité des Papes que dedans à travailler mon baccalauréat. Je m'en fous, je suis premier en philo en section littéraire et en bon escroc j'ai choisi l'italien en première langue que je parle couramment. Ce devrait être du gâteau alors je laisse le travail aux besogneux. Je suis tellement hors réalité que je pousse le bouchon jusqu'à postuler à l'Ecole Normale Supérieure. Ils ont bien dû se bidonner à la rue d'Ulm en recevant ma demande en mariage. Pas rancuniers pour la perte de temps occasionnée ils m'ont répondu à regrets par la négative. Tu m'étonnes.

Ca tombait bien, je n'ai pas eu mon bac.

Dans mon délire, porté par l'admiration absurde ou visionnaire de ma professeur de philo, (elle est allée jusqu'à soutenir ma démarche à Normal sup, elle devait prendre des substances),

Bref, comme je l'ai déjà écrit, même note qu'en math, 3/20.
Bien fait pour ta gueule ducon.
Avec un coefficient de douze mille en section littéraire pour la philo, la note dans cette matière me fut fatale. Cet échec me fit revenir au réel brutalement et sortir de ma caverne pour voir l'avenir d'une lumière assez faible.

Journal qui sert à rien jour x

Marre d'énumérer. Comme je ne sais plus du tout où nous en sommes, il faut à chaque fois faire des recherches, ça me fatigue. Les dictatures sont un concept d'avenir en ces temps pandémiques et ici c'est la mienne.

Je pense sortir du confinement beaucoup plus idiot qu'en y entrant. Il faut bien reconnaître que depuis une semaine, n'en pouvant plus de compter les morts aux journaux télévisés du 20 heures, je me cale tous les soirs devant « Les marseillais aux Caraïbes ». Emission extraordinaire sur W9 à laquelle après sept soirées je n'ai toujours rien compris. Je fais donc appel à votre charité, si quelqu'un pouvait m'expliquer ce que tous ces tatoués et bimbos siliconées en Rolex fabriquent dans cette maison au Mexique à hurler toute la journée cela m'aiderait à suivre.

C'est ma seule bouée et je ne voudrais pas prendre le risque de me lasser parce que je ne comprendrais pas le sens de la chose. Pour ceux qui ne connaissent pas cette retransmission télévisuelle, vous avez tort et je vous invite vivement à aller vous revigorer l'esprit avec Kevin/Carla (et leur fille Ruby), Julien/Manon (ainsi que leur fils) et Benjamin, Alix et Greg Yega, Paga Neuron, Maeva Ghennam et Anthony Nacca. Vraiment c'est délicieux.

Avec ce journal, vous voyez ma vraie nature. Pas comme sur les réseaux où je fais l'intéressant en publiant pour faire plaisir aux copines cette tête de figue d'Enthoven qui leur fait frirer les yeux et nous fatigue avec son accent pointu et ses conneries de philosophe de la rive gauche. Alors « amendonné » un peu ça va et il faut le dire, nous les Marseillais aux Caraïbes comme à l'IHU du Professeur Raoult, on est vraiment trop puissants !

Journal qui sert à rien- sais plus le jour, Chap. 2

Je navigue à vue et plutôt courte en ce moment. Sans doute comme la vôtre. Je regarde, lis, écoute, nettoie, range, fais de l'exercice, sans doute comme vous. J'écris aussi, enfin j'essaye, dans ce rendez-vous quotidien auquel je m'oblige pour vous et moi. J'amuse parfois, je distrais un peu, mais j'agace aussi, beaucoup, je sais. Mon côté contradictoire péremptoire, qui aboie plus qu'il ne croit.

Et dans ce monde on n'aime ni les aboiements ni les non croyants.

Jour inconnu du journal qui sert à rien, Chap. 2 ou 3, j'ai du mal à me suivre

Juste après l'échec du bac, je suis convoqué par mon géniteur qui plutôt que me corriger m'explique qu'il se barre de la maison parce qu'il a une maîtresse depuis avant ma naissance et qu'au passage j'ai un frère de deux ans.

Boum. Heu.. Ha ? Bon. Bref. Mon bac n'est plus la priorité. J'encaisse le coup, détruit mais brave, et me précipite faire ce que je fais de mieux : la fête. Oublier que se faire démonter dix neuf années d'un coup c'est une correction trop sévère pour l'échec d'un examen qui reste somme toute assez surfait.

Le pouvoir central paternel profite dès le jour suivant de mon affaiblissement pour me vanter les mérites d'effectuer illico presto mon service militaire pour être débarrassé de cette obligation et encore aveuglé par la lumière des révélations du jour d'avant, je me laisse convaincre.

Après un passage à Tarascon pour les trois jours, on me donne mon affectation pour le 1er octobre à la Caserne de Carpiagne dans la Cavalerie pour mes deux mois de classes.

Sauf qu'élevé au bon grain dans la ferme bourgeoise du 8eme arrondissement de Marseille, le passage à Tarascon me persuade que mon romantisme à la noix pour le pensionnat ne trouvera pas le même élan pour la carrière militaire.

A peine terminé ces trois jours préparatoires censés déterminer l'affectation à suivre, je suis allé manifester mon vif mécontentement au pouvoir central : *non mon père je ne veux pas être un homme finalement ! Hé ho tu m'as vendu du rêve parce que tu voulais te débarrasser du fils prodigue pendant ton déménagement du foyer mais les analphabètes avec qui j'ai passé trois jours m'ont définitivement enlevé l'envie de la colocation avec eux pendant un an. Alors c'est non, trois fois non et ouin, je veux pas y aller, s'il-te-plait, j'ai peur.*

Face à mes jérémiades de labrador, Dieu consentit à faire jouer ses relations.

En deux coups de pot à lait me voilà assis en face du colonel Giboulin à l'Etat Major des armées, rue du Commandant Rolland.

« Mais mon petit pourquoi n'avoir pas fait la démarche avant? Je vous aurais fait réformer immédiatement ! Mais maintenant que vous êtes dans les tuyaux c'est beaucoup plus difficile.

La seule chose que je puis faire, c'est engager un processus de réforme pour raison médicale, mais pour ça il faut que vous intégriez votre régiment et une fois là-bas je vous ferai convoquer à l'hôpital. »

Ouf, je sors de l'Etat Major soulagé ne sachant pas encore que le scénario serait largement réécrit ensuite.

Mais ? Garde à vous Cavalier Elkoubi..

**Journal qui sert à rien,
1^e jour du 4^e mois de l'année deux fois vingt**

Un jour qui commence sans toi mon Pape.

J'ai jamais aimé les blagues du premier avril mais là je suis consterné par ton mauvais goût Covid. Pas étonnant que tu le fasses disparaître chez les malades aussitôt installé dans leurs cellules.

S'attaquer au Pape après avoir décimé Manu Dibango, un autre colosse sénégalais, c'est quoi ton problème avec les noirs?

Bon, tu es plus forte, bien plus forte que les plus forts d'entre nous, alors je courbe l'échine en espérant ton déclin.

Je me souviens de cette campagne électorale municipale où tu as surgi de nulle part mon Pape. Tu es arrivé avec ta démarche chaloupée, ton regard, ta douceur et ta force, tranquille mais ferme. Un seigneur. Élégant et discret, tu ne te pliais ni aux conventions ni aux horaires. Tu as rejoint sans prévenir la campagne municipale de Marseille accompagné de ta communauté sénégalaise que je ne connaissais pas et que j'ai fréquentée grâce à toi. Enthousiasme et culture, sont les mots qui me viennent quand je pense à elle. Une énergie formidable, j'étais sur un nuage avec tous ces nouveaux amis aux antipodes de mon milieu.

Puis, après notre échec, tu es reparti aussi vite que tu étais arrivé, laissant le mystère de ton engagement en nous expliquant que tu n'étais pas là pour devenir un leader politique.

Alors, même si le temps et l'espace se sont étendus depuis 2014, ta disparition me laisse totalement assommé.

Je voulais laisser une trace d'encre pour toi avant de retourner dans ma caserne cette drôle d'année 1978.

Journal qui sert à rien, de l'année vain-vain, jour du poisson d'avril, chapitre 2

Le 1er octobre 1978 je rejoins mon affectation au Centre d'instruction de l'Armée blindée de Cavalerie à Carpiagne sur les collines de la Gineste entre Marseille et Cassis.

Je suis mobilisé ici pour deux mois de classes avant mon affectation ensuite dans une autre caserne, le C.M 141, située à Marseille dans les quartiers nord.

Le Colonel, qui ne peut plus me réformer puisque je suis "dans les tuyaux" a tout de même fait en sorte que je sois affecté près de Marseille.

Et puis comme il m'a promis me sortir de là à peine arrivé, je ne suis qu'à demi inquiet.

A Carpiagne je retrouve de façon inattendue deux amis du dehors ce qui m'apaise un peu. Un de ces deux copains, jeune mais déjà célèbre pour ses exploits de skipper, (il a gagné le Tour de France à la Voile quelques mois plus tôt) est le leader de ma bande d'oiseaux de nuit. Quelques familiers dans cette étrange assemblée bigarrée ça ne peut pas faire de mal.

Allez, ça va aller..

Je récupère tous les accessoires et panoplies nécessaires pour jouer au soldat et on m'affecte un lit dans une chambrée de prix Nobel. Je ne sais pas ce qu'est la France profonde aujourd'hui ni à quoi ressemblent les gus de vingt ans en 2020, mais en 1978 je prends la mesure du niveau d'analphabétisme impressionnant de la jeunesse des campagnes. Cela peut sembler invraisemblable mais la moitié de ma chambre ne sait pas écrire.

Je n'en mène pas large au milieu de ces gaillards.

Quelqu'un ne voudrait pas écouter James Brown par hasard ?

Non ? Heu.. Bon, je n'insiste pas.

Le lendemain, dès 7 heures du matin, nous sommes parfaitement rangés en uniforme, raides, des santons dans la cour de la caserne pour l'appel.

Lorsque vient le tour de mon patronyme on me demande de sortir des rangs.

L'adjudant s'approche de moi pour vérifier si Elkoubi c'est bien moi avec un air qui n'a pas l'air d'aimer les noms à consonance arabe, bref c'est moi mon adjudant. (*Ducon tu crois que je suis sorti du rang pour aller pisser ?*)

« Elkoubi, tu fais ton sac et tu pars immédiatement à l'hôpital de Laveran ! » Me crie t-il avec son regard qui n'aime pas mon nom et encore moins s'il doit être pestiféré au point d'être hospitalisé !

Rejoignant ma chambre je croise mes amis et fanfaronne, « bon courage les gars, pour moi c'est fini avant d'avoir commencé. »

Je remplis mon barda et file victorieux dans le camion qui m'emmène dans ce fameux Hôpital Laveran dont je ne connaissais que vaguement le nom. Un hôpital militaire dans les quartiers nord je ne sais rien d'autre.

Le séjour ne sera pas à la hauteur de mes espérances..

Journal qui sert à rien, frais du jour, Chap. 3

Dès mon arrivée à l'hôpital de Lavéran, je suis reçu par le médecin Lieutenant Colonel chef de l'établissement. Il m'a fait rapatrier sur ordre du Colonel de l'État Major et ne semble pas très emballé par ce boulet dont il vient d'hériter.

Il m'explique d'emblée que la décision de réforme n'appartient qu'à l'officier médecin de l'unité dont je dépends, c'est à dire celui de la Caserne de Carpiagne.

« Il faut que nous trouvions quelque chose pour que le dossier soit suffisamment convaincant afin que vous soyez réformé.

« Vous allez bien mon garçon ? »

« Heu, oui, je crois, enfin j'espère »

« Rien de cassé ? Même ancien ? »

« Oui, oui ! Un pouce en moto-cross M'sieur ! »

« Non, un pouce ça va pas le faire. Rien d'autre ? »

« Ben non. »

« Bon on va faire un bilan complet, on trouvera peut-être quelque chose. »

Un bilan ? Ah, bon, d'accord. Je n'ai jamais trop aimé les bilans. Ni comptables, ni médicaux, mais il faut être courageux, allez un bilan pour la douze.

On m'affecte dans une chambre à côté d'un type au crane rasé qui a de bons yeux de psychopathe mais qui visiblement est considérablement affaibli par la maladie de l'époque en vogue, qui elle aussi, comme cette ordure de Covid, s'attaque aux poumons, mais moins sournoise car d'origine bactérienne:

La légionellose.

Un microbe inconnu contracté lors de sa première apparition en 1976 par un groupe d'anciens combattants de la seconde guerre mondiale qui se réunissait dans un hôtel de Philadelphie et dont trente d'entre eux sont décédés après ce séjour sans qu'on en comprenne les raisons. Ce n'est que deux ans plus tard, en 1978 -je suis en plein dedans-, qu'on identifie cette mignonne bactérie qui proliférait dans les systèmes de climatisation et de réseaux de distribution d'eaux mal entretenus. Et mon légionnaire qui arrive d'Afrique a visiblement abusé des climatiseurs malsains pendant son séjour.

Tu es content j'espère ? Parce que non seulement je te distrais, mais en plus je t'instruis..

Me voilà ainsi colocataire de ce pauvre légionnaire souffrant d'une pneumopathie qui tousse sans fin sur le lit à côté du petit merdeux resquilleur de service qui ne se sentait aucune responsabilité nationale. Je me dégoûte un peu et commence à trouver le temps long pendant que mes camarades gagnent une forme exemplaire en crapahutant dans les collines de Cassis. Je m'empoisonne la santé en fumant deux paquets de J.P'S par jour. Ma mine devient aussi grise que mon moral et en entrant dans la chambre on ne peut plus distinguer le légionelleux du resquilleur.

Enfin, après une batterie d'examens, je suis convoqué chez le médecin Lieutenant Colonel qui m'avoue la mine dépitée, « mon petit, vous êtes en parfaite santé. »

Rompez vous pouvez fumer.

« Il y aurait bien un peu trop de cholestérol mais à part ça tout va bien. »

Merde alors. C'est bien la première (et seule fois) qu'un bilan médical positif me fait un effet aussi négatif.

« Il y a-t-il des antécédents cardiaques dans votre famille ? »

« Oui, oui, mon père souffre d'angine de poitrine depuis l'âge de 32 ans ! » crie-je victorieux.

« Et une de ses sœurs que je n'ai pas connue, est morte de la maladie bleue, et une autre a été opérée à cœur ouvert, on lui a même changé une valve l'année dernière ! Alors hein ! »

« Oui, bon, on pourrait jouer là dessus.

Je vais faire une lettre au médecin de votre unité lui conseillant de vous réformer pour risque cardiaque compte tenu du risque héréditaire et de votre excès de cholestérol, normalement mon confrère de Carpiagne devrait suivre mon conseil. Mais comme je vous l'ai dit, c'est lui et lui seul qui peut prendre cette décision. »

Allez faisons comme ça.

« Voilà la lettre. Vous la remettrez au médecin du camp lorsque vous réintègrerez votre unité. »

Trois semaines sont déjà passées depuis mon intégration.

Je repars dépité vers le camp de cavalerie blindée, pas du tout rassuré, mais je n'ai pas d'autre choix que d'obtempérer.

A peine arrivé, je vais chez le médecin qui lit la lettre de recommandation. Il lève les yeux vers moi arborant un mignon sourire sadique.

« Cavalier Elkoubi, rejoignez votre groupe. L'entraînement, l'exercice physique, tout ça va remettre sur pieds votre taux de cholestérol vous verrez. Allez circulez. »

Aie aie, j'ai un mauvais, un très mauvais pressentiment sur mon séjour à venir.

La suite confirmera mon intuition qui a toujours été particulièrement bien développée.

**Journal qui sert à rien,
2^e jour du 4^e mois de l'année qui tourne pas rond**

A peine arrivé à la caserne de Carpiagne on m'informe que mon groupe part pour une marche de 20 kilomètres.

Vingt kilomètres ! C'est beaucoup non ? Le sac, le fusil qui pèse deux tonnes, c'est obligé ? D'accord, d'accord, j'ai rien dit, mais bon c'est pas pratique reconnaissez et puis c'est pas la guerre non plus, d'accord, je la boucle.

C'est incroyable comment mes camarades de chambre se sont métamorphosés en trois semaines.

Ils ont fait du body building ? Et puis cette mine bronzée, Il y a une piscine ?

Nous sommes en rang dans la cour pour l'appel.

C'est fou ce qu'on peut faire l'appel à l'armée. Ils doivent vraiment avoir très peur de perdre un client.

A mon nom et à peine ai-je exprimé ma présence, le Capitaine caché derrière l'adjudant qui faisait l'appel, se met à crier :

« Cavalier Elkoubi, sortez du rang ! »

Heu.. Qui moi ? Ah.

Je m'écarte sur la droite (l'armée déteste la gauche) en restant droit comme un piquet avec mon fusil tant bien que mal sur l'épaule.

Il s'approche sans se presser, me scrute lentement, mes yeux implorant la raison de ma mise à l'écart. Me détaille comme s'il allait faire mon portrait, *peut-être aime t-il la peinture ?*

Puis me dit :

« C'est bon, rentrez dans les rangs, je voulais juste mémoriser votre bouille. »

Aie, aie, déjà je n'avais pas bonne mine, mais là de gris je passe à blanc en comprenant que la lettre de recommandation a circulé dans la Caserne et vu l'air narquois du Captain Flamme ça va être ma fête.

C'est pénible d'être aussi intuitif quand l'avenir s'emploie à ne jamais te contrarier.

...

Nous partons pour la promenade de santé aussitôt après l'appel.

J'ai douloureusement regretté mon légionelleux dans l'épreuve et aussi toutes les centaines de clopes durant mes vacances à l'hôpital. Bref, à la moitié du parcours, exténué, je suis prêt à capituler mais un camarade me soulage de mon fusil, au trois quart un autre de mon sac, *finalement c'est empathique un analphabète*, et à l'arrivée je suis une loque au bord de l'évanouissement.

A 22 heures, enfin dans le dortoir je m'effondre sur mon lit mais l'aspirant lieutenant de mes deux annonce l'inspection des fusils à 23 heures. *Mais on ne s'en est pas servit à quoi ça sert ? Bon, bon, je dis plus rien.*

Un aspirant est un appelé comme moi, précision faite pour les planqués qui me lisent en ayant échappé au service militaire obligatoire pour ne jamais être *un homme mon fils*. Sauf que pour devenir aspirant, c'est à dire sous-officier non engagé, il faut se décider aux trois jours et remplir un dossier avec excellence pour pourvoir postuler au haut du pavé plutôt que viser simple troufion comme moi, mon objectif étant plus vers la sortie que l'entrée. Si j'avais connu mon sort d'avance j'aurais fait un effort et pris l'option sadique. Et le mien d'aspirant, ce bon lieutenant Ragot, est un spécialiste du genre. Tout jeune inspecteur de police dans le civil, il est toujours tiré à quatre épingles, avec, privilège du commandement, un petit foulard bien mis sous l'uniforme. Il se regarde chaque fois qu'il croise un miroir, satisfait de lui.

Il y a deux petites choses qui en rajoute à mon a-priori, d'abord je le trouve un jour debout sur un tabouret dans son bureau en train d'exécuter un parfait Sieg Heil (le salut fasciste) et ensuite, il m'a.. Persécuté.

Les hostilités ont d'ailleurs commencé au retour de cette fameuse promenade.

J'ai briqué comme j'ai pu mon fusil, je n'en avais jamais démonté un avant ce soir puisque j'avais loupé les cours avec l'option hôpital buissonnier et dans la chambrée, les gars épuisés par la randonnée n'ont pas envie de perdre leur temps à expliquer au « bleu » le mode d'emploi du truc.

Il fait une entrée fracassante cinq minutes avant l'heure prévue, en hurlant un « Garde à vous » comme si sa vie en dépendait et tout le monde se redresse droit comme un piquet chacun au côté de son lit.

Il se pointe directement devant moi.

Approche sa tronche à 50 cm de la mienne (*il n'y a pas le Covid à l'époque*) et hurle en postillonnant de me présenter.

Heu; « Rémy Elkoubi.. » *voilà voilà..*

« Mais qu'est ce qu'on vous a appris bougre d'idiot » me crache t-il dessus.

Ben justement rien vu que..

« Présentez-vous régulièrement !

Cavalier Elkoubi, peloton Martini, groupe Ragot mon Lieutenant ; on dit abruti ! »

Heu.. D'accord, « ..Cavalier Elkoubi.., peloton Martini.., ..groupe Ragot, mon Lieutenant !» lui dis-je avec un air de cocker apeuré.

« Je n'ai rien entendu ! Recommencez ! »

Mais à peine terminé nos présentations, l'air franchement contrarié, il saisit mon fusil sans même le regarder et le jette brusquement sur mon lit en hurlant qu'il est dégueulasse et que toute la chambre est consignée par ma faute (il insiste bien sur ce point : Ma Faute) et jusqu'à une heure du matin ! Heure à laquelle il repassera voir si mon fusil sera cette fois bien comme il faut.

Il sort aussitôt me laissant face à mes frères de chambrée qui me regardent comme une chose à défenestrer après l'avoir déchiquetée avant.

Pourquoi tant de haine ? Personne n'a entendu parler de Gandhi ici ? Non ? Aimons-nous les uns les autres peut-être ? Non plus ? Bon, heu, j'ai un fusil à nettoyer, pardon, pardon.

Journal qui sert à rien, la date tu regardes celui du matin, Chap. 2

Un coup c'est trop long, un coup c'est trop court, un coup ce n'est pas assez vite, *ho mais ça va oui ?* Vous n'avez qu'à l'écrire vous-mêmes ce journal ou me dire combien vous voulez de mots/espaces/jour.

Bref vous n'êtes jamais contents.

En plus il faut que je tienne au moins un mois moi, (t'as vu la rime la plus courte du monde ?). Je suis parti en arrière histoire de te distraire mais si j'accélère je vais être obligé de balancer ma vie en entier et j'ai moyennement envie.

Allez je vais reprendre la suite des aventures du petit soldat pour vous servir un autre chapitre aujourd'hui bande d'esclavagistes !

Journal qui sert à rien, blablabla, Chap. 3

Le Rommel de service revient comme prévu à l'heure espérant me retrouver écartelé.

J'ai échappé au lynchage et tellement astiqué mon fusil qu'on pourrait se raser en l'utilisant comme miroir.

Il se présente directement face à moi sans même crier son garde à vous habituel. Vu l'ambiance ce serait plutôt un garde à moi. Je me redresse comme un ressort en le voyant et le salue réglementairement.

Les présentations d'usage terminées et correctement réalisées cette fois, *-tu parles 40 ans après je les connais encore par coeur-*, il saisit mon fusil d'un air dédaigneux en esquissant un « ça va » avec une moue dégoûtée et il se tire aussitôt sans un regard pour les autres. Je lui aurais bien conseillé une consultation psychanalytique pour qu'il examine cette obsession à mon endroit mais j'ai trop sommeil et je préfère ne pas aggraver mon cas.

Je sombre aussitôt dans une nuit terrible où me poursuit Rommel à cheval à réaction alors que j'avance à peine en chameau à vapeur, je sors épuisé d'un sommeil trop agité.

Les jours se suivent parfaitement organisés par les G.O locaux qui ne manquent jamais d'imagination pour nous distraire. Beaucoup de jeux de nuit aussi. Une parodie de guerre dans la garrigue où nous sommes responsables d'un incendie au dessus de Cassis que les pompiers réussissent par miracle à éteindre après une nuit d'efforts. Ce qui nous a valu le lendemain un sermon du capitaine au cas où par malheur il nous prendrait l'idée d'avouer notre forfait militaire aux autorités locales.

Les gardes de nuit où en novembre il gèle et lorsqu'on échange notre tour nous nous reposons dans une cabane qui ressemble plus à une cellule où nous dormons sur des matelas noirs de crasses avec des couvertures de la même couleur.

La préparation du défilé du 11 novembre à Carnoux nous occupe bien, bref la routine militaire sans grands intérêts. Le tout agrémenté des brimades quotidiennes du sous-lieutenant Ragot qui continue à me persécuter en alternant les humiliations.

Dans cette période de confinement militaire, il est prévu une permission un week-end 15 jours avant la fin des classes.

Évidemment, le premier qui bouge une oreille n'y aura pas droit et j'ai pu goûter comment perdre toute dignité pour garder espoir de retrouver le monde normal même seulement pour deux jours.

La veille de la permission, le tyran décide d'organiser un grand nettoyage. Il aurait pu m'affecter aux chiottes mais clément il me confie l'escalier.

J'imagine un élan de bienveillance de sa part et apprécie presque son foulard, *allez il n'est pas si méchant le bougre. L'escalier ça va.*

Oui.. Mais non.

Je le brique comme si ma vie en dépendait, le nettoyant à quatre pattes, le frictionnant, le lustrant, le caressant, j'y mets tout mon cœur et beaucoup de lessive.

L'heure de l'inspection arrivée, je me tiens fier comme deux bars-tabac en haut de mon escalier que je considère désormais comme l'œuvre de ma vie, mon fils de béton, le contemplant avec un petit sourire amoureux. Il se pointe devant moi face contre face, toujours trop prêt, toujours son haleine de réglisse de merde qu'il suce à longueur de journée.

« Cavalier Elkoubi voyons votre œuvre ! » me dit-il avec son méchant sourire.

En parlant il enfile une paire de gants blancs immaculés sans doute lavés plusieurs fois à la suite à 112 degrés.

Drôle d'idée pour une rencontre avec un escalier. Il veut peut-être lui demander sa main ?

Il descend l'étage de ma chose, cale son index blanc immaculé au coin de l'angle de la première marche du bas et monte l'étage en appuyant son doigt sur tous les coins de toutes les marches.

En haut son large sourire contemple victorieusement son index plus du tout immaculé comme au départ de la course du pouce. Le redresse satisfait, l'appuie sur le bout de mon nez, assez fort pour produire un électrochoc de haine et me dit :

« C'est quoi ça Elkoubi ? »

Calmement cette fois, sans crier.

La rage me submerge et affronte en duel mon désir de permission. La liberté emporte la partie et je lui réponds en le fixant droit dans les yeux ;

« Et bien mon Lieutenant, ça, c'est que je n'ai pas assez nettoyé, je vais recommencer. »

Je suis parti en permission.

J'en ai profité pour aller le samedi chez Gatimel, le célèbre armurier marseillais, me renseigner sur les prix des fusils à longue vue avec option silencieux.

Le pouvoir allait changer de camp.

On ne se méfie jamais assez des gentils, surtout s'ils idolâtrèrent James Brown, the Godfather of soul.

**Journal qui sert à rien, sur mon verger entre deux tailles,
3 avril, déjà. Comme le temps passe vite**

La permission aussi est passée comme l'éclair.

Pas le temps de s'habituer, il faut retourner au camp le dimanche soir.

Je suis dans mon lit à la Cadenelle.

Je n'aurais pas dû me coucher car il faut être à Carpiagne avant minuit. Mais ce confort douillet après ces trois semaines rudes et inouïes pour le petit bourgeois, je veux en profiter jusqu'à la dernière minute.

François sonne, on monte ensemble à Carpiagne avec sa moto. Il roule comme un fou sur la gineste, je le pince jusqu'au sang pour le faire ralentir mais rien n'y fait. Il se marre le con. Il faut dire qu'on ne fait pas le même séjour au club Méditerranée de l'armée. Lui, sportif aguerri, champion de voile, de ski, de tout, le mec énervant quoi, bon en tout, s'est fait exempter de toutes les marches et exercices physiques, parce qu'il a un minuscule plomb de carabine dans le genou qu'il s'est tiré lui-même et qu'on voit parfaitement bien à la radiographie. Alors il s'est inventé une douleur chronique avec certificat à l'appui et se marre quand il nous voit partir avec nos bardas.

Il s'est rattrapé ensuite en me pistonnant, mais on en parlera plus tard.

Au retour de la permission il ne nous reste que quinze jours pour enfin se barrer de ce camp pilote du calvaire.

Ces derniers jours le commandement nous annonce le bouquet final. Trois jours et trois nuits de marche, quatre vingt cinq kilomètres avec mille deux cent mètres de dénivelé car on doit atteindre le sommet de la Sainte Baume pour retourner au camp par un autre itinéraire.

Le gentil labrador depuis le doigt sur le nez est devenu un tueur en puissance, il ne se passe plus une nuit où je n'évalue de quelle manière je vais flinguer le nazillon enturbanné.

Le mieux serait qu'une fois libéré des classes je me poste dans la colline et l'abatte d'un coup de carabine à lunette.

Pour mettre fin à ses railleries, désormais à chaque exercice, je reste devant à son côté et ne le lâche plus, quitte à en crever.

C'est ce que je fais aussi pendant ces foutus quatre vingt cinq kilomètres. Je n'ai pas quitté la tête du peloton, au point qu'à l'arrivée il me dit avoir été impressionné, il ne m'aurait jamais cru capable d'un exploit pareil.

Ben oui mon gars, c'est un truc atavique, un de tes ancêtres, déchet humain dans ton genre, faisait décharger des sacs de cinquante kilos de ciment d'un wagon d'Auschwitz à mon oncle Alfred qu'il devait emmener sur un quai pour les retourner ensuite dans le wagon. Aller-retour toute la journée et si un sac tombait par terre "kaput" lui disait-il en se marrant assis sur une planche. Ça l'amusait beaucoup comme toi avec ton gant après l'escalier sur mon gros nez de juif.

Depuis dans la famille on est encore gentil mais on lâche plus l'affaire.

Mon énergie décuplée pendant la marche par ma haine a eu comme avantage d'éviter de l'assassiner ensuite car j'ai été immobilisé deux semaines après cette randonnée pour soigner mes pieds en sang. J'avais des crevasses de 10 centimètres de large qui ont nécessité des soins plusieurs jours.

Puis vint ma nouvelle affectation avec bien d'autres surprises qui m'ont fait oublier sa pauvre condition humaine.

Mais c'est une autre histoire..

**16^e jour du journal qui sert à rien,
samedi 4 avril 2020**

Je suis libre.

Encore dix mois de galère mais libéré de mon tortionnaire la vie est plus belle.

Je suis affecté au CM141 une caserne au nord de Marseille. Aujourd'hui elle n'existe plus et à sa place il y a une petite zone industrielle que l'on peut apercevoir sur l'Autoroute nord sur la droite en sortant de Marseille en direction d'Aix en Provence.

Énorme avantage de ce nouveau camp de loisirs, mis à part les rares jours de garde, je peux dormir tous les soirs à la maison et comble du luxe, déjeuner en ville.

Je rejoins mon unité tous les matins avec ma voiture comme si j'allais au bureau.

Comparé au camp de Carpiagne c'est l'île aux chansons.

A peine rejoins ma nouvelle affectation qu'on me refile un nouveau barda, uniforme et accessoires, indispensables pour continuer à jouer.

Les midis je vais déjeuner sur le quai de la Joliette en uniforme dans un bistrot proche de l'entreprise familiale où officie en cuisine une Corse qui me régale de pieds et paquets, escalopes panées, alouettes sans têtes et consorts. Bref elle s'emploie avec beaucoup d'ardeur jour après jour à détruire la forme olympique gagnée au centre de Thalassothérapie des collines cassidaines.

Dans cette caserne où je prends de nouvelles marques il règne une ambiance hors du temps. Un bordel gentiment organisé par un commandant qui ne s'intéresse pas du tout aux activités militaires. Ce patron à l'œil glabre, peut-être de verre, s'avère être le frère de Bobby. Pas Sinclair mais Bobby Lapointe! C'est presque son jumeau tant la ressemblance est frappante.

Le Commandant Lapointe est le chef du CM 141.

Ça fera une histoire à raconter un jour peut-être ?

Comme il est passionné de voile, il a créé un club au Port de l'Estaque sur les fonds militaires et dans le questionnaire que

nous remplissons à notre arrivée, une question sur nos connaissances éventuelles de la pratique de la voile figure en bonne place. Ayant exercé la chose, je suis immédiatement convoqué par le boss et affecté au club pour réparer les dériveurs. Grâce à Bobby, je passe mon permis bateau et je deviens un as de la résine pour rénover les coques.

De décembre à juin quand je ne ponce pas, je fais du dériveur dans la baie. Je ne suis pas à plaindre il y a pire comme service à la nation.

Mais, ce serait trop beau sans mais, je ne suis pas au bout de mes surprises. Dans cette caserne tout serait presque idyllique s'il n'y avait un appelé, un certain Poggiolo, petit voyou corse originaire de la Penne sur Huveaune, village aux abords de Marseille habité par une grosse communauté d'émigrés italiens, qui fait régner la terreur dans l'indifférence totale de la direction peu intéressée par le sort de ses vacanciers.

A peine arrivé, je me frotte à son style particulier en lui posant une question d'intendance à laquelle il ne répond pas et lui en faisant le reproche, le retour est cinglant; je ne suis pas autorisé à lui adresser la parole. Je comprends que lui et les nouveaux philosophes font chambre à part et n'insisterais plus. Comme je suis affecté aux bateaux, j'ai peu à faire avec ce sale type et son organisation mafieuse d'autant que mes camarades me font vite part du danger qu'il représente que je préfère éviter.

Il m'arrive aussi de réparer les dériveurs hors du port dans un hangar situé au sein de la Caserne. Un jour j'assiste à une scène digne d'un mauvais film de gangster de série B.

Cette bande de sales types menée par Poggiolo persécutait jours après jours le chauffeur du Commandant Lapointe soupçonné d'être homosexuel car c'était la réputation du chef. Il doit sûrement s'adonner à des galipettes dans la voiture d'œil de verre persiflent les homophobes.

Ce pauvre garçon, frêle et assez mal doté par la nature, est devenue la proie de ces pervers et subit tous les jours insultes, bousculades et humiliations diverses mais sans vraie gravité jusqu'à cet après midi où leur jeu est allé trop loin devant mes

yeux. Je n'ai pu faire autrement qu'intervenir et du coup j'ai attiré l'attention de la bande pour laquelle j'étais jusque là à peu près invisible.

Ils avaient attaché leur proie à un poteau du hangar où j'œuvrais à ma tâche sans contrat de travail et pour lui faire peur avaient arrosé d'essence ses pauvres jambes maigrelettes en tournant et beuglant autour de lui comme des sioux avec leurs briquets allumés.

Jusque là, pas d'un courage déterminant pour la bagarre et sortant à peine d'une persécution, je rongais mon frein sans rien dire, mais les liens, l'essence, les briquets.. C'était un peu fort non ? Ainsi je me suis interposé. Contre toute attente mon courage a fait bonne figure auprès de nazillon 2 (le 1 c'est foulard), et peu habitué à ce qu'on lui tienne tête, il décidait que nous serions amis.

Une amitié d'un genre particulier..

**17^e jour du Journal qui sert à rien,
dimanche 5 avril, le soleil va briller**

Je comprends vite que l'affection de mon nouvel ami n'est pas désintéressée. Je n'ai pas 20 ans mais j'en suis déjà à ma deuxième voiture (J'ai commencé ma passion pour ce qui roule le jour où Giuseppe mon grand père m'enlevait les petites roues de mon vélo).

Je viens tous les jours au bureau-caserne, avec une Renault 5 GTL (la version luxe), marron glacé métallisée avec toit ouvrant souple, la classe. Je viens d'y installer deux sublimes hauts parleurs Pioneer doubles voies qui s'allient parfaitement avec le lecteur de cassettes Sanyo de la console centrale. Le son est prodigieux et à cette époque les voitures se fracturent avec une désarmante facilité et les autoradio et accessoires sont les proies préférées des voleurs à la tire. Imaginez combien mes Pioneer TS 165 font sensation sur le parking du CM141. Mon nouvel ami pompiste au briquet qui bave d'envie devant les choses me réclame un concert et en parfait naïf je monte le son trop fier. Dithyrambique sur la qualité sonore de mon installation j'en oublie vite à qui j'ai affaire. Il me quitte convaincu et me dit qu'il va acheter les mêmes pour sa Renault 18.

Le lendemain, copains comme cochons, il me fait savoir qu'il adorerait que je l'initie à la voile et pourquoi pas mercredi prochain ?

Aussitôt dit aussitôt conclu. Va pour mercredi.

Il a toujours sur les talons un de ses camarades, joli bestiau au regard vitreux d'un mètre quatre vingt dix, qui semble lui servir de garde du corps et ne le décolle jamais d'un pouce. Le jour dit il me propose que nous prenions ma voiture pour aller à l'Estaque et une fois au port la brute qui l'accompagne me souffle qu'il préfère nous attendre sur le quai car il a le mal de mer.

Je n'y prête pas attention et suis ravi de ne pas l'embarquer car il nous aurait sûrement fait chavirer ce lourdaud.

Nous passons une heure sur le plan d'eau de la rade nord à naviguer et mon nouvel ami se montre un passager attentif à mes conseils nautiques.

De retour au port, à peine revenu à la voiture, je retrouve deux trous béants à la place de mes hauts parleurs et l'air consterné de mes nouveaux amis ne suffit pas à me convaincre que je ne suis pas l'idiot de service.

Je ronge mon frein sans un mot et les dépose à la caserne en rage d'avoir été aussi bête.

Pendant les jours qui suivent je rumine au même rythme que nos rapports se distendent, surtout quand je vois mes hauts parleurs installés dans sa voiture seulement trois jours après notre virée dans la rade.

Un matin, n'y tenant plus, poings serrés, je me pointe au Mess qui nous sert de bar et prêt à en découdre j'avance vers lui la rage aux lèvres et les dents aussi serrées que les poings, face contre face je lui balance aussi sec un « je sais que c'est toi » peu amical mes sens aux aguets. Mais peu enclin aux batailles de rues et encore moins contre un professionnel du genre, qui au lieu d'être agressif comme je le prévoyais, s'approche de moi avec des bons yeux, l'air offensé, me disant plaintif « mais pourquoi me dis-tu cela mon ami ? » Dérouté par cette posture imprévisible je desserre mes poings et il me règle rapidement mon compte manu militari. Au sol il continue à me gifler me demandant de m'excuser.

J'aurais du écouter Giuseppe, mon grand père Italien, résistant et combattant des chemises noires qui s'échappait des prisons mussoliniennes pour émigrer en France vers les années 30.

Il était chef de chantier après avoir été maçon et me disait souvent comme un mantra; « tu sais mon petit, quand on te fait du mal tu te bats d'abord avec tes poings mais si tu tombes sur plus fort que toi tu prends un bon bâton et si par malchance il est vraiment beaucoup trop fort alors tu vas chercher un fusil. »

Je sais qu'il l'avait déjà fait mon pépé, mais moi en classe primaire lorsque j'ai mis mon premier coup de poing sur le nez d'un camarade et qu'il s'est trouvé en sang, je l'ai mené

aussitôt à l'infirmierie en pleurant plus que lui tellement j'avais honte de lui avoir fait mal. Je crois que c'est la dernière fois que j'ai frappé quelqu'un. J'ai préféré ensuite la compagnie des filles plutôt que celles des mâles dominants. Ainsi mon corse a gardé mes hauts parleurs et j'ai sauvé l'honneur en étant prêt à me battre. J'ai même gagné son respect pour mon courage car il ne m'a plus jamais ennuyé. Bien qu'après ma rouste notre belle amitié s'est largement distendue..

Ce dont je prends acte, c'est que les humiliations nous marquent profondément en laissant des traces quasi indélébiles sur notre mémoire.

Mais au mois de juin une nouvelle totalement imprévisible va m'éloigner de cette drôle de caserne en me faisant changer d'affectation pour finir en beauté cette curieuse année de service militaire.

Une île? Comment ça une île?

17^e jour du journal qui sert à rien, Chap. 2

Penser à ralentir. 17 jours que je laisse une trace d'encre ici. Au début, pour occuper, faire ma part, sans savoir pour combien de temps. Je ne me souviens même plus des raisons qui m'ont fait évoquer ma carrière de night-clubber. *Penser à se souvenir*. Pris à mon propre piège j'ai continué en plongeant à grande brassées dans ce passé insouciant. Quelle étrange expérience. Une peur sourde de cette chose qui pourrait faucher soudainement n'importe qui et une humanité qui s'avère plus belle que laide dans l'épreuve. Beaucoup d'entre nous espèrent que nous tirerons des leçons de cette expérience inédite. Je reste sceptique.

Nous pouvons tous nous rendre compte (c'est encore plus flagrant à la campagne) comment la nature est contente de la disparition de ce fauteur de troubles d'animal humain. Les oiseaux volent désormais à basse altitude, les poissons reviennent même dans la lagune et font des galipettes dans les canaux de Venise. J'ai du mal à croire que ce répit dure après le confinement. Nous reprendrons sans doute la fureur d'avant

et le monde animal retournera se cacher s'il ne finit pas par disparaître. Ainsi va le monde d'une humanité sans doute trop nombreuse, organiser et nourrir huit milliards d'individus ne se fait pas sans dommages collatéraux.

**18^e jour du journal qui sert à rien,
3 semaines de confinement, lundi 6 avril 2020**

Je reçois mon changement d'affectation.

Ce doit être une erreur, je n'en reviens pas et relis plusieurs fois ma notification. Je ne croyais pas François quand il m'avait promis demander à son capitaine que je le remplace lorsqu'il partirait deux mois pour le tour de France à la voile sous les couleurs de l'armée.

Pourtant ça a marché !

Me voilà, grâce à mon ami champion, muté de juillet jusqu'à la quille fin septembre sur l'île du Frioul pour être moniteur de voile !

Allez au revoir Lapointe et Poggiollo, je mets les voiles pour le large !

Il y a bien une caserne sur l'île du Frioul, un lieu hors du monde, totalement exotique, juste à côté du bâtiment des pilotes bâti comme la proue d'un bateau.

Les pilotes sont des commandants de bord d'un genre particulier qui effectuent les navigations les plus courtes du monde, puisque leur travail consiste à appareiller à quelques centaines de mètres du port autonome pour emmener les bateaux dont ils prennent les commandes jusqu'au quai de destination.

Et le bâtiment, où ils attendent les navires avec leurs pilotines, jouxte la caserne où je suis désormais affecté.

Cette caserne dépend de la caserne d'Audéoud située à quelques mètres de la plage des Catalans. Elle existe encore aujourd'hui le temps qu'un promoteur finisse par s'en emparer pour construire un ensemble immobilier face à la mer.

A l'époque, l'armée avait créé cette succursale sur Pomègue et Ratonneau, nos fameuses îles du Frioul, derrière le château d'If, reliées entre elles par un port de plaisance, et ici dans cet endroit à l'écart du monde, une semaine de voile était offerte aux commandos méritants. Ce club avait le mérite de ne pas

être seulement à l'usage personnel du commandant comme celui de l'Estaque où j'avais oeuvré tout l'hiver.

Ainsi me voilà muté dans cette caserne dans une ambiance exotique à diriger de vrais militaires engagés. Cette inversion du pouvoir me va comme un gant.

Un rêve éveillé ! Ils vont déguster sous mes ordres les pauvres. Pour en rajouter au plaisir, le patron de cette caserne est un capitaine éminemment sympathique qui m'a immédiatement pris sous son aile et qui devient mon compagnon de jeu tout en gardant les apparences intactes pour les autres.

Un matin, au garde à vous pendant la levée du drapeau, il me donne l'ordre de le suivre d'un air grave, à peine sommes-nous à bord du zodiac censé aider les novices il me dit : « Remy, fonce à Saint-Estève (la crique juste derrière la caserne) j'ai repéré deux gros connards dont un adjudant-chef débile, on va se les faire. »

D'autres fois, nous abandonnons les pauvres truffions en perdition sur leurs 4.20, parce qu'il a repéré deux blondes qui bronzent sur les rochers et qu'il faut les draguer séance tenante. Le bonheur et ma revanche sur les tocards !

Je rentre tous les soirs chez moi par la navette maritime et je ne prends qu'une seule garde de l'été, celle du 14 juillet où nous faisons une fiesta du tonnerre.

Juillet et août s'écoulaient gentiment à ce rythme et mon seul vrai problème est une allergie au soleil carabinée.

L'été 79 se la coule douce jusqu'au 30 septembre où je suis enfin démobilisé et finalement plus riche en aventures et plus bronzé qu'en entrant.

Me voilà de retour à la vie normale.

Le bac me semble bien loin après cette année hors du monde et je n'ai plus aucun goût pour les études déjà que..

Cette mise à l'écart, largement orientée par mon géniteur avait deux objectifs. Le premier, celui de m'éloigner du domicile familial le temps de son déménagement, ne voulant pas de témoin à son forfait et le second, me faire abandonner toute velléité d'étudier la philosophie au risque même de ne pas

repasser le bac ce genre d'études étant pour lui tellement inconcevables.

Aussi, as-t-on plus bête idée aussi en pleine trente glorieuses d'étudier la philo ?

Ainsi je me suis jeté dans la vie active et la vie justement s'est vite chargée de réviser encore une fois mes options..

**19^e jour du Journal qui sert à rien,
7 avril 2020, à peine rentré du verger**

Le 1er octobre 1979, je suis enfin libre.

Je retourne à la vie ouatée avec de très vagues projets d'avenir. Que vais-je faire de moi ? Night-clubber ça ne nourrit pas son homme. Pas question non plus de refaire une terminale puisque depuis l'armée je suis un homme mon fils. Et les hommes ça ne retourne pas à l'école ça se jette dans la vie active.

A l'époque, ma mère est dirigeante d'une société qui vend des objets publicitaires aux entreprises. C'était un métier très en vogue cette fin des années 70 et mon père abandonnant le foyer conjugal a voulu lui mettre le pied à l'étrier afin qu'elle acquière son indépendance financière. *On pouvait toujours rêver.*

Maman a beaucoup de talent mais elle est un peu couleuvre. Et depuis 27 ans elle bosse comme maîtresse de maison, alors cette nouvelle affectation ne l'emballe pas plus que ça. Mais mon père est du genre convaincant et elle ne sait pas résister au beau Charles.

Comme Carlos a une confiance limitée dans les capacités de gestionnaire d'Aurore il lui impose Arlette Perrier comme associée et baptise leur entreprise PEREL résultat de la contraction de leurs deux noms de famille.

Ce petit détail pourrait paraître sans importance parce que tu ne connais pas l'ironie de la suite. Si le confinement dure un peu, je serai bien obligé de te la raconter puisque j'ai eu cette idée idiote de tenir un journal au passé sans imaginer pour autant qu'on irait plus loin que ma démobilisation..

Comme j'ai des vellétés de vie active, la belle Aurore me propose d'occuper le poste de commercial. Je m'y engage vaillamment et j'arrête aussi vaillamment trois mois plus tard en comprenant que travailler c'est trop dur et voler c'est pas beau mais surtout qu'il vaut mieux que je reprenne les études le plus vite possible.

Il faut dire aussi quand je rentre au bureau la trouver disperser toutes les larmes de son corps dans l'arrière boutique depuis le départ de mon père me chamboule trop.

Le truc quand tu te fais acheter par le pognon c'est que c'est difficile d'y résister, surtout quand tu es influençable, feignant et que tu aimes la vie facile. Bref, j'ai jeté à la mer mes velléités philosophiques et la carrière d'agent commercial de stylos et porte clés pour partir étudier le transport dans l'éventualité de prendre la suite de l'entreprise du père à la manoeuvre.

Après avoir passé mon attestation de capacité au métier de transporteur, avoir joué, beaucoup trop joué, au Space-Invader avec Philippe au bar de José, avenue de la Corderie (*une révolution électronique qu'on trouvait seulement dans les bars qui semblerait bien dérisoire aujourd'hui*), être beaucoup sorti dans une nouvelle boîte de la rue Grignan où l'on faisait du roller sur la piste de danse, le temps s'est étiré gentiment jusqu'au concours d'entrée à l'école de Direction des transports à Paris.

Oui parce que si comme moi on n'était pas bachelier, il y avait la possibilité de passer un concours que j'ai étonnamment réussi.

Ainsi j'ai pu faire mon entrée remarquée dans les nuits parisiennes dès le mois d'octobre.

Le week-end qui précédait le début des cours, Aurore décide de m'accompagner à Paris pour m'installer. Elle est très motivée, libre depuis un an et après avoir enfin séché ses larmes, elle a un nouveau fiancé qui habite justement Paris. Il nous propose à la fin du dîner d'aller en boîte de nuit. Il avait du comprendre que c'était ma drogue et voulait me mettre dans la poche le coquin.

Nous poussons la porte d'une boîte de nuit dont j'ai oublié le nom, pas mon genre d'établissement habituel, boulevard de l'hôpital dans le 13^e arrondissement. C'est tout de même la première fois que je pratique mon activité favorite

accompagné de ma mère, mais pour danser j'étais prêt à toutes les fantaisies.

A cette époque bénie, il y a encore des slows et aussi cette brune qui me regarde depuis un bon moment avec un air engageant. Pas du tout porté sur la drague, du genre timide mais aguerri par le service militaire et l'exotisme de cette nouvelle vie parisienne, je me lance et nous nous embrassons à pleine bouche après à peine seulement cinq minutes faisant de moi un conquérant sudiste irrésistible.

Marseille me semble tout à coup bien loin de ce Paris très généreux ce premier soir.

Cette année s'annonce plutôt prometteuse.

Mercredi 8 avril 2020, 20^e jour du journal qui sert à rien

J'espère que vous allez bien malgré les dernières nouvelles angoissantes. Prenez soin de vous.

.....

Le lundi je débarque dans la cambrousse où se trouve ma nouvelle école. Elle est installée à Montfort l'Amaury, banlieue chic des Yvelines.

De riches et célèbres ex-parisiens vivent ici à 30 minutes de la porte de Saint Cloud dans le calme de cette nature aux allures normandes. Je vois passer régulièrement Brigitte Bardot qui vient faire ses courses en voisine au volant de son Range-Rover blanc déjà plein de toutous. En 1980 elle est encore sacrément belle.

Nous vivons sur le campus dans de petits studios indépendants avec vue sur la campagne. Il y a pire pour étudier.

Je deviens très vite l'ami d'un couple de jumeaux, Jacques et Philippe. Ils sont originaires de Roanne et je n'avais jamais connu de vrais jumeaux, c'est une découverte étonnante, ils ne font vraiment qu'un ensemble. D'ailleurs j'ai toujours de leurs nouvelles et aujourd'hui encore ils vivent dans le même appartement ne s'étant jamais marié par cette impossibilité de séparer leur fratrie. Je les aime beaucoup.

Pour commencer cette nouvelle vie, il me fallait impérativement une nouvelle voiture, la troisième. Ce sera une Golf 1600 GL gris métallisée. Je me souviens de son pommeau de vitesse en forme de balle de golf, son intérieur noir et sobre comme je les aime. J'ai adoré cette voiture. Comme moi elle monte vite dans les tours en restant souple.

Et surtout grâce à elle je peux aller à Paris tous les week-ends. Mon père m'a particulièrement gâté, en plus de mon argent de poche, il m'a donné une carte Diners-Club pour pouvoir aller à l'hôtel le week-end. La ouate je te dis. Tu parles, trop heureux de m'avoir soumis au destin qu'il a prévu pour moi, j'obtiens la vie facile qui va avec cette soumission.

Je trouve un ravissant petit hôtel aux allures provinciales qui correspond au budget accordé, l'hôtel du Muguet, rue Chevert dans le 7ème arrondissement. La chambre est hors d'âge, pas de salle de bains mais un lavabo pour faire sa toilette, peu importe, j'adore cet endroit d'un charme provincial. C'est ici que je poserai mes valises tous les week-ends de cette année parisienne. Bien situé, juste derrière l'avenue de la Motte Piquet, il a l'avantage d'être à deux pas de l'appartement de la soeur de Philippe, mon ami Parisien. Je l'ai connu à Marseille lorsqu'il est venu au mariage d'un de ses cousins qui était mon ami. Un coup de foudre amical. Comme pour sa sœur Nicole et son mari Jacques, producteur de cinéma dont le dessin animé Goldorak a fait la fortune. Ils habitent avenue de la Bourdonnais dans un magnifique appartement bourgeois qui ouvre sur le champ de Mars.

J'aime beaucoup Jacques avec sa gueule carrée et son sourire éclatant de play-boy toujours bronzé. C'est un type affable, un gars du sud qui est originaire d'Antibes. Nicole, son épouse parisienne pur jus, a l'orient qui resplendit sur son visage du Maroc dont elle originaire. Je me sens comme un coq en pattes avec eux, en famille. Je les bénis de m'avoir si bien intégré, je regrette souvent de ne plus les voir, je les ai beaucoup aimé.

Un avantage énorme rajoute au bonheur de leur amitié est que Jacques a les cartes de tous les clubs privés les plus en vogue de Paris. A l'époque il fallait une carte pour pouvoir entrer, aujourd'hui il n'y a guère que Castel, rue Princesse, qui a perpétué cette tradition.

Bien sûr avec Philippe nous profitons de cet avantage tous les week-ends et entrons grâce à la notoriété de Jacques et son sésame à l'Elysée-Matignon, (de loin la plus courue), Régine, Castel, l'Apocalypse, le Privilège (j'en passe et des moins biens). Carte indispensable, surtout pour deux minots inconnus et sans moyens que nous sommes, pour avoir l'espoir d'entrer dans ces saints des saints de la nuit parisienne des années 80.

Je me souviens de la foule devant l'Elysée-Mat où serrés comme des sardines sur le trottoir se succèdent Rolls-Royce, Ferrari et happy few. Nous levons nos mains désespérées pour

faire remarquer du portier notre trophée métallique en criant « on a la carte, on a la carte.. ! » Le videur, qui s'acharne à faire passer devant nous tous les habitués VIP qui l'ont sans avoir besoin de la montrer, fait comme si nous étions transparents. Certains se moquent gentiment de nous en passant avec leur carte American-Express qu'ils affichent sous notre nez en s'esclaffant : « nous aussi on a la carte.. » Puis finalement, il finit par nous laisser entrer sans grand enthousiasme parce qu'il ne peut pas faire autrement à cause du sésame.

Nous nous précipitons sur la piste de danse entourés de mannequins de toutes nationalités, toutes plus belles les unes que les autres et dansons toute les nuits au côté de Gainsbourg toujours ivre et Bambou sa nouvelle compagne ou Johnny Hallyday et je ne sais plus qui tant il y a de célébrités.

Nous affichons un sourire béat qui doit bien faire rire tant nous ne sommes pas à notre place, mais on s'en fout tellement on est heureux.

Le petit marseillais vole sur un nuage étoilé simple spectateur de ce monde sans vraiment en être. Je suis là et ce n'est déjà pas si mal, en tous cas bien plus palpitant que d'étudier le transport.

Jeudi 9 avril 2020, 21^e jour du journal qui sert à rien

Je t'écris du verger pendant ma pause fourbu par le travail du matin, je ne te lâche pas en espérant que le dé-confinement ne tarde plus pour éviter de te raconter toute ma vie.

.....

La campagne la semaine pour les études et le week-end à Paris. Je ne pouvais pas rêver mieux.

Et puis ces études de transport ce n'est pas Hypokhâgne quand même.

La vie s'écoule aussi agréablement que le début des années quatre vingt avec leur parfum d'insouciance. Paris n'est pas la mégapole aseptisée d'aujourd'hui, même capitale et la fête est à son comble.

Le Sida n'est pas encore au programme et la légèreté se vit aussi à l'horizontale.

Le week-end, je retrouve Philippe, plus jeune que moi et encore élève du Lycée Stanislas. Il vit avenue de Versailles dans le 16^e arrondissement chez sa mère, petite dame adorable qui couve son petit dernier comme la prunelle de ses yeux.

Cadet d'une grande fratrie, il a deux soeurs et deux frères, dont la fameuse Nicole, exubérante et pleine de vie qui a comme meilleure amie une fille extraordinaire, Patou, incroyable sosie féminin de Johnny Halliday.

Patou est Disc-Jockey au Katmandou cette boîte de nuit mythique seulement réservée aux femmes. Cet établissement, rue du vieux Colombiers à Saint Germain des Près, est connu pour recevoir les plus belles femmes de Paris, même si elles ne sont pas lesbiennes et qui viennent là se divertir sans les lourdeurs masculines habituelles.

Patou m'ouvre cette porte du milieu homosexuel féminin totalement inconnu pour moi jusque là. Préférant la compagnie des filles à celles des mecs, je suis aux anges à leurs côtés..

C'est ainsi que je fais connaissance du couple Corinne et Marie Charlotte, deux amies de Patou.

Marie Charlotte est éminemment sympathique. Toujours en train de se marrer, elle travaille comme monteuse pour une émission de télé animalière à très forte audience et Corinne qui est plus jeune et discrète est encore en classe de terminale. C'est une fille d'une beauté naturelle qui ne laisse personne indifférent, le sosie de Romy Schneider. Nous prenons l'habitude de nous retrouver tous les week-ends chez elles à Boulogne pour organiser des parties de Gin-Rami. Ce jeu, passé de mode aujourd'hui, est très en vogue ces années là et encore plus dans la capitale. Nous devenons tellement accros que nous déjeunons sans même interrompre nos parties. Nous passons ainsi tous les samedis et dimanches après-midi à jouer et fumer sans interruption jusqu'à tard le soir où nous finissons la nuit en boîte.

Par fortune je retourne à une vie plus saine à la campagne la semaine comme étudiant et me refais une santé après ces week-ends enfermé.

Je vais quelquefois seul au Katmandou grâce à Pat qui était mon droit d'entrée, sacré privilège. Je déambule unique spécimen du genre masculin au milieu de toutes ces créatures et parfois je prends quelques coups d'épaules des plus masculines d'entre elles, mais le risque en vaut largement la peine.

Le mois de mai arrive vite, avec lui l'élection de Mitterrand, et qu'on l'aime ou pas, les libertés vont s'accélérer et les surprises aussi.

Vendredi 10 avril 2020, 22^e jour du Journal qui sert à rien

Vous allez bien ?

Si tu me lis, fais moi un petit signe ce serait gentil.

Je ne cherche aucun compliment, mais juste un geste, un petit salut fraternel pour me signaler que nous sommes ensemble. J'espère que vous allez bien. Allez, tout ça passera un jour et peu importe le temps puisqu'il n'existe pas, seul compte le présent n'est-ce-pas ?

.....

Certains week-ends je rentre vers mon sud, surtout aux Baux de Provence, dans la maison secondaire de mes parents qui n'ont pas encore divorcé. Je profite des derniers moments de cette maison que j'aime tant.

Dans un ravissant vallon caché des Baux de Provence, à l'écart des chemins touristiques, encadré par ces rochers caractéristiques taillés par l'érosion d'une mer tropicale qui s'échouait ici il y a seulement quatre vingt millions d'années, je retrouve mes marques.

A chaque virage des Alpilles, on imagine la voir enfin cette mer dont chaque pierre torturée témoignent d'elle alors qu'elle est soixante kilomètres plus loin au bout de la plaine de la Crau.

Après Maussane en direction de Saint Rémy par la départementale cinq, on peut observer ce changement de végétations à peine basculé le petit col du Mont Gaussier au cœur des Alpilles pour redescendre vers la plaine en direction du Vaucluse. On laisse derrière nous la Grèce pour retrouver ce plateau continental à la végétation si différente délimitée au loin par le mont Ventoux.

J'aime passionnément les Alpilles, pas seulement pour mes souvenirs de jeunesse, mais aussi parce que j'en suis devenu éperdument amoureux. J'ai passé tellement de temps seul, encore fils unique avant l'arrivée du fils préféré, à arpenter ses

massifs, du Mont Paon au Mont Valence, à contempler cette beauté, ma beauté pour toujours et encore aujourd'hui.

Avant la chance d'y avoir une maison et un bout de terre d'immortels ressuscités du gel de 1956, je suis venu souvent même seulement pour la journée respirer et me réjouir de ces paysages adorés.

Je n'ai jamais pu me passer de toi ô mon massif de roches blanches et calcaires érodées par la mer des origines.

Cette histoire d'amour a commencé alors que je n'ai pas encore dix ans quand mes parents avec d'autres amis louent une ferme attenante au magnifique domaine du Mas d'Auge.

Vivent ici de riches fermiers à l'origine aristocratique, la Marquise de Florans née de Cordoue et son époux Monsieur Penel, dans leur somptueuse maison de Maître classée, sur un domaine de 381 hectares qui fut connu à l'époque pour la vente des œufs du même nom.

Mon père tombait amoureux de cette région après avoir eu une succursale de son entreprise à Orgon en devenant le transporteur de l'industrie locale qui fabrique du carbonate de calcium.

Orgon est toute proche d'Eygalières et Charles a succombé au charme de ce village. Il achète un terrain qu'il n'a jamais pu rendre constructible du fait de sa proximité avec la chapelle Saint-Sixte classée aux monuments historiques. Il revendra ce terrain frustré mais sans avoir dit son dernier mot. *(Plus tard ce terrain fut acheté par Michel Drucker qui a eu plus de chance ou d'entregent pour l'obtention du permis.. Il vit toujours sur place.)*

Pour se consoler il finit par trouver cette ferme, louée à la famille Penel qui nous donne l'occasion d'avoir un point de chute dans cette campagne tellement désirée.

Ce n'était pas vraiment pour profiter des joies champêtres car il passe son temps à manger et boire et jouer avec ses amis au fameux Gin-Rami auquel je me suis adonné ensuite avec passion.

La pomme ne tombe jamais bien loin du pommier..

Les années soixante dix ne sont pas encore celles du sport et de l'hédonisme mais plutôt celles de la fête et de la libération sexuelle. Il en a bien profité.

Je me lie d'amitié pour les enfants Penel et je vis ici mes premières émotions à deux roues motorisées. Les gars de la campagne, autrement plus aguerris que les citadins, ont le droit de faire du cyclomoteur sur les chemins de terre avant l'âge requis et je roule poignet en coin avec le Solex Flash de mes amis.

Ces week-ends sont de grands moments d'évasions et mon amour de la nature se renforce encore plus dans cette campagne.

Papa devient l'ami des châtelains du coin qui habitent le magnifique Château d'Estoublon aux portes du domaine des Penel sur la commune de Fontvieille. Ce sont des vigneron et des cultivateurs d'olives, ces deux productions principales des Alpilles et nous passons beaucoup de temps chez eux dans leur château charmant et si désuet.

Je suis présent dans ce décor pour le tournage des gens de Mogador qui a définitivement immortalisé l'endroit et j'observe impressionné mon idole de jeunesse quand il interprétait Thierry la Fronde, le beau Jean Claude Drouot et la sublime Marie-José Nat si gentille.

Quelques années plus tard, devant l'insistance de papa, les Penel acceptent de lui vendre un terrain sur la commune des Baux. C'est là qu'il pourra enfin construire la maison qu'il avait tant désirée et que j'ai tant aimée ensuite.

Une époque bénie qui m'a ancré dans cette région pour toujours. Elle est un de mes points d'attache, moi qui n'en ai aucun de mon origine métissée et des migrations familiales successives, d'Italie, d'Espagne ou d'Algérie.

C'est ici, comme de Marseille ou de Bologne, que je décide d'être parmi cet ancrage multiple.

En rentrant de Paris ces quelques rares week-ends où je lâche la flamboyante et ses nuits dansantes comme mes parties de cartes enfumées, je viens reprendre ici des forces pour ce qui se prépare et dont je ne sais encore rien.

**Samedi 11 avril 2020,
23^e jour du Journal qui sert à rien**

Je suis en colère.

Je vois fleurir partout des messages qui tendent à décrédibiliser ceux qui sans être scientifiques oseraient prendre partie à propos de la gestion de la crise sanitaire.

Ainsi, le peuple n'aurait pas le droit d'avoir une opinion sur la façon dont ceux qui nous gouvernent gèrent cette pandémie. Pas plus qu'ils ne seraient autorisés à prendre position pour telle ou telle méthode de soins proposée dès lors qu'ils n'auraient pas la qualité de médecins. Renvoyé au bistrot le peuple et ses discours qui vont avec. Vos gueules le peuple laissez faire ceux qui savent.

Ben non mon pote.

Quand ma vie est en jeu, je ne me laisse pas faire.

Surtout si tu joues avec en allant me faire voter où que tu m'expliques si je suis malade que je dois rester chez moi attendre sans masque que ça empire avec 3 comprimés de Paracétamol par jour.

Au cours de ma vie, à plusieurs reprises, je n'ai pas écouté ceux qui étaient censés savoir, pourtant bardés de diplômes, parfois même éminents professeurs de médecine, et ça me permet de pouvoir encore t'écrire des bêtises car si je leur avais fait une confiance aveugle je ne serais sans doute plus de ce monde.

23^e du Journal qui sert à rien, Chap. 2

11 avril 2020.

Je viens de perdre mon beau père chéri. 90 ans. Un seigneur. Je l'adorais. Parti seul puisque pas possible de le voir depuis

un mois pour cause de virus auquel il n'a pas résisté. Un virus minuscule qui emporte un géant. Un virus au nom spatial qui a terrassé mon Jean.

Jean Tramier. Je clame ton nom en larmes. Jean Tramier, roi des olives, beau et noble à la fois. Toujours élégant, tu m'as confié tes chemises sur mesure qui sont aussi à la mienne et marquées au coeur de tes initiales que j'arborerai avec fierté. Quand je trinquais avec toi, force de la nature qui dévorait la vie avec enthousiasme, nous choquions nos verres en clamant vive la vie ! Oui Vive la Vie mon Jean, cette vie que tu as tant aimée de Jonquières à Sidi Bel Abbes, de Marrakech à Marseille jusqu'à Saint-Tropez. Ce fut un honneur d'être ton gendre et un bonheur de t'aimer. Ton sourire et ton regard dans mon coeur pour toujours.

J'écris ici sans pudeur sur mon mur parce que je veux que le monde entier le sache, parce que j'ai envie d'hurler contre tout ce qui nous sépare, parce que je suis en colère, de notre condition de perdants d'avance par cette fin annoncée et inacceptable. Par cette vie qui continue sans ceux qu'elle abandonne et nous pauvres fourmis sans âmes qui reprenons le chemin sans pouvoir faire autrement.

C'est fatigant à force.

**24^e jour du journal qui sert à rien, dimanche de Pâques,
12 avril 2020.**

Un jour déjà sans toi mon Jean dans ce monde qui ne tourne plus rond.

.....

Hier, après avoir travaillé sur mon verger, peut-être un peu à cause de toi pour qui j'écris et fais revenir le passé dans le présent, je suis allé marcher autour de la maison des Baux. On peut se garer au début du vallon et faire une boucle en longeant le chemin qui passe devant l'entrée du portail pour revenir par l'arrière. Une petite marche de trente minutes à peine. La campagne ce printemps aussi éclatant que réduit au silence par cet ennemi invisible est éblouissante. J'ai croisé le chemin des Penel que j'arpentais d'un sens à l'autre en Solex. Son bruit si particulier de machine à coudre m'est revenu au passage.

A l'époque il n'y avait que trois maisons en plus de la nôtre dans ce vallon. Aucun mur d'enceinte ne les séparait du chemin. Aujourd'hui il y en a une dizaine, magnifiques propriétés luxueuses aux jardins paysagers, habitées à peine un mois dans l'année par de riches propriétaires et parfaitement entretenues. Celle-ci à droite à flanc de colline est celle de Jean Reno, mais chut il ne faut pas le dire.

La notre a été vendue à Gérard, riche industriel d'Arles et grand aficionado. En 1982 quand il a fallu la céder pour régler le divorce, maman était chez mon cousin Michel à Los Angeles et elle me donnait procuration pour signer à sa place ne saisissant pas la cruauté de cette situation pour moi.

Gérard, que j'ai revu bien des années plus tard, un type adorable, m'a demandé si je me souvenais de ce que je lui avais dit chez le notaire ce jour là. « Pas du tout » Lui rétorquais-je, « et bien tu m'as dit que tu reviendrais mettre le feu à la maison, tellement tu avais de la peine qu'elle soit vendue. »

Je n'ai pas mis ma menace à exécution. Et passant devant ce mur d'enceinte interminable hier j'ai imaginé qu'il avait bien de la chance de vivre dans pareille beauté.

Puis le retour à Marseille et à peine garé, l'horrible nouvelle.

Il est des rencontres dans nos vies qui nous prennent au coeur.

Souvent de façon inattendue, n'as tu pas remarqué ?

J'éprouve une immense tendresse pour ce colosse au coeur tendre. Pour lui que la vie a gâtée au point qu'il ne l'a pas vu passer et s'est retrouvé seul et désarmé comme le vieillard qu'il n'a jamais été, il a choisi l'ivresse et la bonne humeur pour combattre l'absurdité d'avoir été et ne plus être.

Quand tu goûtes la brièveté par une fréquentation trop proche de la mort, tu sais combien il faut te réjouir pendant qu'il en est temps. Même confiné, s'éblouir du bout de ciel bleu à travers la fenêtre, apprécier le mouvement du laurier dans le pot qui ploie sous la brise, applaudir à vingt heures les vaillantes avec tes frères humains au balcon, se réjouir du regard furtif d'une passante ou celui bienveillant d'un proche enfermé avec toi qui te connaît bien. S'il te connaît c'est qu'il t'aime puisqu'aimer c'est connaître n'est-ce pas ?

La beauté est là pour nous désarmer, ne lutte pas contre elle mais saisit la vite, elle est si fugace et ne fait que passer à deux mille à l'heure comme la vie elle même. Alors prie avec moi, avec qui tu veux, mais prie pour l'espérance, le jour nouveau et l'ivresse, la vraie, celle qui n'a pas besoin de vin pour être saoul.

**25^e jour du journal qui sert à rien,
13 avril, lundi de Pâques**

Il fait gris, il devrait pleuvoir. C'est bien la moindre des choses que le ciel pleure aussi.

Reprendre le fil du passé dans le présent. Revenir à la légèreté d'une époque plus insouciant même si tout est éphémère. Peut-être est-ce la raison d'écrire pour qu'il se ravive ? Continuer toujours. Aller de l'avant sans cesse. Tu as vu ce mot qui se fout de nous ? «Avant». Il désigne ce qui précède comme ce qui est devant nous.

.....

Pour les vacances de Noël 1980, je rentre à Marseille. Mon cousin Michel est allé skier à Vars. Il me propose de le rejoindre. Je décide de partir. La route vers la montagne ces années là est plus laborieuse qu'aujourd'hui pour rejoindre les stations des Alpes du sud comme Pra-Loup, Vars ou Serre Chevalier qui sont les plus prisées des marseillais. L'autoroute n'existe pas encore et dès Aix en Provence on emprunte une route laborieuse qui traverse un très grand nombre de villages dont certains sont des étapes gastronomiques réputées comme Château-Arnoux. Cette "Bonne Étape" ne concerne pas encore le jeune homme que je suis, j'en profiterai plus tard. Arriver jusqu'à Sisteron est déjà une sinécure, surtout en période de vacances ou de week-ends. Mais prendre la voiture n'est pas une punition à l'époque, encore moins pour moi qui adore conduire et suis prêt à tous les départs dès que j'ai un volant en mains. Nous roulions à tombeau ouvert avec des voitures qui n'avaient pas le dixième de sécurité de celles d'aujourd'hui. Les limitations de vitesse existaient déjà depuis 1974 mais sans radars et il suffisait juste de ralentir si on apercevait une voiture de gendarmes.

Beaucoup de copains y ont laissé la vie. Surtout que doubler sur ces routes était périlleux. Pour rejoindre la station de ski, tous vantaient leurs moyennes retranchant au moins une heure à la réalité pour fanfaronner. En fait il fallait plus de quatre heures pour rejoindre Serre Chevalier et à peine moins pour Vars ou Pra loup.

Je rejoins mon cousin après Noël et nous profitons ensemble des joies des pistes.

François, l'ami champion de voile, en vacances à Vars lui aussi, me propose d'aller passer le réveillon chez des amis dont les parents ont une ferme au village de la Salle les Alpes à Serre Chevalier. J'accepte sans hésiter et nous partons avec son Auto-Bianchi Abarth bleu marine. J'adore cette voiture mythique avec ses deux gros compteurs typés sport, son volant à deux branches inclinées et son bruit rageur. Elle est collée à la route. François roule comme un dingue, plus vite que moi qui suis déjà fou. Sportif émérite, de la voile au ski, en bateau, en moto ou en voiture, il est toujours en compétition. Heureusement son guidage est précis et sûr et nous arrivons à bon port. Un port à la montagne c'est bien aussi.

Sur place l'ambiance est largement entamée. Tout le monde semble déjà ivre. Je n'avais même jamais vu autant d'alcool par terre, le sol est un rince pieds à quarante cinq degrés, nous perdons la tête en faisant la fête. Anita que je ne connaissais pas me salue en m'embrassant à pleine bouche. C'est agréable cette intimité inattendue. D'accord, perdons la tête.

Nous repartons le lendemain pour Pra-Loup sans avoir dormi retrouver la fiancée de François et un couple d'amis, Jean-Max et Sylvie, que je ne connais pas encore et qui deviendront les miens ensuite.

Tout était prétexte au mouvement, signe de jeunesse sans doute, c'est peut-être pour ne pas la perdre que je roule encore incessamment d'un endroit à l'autre et cherche la moindre occasion pour partir à Bologne, à la montagne ; dans mes Alpilles, n'importe où.

Conduire est sans doute la chose que je préfère dans cette vie. Le voyage pour moi est avant tout symbolisé par le départ en voiture. C'est au volant que je me sens le mieux, le plus en paix, rouler, le plus vite possible, concentré dans cet engin qui sera sûrement révolu un jour est ma passion. Désuétude assumée.

J'ai eu plus d'automobiles qu'il est décent de l'avouer. Non par goût de posséder, mais pour les utiliser et me réjouir d'elles, de la nouveauté qu'elles représentent, des sensations qu'elles me procurent, de leurs technicités, leurs précisions à enchaîner les courbes, la musique qu'elles délivrent.

Je ne connais pas de plus belle et réjouissante autoroute que celle entre Vintimiglia et Genova, tant redoutée pour sa succession de virages périlleux, de viaducs, dont un s'est effondré il y a peu de temps à Gènes et de tunnels qui traumatisent tellement de conducteurs.

J'ai laissé des kilos de gommes sur cette vétérante dont je connais presque toutes les aspérités et les dangers. Pour autant je l'emprunte toujours avec humilité car elle pourrait me trahir au moindre relâchement.

Autostrada magique qui s'étire vers l'Italie et Bologne mon autre patrie, celle que je veux toujours rejoindre.

**26^e jour du journal qui sert à rien,
mardi 14 avril 2020**

Le rond jaune a décidé d'être de la partie aujourd'hui et il est en plein dans le bleu.

Je pars sur le verger pour votre or vert bande de drogués à l'huile d'olive. Il réclame mes soins.

Partir, toujours partir pour retarder le vrai grand départ.

.....

« J'aime l'Italie. Elle est en moi. Une part manquante, souvent j'ai besoin de la voir, de la sentir.

Très jeune, je parlais avec maman dans sa Cinquecento blanche et l'on allait à Bologne dans notre famille.

Aujourd'hui, tellement habitués au confort, on n'imagine plus ce qu'était un tel voyage dans ce modèle de carrosse.

D'abord, la route jusqu'à Brignoles, avant de rejoindre l'autoroute de Nice, route encore ensuite pour passer la Turbie et rejoindre la pionnière des autoroutes mondiales, seule action positive du Duce, entre Vintimille et Gênes.

Tunnels et immenses viaducs au-dessus de la Méditerranée, Bordiguera, San Remo, Imperia, Savona, tous ces noms qui rythmaient mon voyage jusqu'à Gênes, qui semblait déjà si loin de Marseille. Encore de la route jusqu'à Tortona, puis l'autostrada del Sole que l'on empruntait à Piacenza.

Un voyage interminable, mais quel voyage !

Enfin Bologne, que je reconnaissais comme l'Italie à elle seule. Toute réduite ici dans cette ville rouge à tous points de vue, le bonheur !

Tout y était exotique !

Même mes tantes, chères tantes, que je ne voyais qu'une à deux fois par an, mais pour qui j'étais « una meraviglia », le plus beau de tous les garçons.

J'invite vivement les mères castratrices, fabricantes de frustrés mal dans leur peau, à aller faire un stage en Italie, où le culte de l'enfant-roi est toujours actif, pour en constater les bienfaits sur leur développement. Si bon !

Je retrouvais là ma chère cousine Valeria, avec qui j'ai découvert mes toutes premières émotions.

Nous allions voir ces cousins si originaux, Paolo, peintre renommé et sa femme Yole qui avait un atelier de couture artisanal où elle habillait les Bolognaises aisées, s'offrant chez elle un tailleur de haute couture à bon prix. Cette odeur de tissus fraîchement coupés, je l'ai encore dans les narines.

Comme celle des tortellinis de Rosana ou des tagliatelles de ma chère et adorée Ernesta. Ernestina, pourquoi ne t'ai-je pas connu plus longtemps, afin de pouvoir t'exprimer tout mon amour ?

Merveille de petite femme, tout occupée à servir son frère Aldo, divorcé, restée célibataire pour lui seul.

Tu demeurais là, près de moi, à te régaler de me voir m'empiffrer de tes pâtes, sans vouloir t'asseoir. J'avais beau insisté, il ne pouvait en être question. Tu prenais tellement de plaisir à me rassasier que tu n'aurais pu en profiter pleinement si tu avais mangé toi aussi à mon côté. Ernestina, ton si beau, si bon, si doux regard. Comme tu me manques.

Bologna, ti voglio bene. »

(Extrait de mon ouvrage *Jeunesses volées*)

27^e jour du journal qui sert à rien, mercredi 15 avril 2020

A peine de retour du verger il me faut tenir mon engagement d'écriture même épuisé par ma tâche de cultivateur.

.....

Demain Jean va retourner à Jonquière pour dormir éternellement sur ses terres de Vaucluse dont la famille Tramier est originaire. Ce territoire a précédé l'Algérie dans la saga des olives Tramier et de la famille Perrin qui s'occupe des vignes au magnifique domaine du château de Beaucastel à Châteauneuf du Pape.

Au début de la saga familiale ces deux branches d'agriculteurs issus de grands-parents communs exploitaient vins et olives ensemble et un partage fut organisé par l'arrière grand-mère octroyant les olives aux Tramier et le vin aux Perrin.

Les olives Tramier naissaient en 1863 à Jonquière.

Puis, avec l'Algérie Française, l'aventure continuait à Siddi-Bel-Abbès jusqu'à l'indépendance où il fallut tout recommencer à Marseille et dont on doit la renaissance à Jean Tramier.

Pour remplacer les oliveraies algériennes il créait une entreprise en Espagne et s'associait avec Ali Ben Khaled de Marrakech, un homme que j'ai beaucoup aimé, parti trop tôt lui aussi pour l'Orient éternel, que son nom soit dans le Grand Livre de la Vie.

Ces deux sources de productions, l'Espagne et le Maroc, avaient avantageusement remplacées celles de l'Algérie.

Tramier est devenu le numéro un français de l'olive puis ensuite du câpre, se disputant cette place avec la famille Crespo elle aussi originaire de l'Oranais.

Cette histoire n'est pas la mienne, mais j'avais envie, avant de reprendre le cours de mes années de jeunesse, d'en laisser une trace ici dans ce temple quasi éternel du numérique en l'honneur de mon beau père chéri dont son entreprise était avec sa famille l'essentiel de sa vie.

....

10 mai 1981.

C'est le jour de l'élection de François Mitterrand. Pour le jeune homme de 22 ans que je suis c'est un réel espoir. La gauche au pouvoir ! La liberté, l'espérance, le changement !

Enfin c'est ce que je crois.

Ce soir de résultats je suis à Marseille chez des amis.

L'ambiance n'est pas à la fête. On pressent l'élection de Mitterrand sans trop y croire et dans cette petite assemblée du huitième arrondissement, je suis le seul fils de bourgeois à l'espérer et avoir voté pour lui. Quand sa tête apparaît au vingt heures je pousse un cri de joie qui passe inaperçu dans le concert d'effroi qui retentit. Tout le quartier est consterné, sous le choc, tous, sauf moi, qui suis sur un nuage.

Je déchanterai plus tard quand j'apprendrai le passé trouble de tonton avec le préfet Bousquet.

Mais ce 10 mai je suis aux anges.

Je remonte à Paris terminer mon année et mon doctorat en night-club et reviens pour les vacances retrouver sans grand enthousiasme Fabienne ma fiancée. L'éloignement géographique a distendu nos rapports et quelques riches aixois l'enlèvent trop souvent vers le club 55 de Saint-Tropez à mon goût.

Et puis mon cœur est de plus en plus chaviré par Corinne, ma camarade de Gin-Rami pourtant en couple avec Marie Charlotte. Mais trop d'interdits à braver et l'idée n'a pas le temps d'arriver au cerveau quelle est refoulée aussitôt.

Je ne sais pas encore que l'on ne peut arrêter ce qui est plus fort que la mort.

Pour passer le temps je fais de la planche à voile à Saint Cyr les Lesques chez mon père, sa nouvelle femme et ce demi frère de quatre ans plutôt mignon qui n'est pas encore celui qui commettra l'irréparable.

Ils ont un appartement sur la plage où je ne me sens jamais vraiment chez moi, à peine toléré par la maîtresse des lieux.

Malgré cela ce début d'été s'étire gentiment vers l'inattendue.

« Jusqu'à ce soir d'été. À Aix, où vous étiez descendus chez Anne-Marie qui vous avait prêté la maison du chemin de Bibemus.

Ce soir où elle te confia à moi pour un week-end, prétextant un rendez-vous de travail sur la Côte, à moi l'ami qui savait qu'elle allait vers une autre.

Ce soir où je lui devais de te distraire, ce soir où tout bascula dans la salle voûtée du restaurant grec de la rue des Cordeliers. Nous parlions, parlions, je t'écoutais, si drôle, si fantasque, si artiste. Cela me prit comme ça, dans la poitrine, infarctus d'amour. Une douleur terrible. L'étreinte si forte, que je ne pouvais plus parler. Plus respirer. Je n'entendais plus tes mots, j'étais dans tes lèvres, dans tes yeux, tu parlais, parlais, je n'entendais plus rien. Pris dans cette bourrasque qui emportait mon cœur. Je conservais figé un sourire mièvre, tu ne te rendais même pas compte de cette tempête qui m'étreignait. Je m'ouvrais enfin à ce que mes yeux ne voulaient pas voir depuis des mois. Me submergeait là cet amour enfermé depuis six mois, si fort que j'ai cru en mourir.

Nous sommes partis ensuite vers Vauvenargues, un bal de village se tenait là bas... Mon cœur battait dans tous les sens.... Ma main sur le pommeau de vitesse effleurait la tienne ou bien ta jambe, j'en sentais la chaleur qui m'appelait si douloureusement, l'amour criait pour m'emporter... Soir d'été, air chaud et doux d'un soir d'été, air chaud et doux qui caresse mes joues frémissantes de l'amour de l'aimée enfin trouvée... Soir d'été... Jusqu'à ce que nous arrivions sur cette allée d'arbres sur la route du Tholonet... Tard...Tard dans la nuit, je ne sais plus quand, ne compte pas le temps qui ne compte plus... Des mots, des mots, enlacés les uns aux autres tentant piteusement d'enlacer l'amour naissant... Je t'avais enfin trouvée mon amour, enfin trouvée... Mais je ne pouvais te le dire encore... Tout en retenue... Je ne pouvais que chuchoter, te chuchoter mes mots au creux de ton oreille, humant au voyage tous tes parfums, sentant au loin, pourtant si proche, ton cou sur lequel je soufflais la brise de mon cœur, effluves des parfums d'une peau enfin trouvée, la nuit

s'écoulait, le vent passait doucement dans les arbres, je n'y arrivais pas, arrivais pas à trouver la force de poser un baiser, un seul au moins, sur tes lèvres décidées, ici et maintenant miennes pour l'éternité.

J'ai eu très peur aussi, de toi, de l'autre, même infidèle qui était mon amie, j'étais pris par l'effroi de trahir, de mentir, mais l'amour l'emportait, il était si fort ce premier amour mon amour, je n'étais rien face à lui, il m'emportait, comme m'emportait ton rire, ta force, amazone, toi si belle, si jeune, si fraîche, mon aimée pour toujours... »

Extrait de mon ouvrage Jeunesses volées.

28^e jour du journal qui sert à rien, jeudi 16 avril 2020

Nous voilà revenus de Jonquière où nous avons laissé Jean dans sa dernière demeure.

Ce ne sont pas les faux masques que nous endossons parfois que nous portons mais des vrais pour en rajouter à la distanciation.

Tout nous séparait pendant la cérémonie à part l'amour pour celui dont nous honorions la mémoire.

Drôle d'expérience, nos bras n'ont pu étreindre pour partager la peine. Il faut toujours partager la peine comme il faut partager la joie. Ce matin elle est retranchée en chacun, ne reste que nos pauvres regards, la voix et nos larmes qui coulent en cachette derrière ces ridicules masques de papier.

Toutes les fois où je suis dans un cimetière je regarde les tombes et les noms de tous ces ex-vivants qui ne sont plus et qui ont aimé, ri et souffert avant nous comme nous et qui nous rappellent immobiles qu'il faut vivre intensément pendant qu'il en est temps. C'est même notre devoir à leur égard, chaque regard de ces photos sur les tombes semble nous le crier. Vivez ! Profitez idiots pour respirer, chanter et rire pendant que vous le pouvez !

Tout est dans l'ivresse ! L'ivresse du vivant !

Même aujourd'hui où le temps est suspendu, nous pouvons encore nous réjouir les uns les autres, du ciel, du soleil, de la pluie, de mes oliviers dont j'ai mis des brassées de rameaux fraîchement coupés sur sa tombe pour que ce symbole d'immortalité l'accompagne.

.....

Après cette nuit sous l'allée des arbres du Tholonet je l'ai raccompagné chez Anne Marie chemin de Bibemus.

Je dois partir. Cela me paraît déjà impossible, tant mon âme et tout mon être ont décidé de se lier indéfectiblement à elle ici et

maintenant, mais Marie-Charlotte va arriver et il faut qu'elles rentrent à Paris. Je pars à contrecœur, bouleversé.

Il me faut aussi régler ma séparation avec Fabienne sans tarder compte tenu de ce qui surgit, pas question de vivre dans le mensonge un jour de trop.

Depuis ce premier instant avec Corinne, je décide que nous c'est pour toujours.

C'est horrible les séparations. Comment peut-on se séparer de ces autres nous-mêmes ? Cette nouvelle part manquante. De celles et ceux que nous avons aimé et que nous n'aimerions plus, de toutes ces émotions partagées, ces rires, ces baisers, ces promenades enlacées, et puis fini, plus rien parce qu'élan plus fort ?

Toute séparation est une souffrance pour moi et celle-ci n'y échappe pas, mais grâce à l'espérance de l'Inattendue je ne flanche pas.

Je dois retrouver mon aimée à Paris dès le début du mois d'août.

De son côté elle retarde la vérité à l'échéance de notre prochaine rencontre. Les femmes sont plus pragmatiques que les hommes, ou plutôt les connaissant bien elles se méfient de l'animal. Comme elles ont raison..

J'arrive comme prévu dans la capitale prétextant je ne sais quelle invention pour convaincre mon père de la nécessité de ce voyage (Je ne gagne pas encore ma vie à l'époque).

Je trépigne en attendant l'aimée à l'hôtel, mon cœur bat au rythme d'un sprinter.

Elle me rejoint enfin et nous confirmons dans l'étreinte ce que j'avais pressenti, l'amour est là, si fort, si beau, si grand. Il y a des signes qui ne trompent pas, surtout quand ils ne concernent plus seulement la raison.

Le soir même, toute la bande habituelle a rendez-vous chez Patou, avenue de Breteuil, pour le diner.

Nicole, Marie-Charlotte et Corinne, Philippe mon meilleur ami, et moi. Nous devons ensuite tous aller au Katmandou ou Patou officie tous les soirs.

Bien entendu, nous avons convenu avec Corinne, d'arriver séparément, elle m'avait promis de dire la vérité de notre liaison à Marie Charlotte dès le lendemain.

Sur le chemin le choc ne tarde pas à arriver. La vérité a du mal avec les lendemains qui chantent faux.

Pendant que nous passions l'après midi enlacés, il pleuvait des cordes. La pluie s'est arrêtée et nous sommes en route.

Je freine mon Alfa Roméo au feu rouge de l'avenue Georges V quand je suis surpris par le bruit d'un étrange glissement derrière nous.

J'ai à peine le temps de regarder mon rétroviseur que j'aperçois le véhicule qui me précédait qui m'a vu m'arrêter trop tard et freine sans pouvoir faire autrement que glisser sur la chaussée en nous percutant brutalement.

Le choc est si violent que mon siège conducteur n'y résiste pas. Ma voiture fait un bon de dix mètres, nous sortons étourdis. L'Alfa finira sa course à la casse.

Brutalité d'un accident qui parait sonner la fin du jeu.

La suite ne va pas être facile, mentir n'est jamais sans risques.

**29^e jour du journal qui sert à rien, vendredi 17 avril,
l'année tu la connais**

Une fois n'est pas coutume, j'écris avant mon départ au verger. J'écris d'un jet en fait. Je ne me relis qu'après avoir posté et corrige quelques fautes. Pardon pour celles qui m'auraient échappé.

Merci à vous qui me lisez même si je suis surpris que cette trace puisse vous intéresser. Encore plus si vous me connaissez seulement ici, dans ce lieu lumineux mais parfois mal éclairé. Tant mieux si je peux vous distraire de l'effroi qui survient et qui peut tous nous atteindre ou toucher un de nos proches.

J'ai une pensée émue ce matin pour Christophe, le chanteur, parti lui aussi de cette saleté. Je me souviens de Pascal qui me l'a fait découvrir quand j'avais 15 ans. J'ai encore en mémoire sa chambre et le disque qu'il posait sur sa platine ce jour là où la tête de l'artiste couvrait toute la pochette du 33 tours.

Une découverte étonnante à laquelle je n'ai pas adhéré tout de suite tant je trouvais sa voix étrange et son style trop populaire. C'est bien plus tard que j'ai compris et aimé la poésie de cet homme.

Surgit du néant à cette évocation ce jour où nous allions chez moi à la Cadenelle. Je chalais Pascal sur mon Honda Amigo, il me parlait et un instant d'inattention a entraîné ma roue contre le trottoir en nous sommes tombés. Sa tête sans casque heurtait de plein fouet un poteau d'éclairage. Il tombait aussitôt dans les pommes. Quelle frayeur ! Puis, ayant repris connaissance, nous sommes allés à la maison comme si de rien n'était. Dans notre inconscience, nous n'avons même pas songé à faire un examen, content de s'en être sorti à si bon compte.

Je n'ai plus jamais revu Pascal Desmasures depuis mes seize ans, qui sait ce qu'il est devenu.

.....

Nous arrivons séparément chez Patricia.

Je n'ai plus de voiture désormais. Le temps que je règle les formalités du remorquage de mon épave italienne Corinne est déjà sur les lieux.

A peine chez mes amis qui m'accueillent joyeusement, je leur raconte ma mésaventure comme si je l'avais vécu seul. Je ne suis pas du tout dans mon assiette et tout le monde semble croire que l'accident est seulement responsable de ma mine coupable. Avec Corinne nous faisons tout pour ne pas croiser nos regards. Mais un seul d'entre nous n'est pas dupe de ce manège qui manque tellement de naturel.

Le diner achevé nous partons comme prévu pour le Katmandou. Corinne monte dans la voiture de Marie-Charlotte avec Pat et moi dans celle de Nicole avec Philippe, son frère, qui s'installe derrière moi me laissant la place du mort que je ne vais pas tarder à devenir.

A peine en chemin, Philippe m'interpelle :

« Tu es sorti avec Corinne à Aix ? »

Je suis à cent lieux de comprendre sa question.

« Bien sûr que je suis sorti avec elle, nous sommes allés dans un resto très sympa, un grec à la rue des.. »

Il m'interrompt aussitôt;

« Ne me prends pas pour un idiot Rémy, tu as parfaitement compris ma question.

Je te la repose.

Tu es sorti avec Corinne à Aix ? »

Il ne voit pas mon visage, il fait nuit et il est derrière mon siège. Heureusement car je passe du gris au rouge puis au blanc.

Il m'a démasqué, je suis dans l'impossibilité de parler.

Il reprend :

« Allons, ne crains rien, il n'y a rien à craindre, je suis ton ami, je veux juste savoir la vérité, dis-la moi, cela n'est pas grave si tu es sorti avec elle, je veux juste que tu me le dises »

J'ai toujours imaginé Philippe secrètement amoureux d'elle, la peur me fait aussitôt valdinguer l'estomac, j'hésite, bafouille, je résiste de plus en plus piteusement.

« Dis moi la vérité Rémy, s'il te plait »

Je claque un « oui » qui part tout seul sans rien pouvoir rajouter.

Un oui libérateur. Un oui faible, mais oui quand même.

Il se met aussitôt à hurler et demande à Nicole d'arrêter la voiture. C'est une Golf cabriolet à deux portes, il pousse mon siège m'écrasant sur le tableau de bord en criant de le laisser sortir.

Je m'exécute et il fuit en courant et en pleurs dans la nuit.

Je suis totalement hébété par la brutalité de sa réaction dont je suis seul responsable. Immédiatement Nicole me couvre de reproches. « Comment as-tu osé lui faire cela alors que tout le monde sait qu'il est fou amoureux de Corinne ? »

Je ne sais pas, je n'ai rien fait contre lui, j'ai fait pour moi, au pire c'est Marie-Charlotte dont j'ai trahi l'amitié pas lui, et je ne pensais pas que.. Je ne savais pas que c'était à ce point.. Comment ne pas savoir alors que moi même j'avais sombré dans un amour éperdu pour elle ? Comment ne pas savoir à quel point Corinne pouvait toucher au plus profond les êtres qui l'approchaient ? Comment pouvais-je ignorer ce qui crevait les yeux ? Comment résister à ce qui était si fort et emportait tout sur son passage?

Une tristesse immense m'envahit d'avoir pu faire autant de mal. Comment tout ce bien pouvait produire autant de mal ? Je pense à la suite lorsque Marie-Charlotte apprendra la vérité de la bouche de Corinne, je pense à Fabienne que j'ai quittée, je pense à cet amour naissant qui éclot sur un champ de ruines. Je pense à tout ça et me meurtris encore plus.

J'entre au Katmandou en titubant, ivre sans alcool de culpabilité. Mon ventre me fait de plus en plus mal, je vais voir Patou, déjà au courant, auprès de laquelle j'essaye de trouver du réconfort mais elle me renvoie dans mes buts de coupable.

Il ne me reste plus qu'à partir, je fuis cette horrible image que j'offre, je retrouve seul ma chambre d'hôtel, alcôve du bonheur de l'après midi métamorphosée en sinistre repère de traître. La lumière est blafarde et tout m'y semble laid comme je le suis à

mes propres yeux et ceux de mes chers amis. Je me précipite dans la salle de bains, malade comme une bête et ne trouve pas le sommeil dans cette nuit atroce rongé par le remord. Je ne suis plus rien, je ne vaud plus rien, j'ai commis l'irréparable, la trahison suprême, l'interdit absolu, j'ai trompé deux amis d'un coup, perdu sans doute les autres, je suis un misérable. Je m'évanouis me rendant encore plus malade, je me hais, mieux vaut mourir ici, plus rien n'a de sens, adieu.

**30^e jour du journal qui sert à rien, samedi 18 avril,
le temps passe vite avec vous**

Le lendemain, après une nuit sans sommeil et désormais sans voiture, j'achète un billet de train de nuit dans une cabine T2. Départ 22:40 pour Marseille à la Gare de Lyon.

J'adore voyager en train de nuit. Cette atmosphère étrange, dans ces cabines à deux lits qu'on peut réserver en solo où l'on est bercé par le ronron des wagons et le grincement des rails. Toutes ces villes endormies traversées dans une demi obscurité où j'essaye d'imaginer quelle pourrait-être la vie dans ces lieux aux noms inconnus.

Ces voyages sont pour moi d'un romantisme absolu. Et mon imagination déborde lorsque je croise dans le couloir une belle inconnue.

Mais cette fois je ne suis pas enclin à l'aventure imaginaire et dès mon arrivée dans la cabine je ferme le rideau qui me sépare de l'extérieur. Dépité, je ne songe qu'à dormir. Je m'effondre sur le lit sans même défaire les draps.

Dans ma nuit je rêve de trains vers l'Italie.

Plus jeune avec maman, nous allions parfois à Bologne en train. Un voyage interminable. D'abord le magnifique "Ligure" jusqu'à Genova. Ses boiseries, sa salle à manger à nappes blanches et serveurs en habits, tout y était délices et raffinements. Puis il fallait prendre un autre train de nuit à Genova beaucoup plus sommaire. Des cabines couchettes à six lits sans aucun luxe, ronflements des voyageurs en prime. Nous arrivions entre 4 heures et 5 heures du matin à Bologna où nous attendait Carlino, le papa de Valeria dans sa coccinelle 1200 grise pour rejoindre ensuite Rastignano, petit village aux portes de Bologna où vivait toute ma famille.

L'adresse elle même était une promesse. 7 rue de la vallée verte.

C'était presque la campagne, une vie simple où les voisins s'apostrophaient joyeusement, de petits immeubles d'à peine

trois ou quatre étages et des villas vertes et rouges entourées de vallons verdoyants.

Dans mon rêve je revis un jour de départ vers Bologne. Je dois avoir cinq ans et maman, à peine posées nos valises dans le compartiment, me dit de l'attendre car elle doit retourner sur le quai acheter des cigarettes. A cette époque elle fumait des gitanes et elle craignait de ne pas en trouver à Bologne. Je l'accompagne jusqu'à la porte du wagon, elle me dit de ne pas m'inquiéter. Je suis sur la contremarche, à mi chemin entre le wagon et le quai pour la surveiller qui s'éloigne. Elle finit par disparaître, masquée par les voyageurs qui déambulent. Je suis terrorisé. J'ai toujours eu inconsciemment peur de l'abandon. Evidemment, comment pouvais-je savoir à cinq ans, que lorsqu'elle était enceinte de moi, elle pleurait déjà jours et nuits depuis qu'elle connaissait la liaison qu'entretenait mon père deux ans avant qu'elle ne me fabrique dans son ventre. Je ne pouvais pas plus imaginer, je ne l'ai su qu'après sa mort, qu'il avait quitté le domicile conjugal pour plusieurs mois alors que je n'avais pas un an.

Tu m'étonnes que j'aie peur là, comme un con tout seul, à la porte du Ligure qui ronronne son départ.

Ainsi à cinq ans, abandonné pour quelques gitanes, je n'ai que deux choix possible, rester là ou courir la retrouver sur le quai. Je suis pétrifié et tremble de plus en plus. C'est à ce moment précis que la locomotive ne ronronne plus et met son moteur en marche. Je ne peux pas imaginer qu'il ne va pas partir mais fait juste chauffer ses moteurs. Comment puis-je connaître cette contrainte mécanique ? Dans mon état et à mon âge on ne pense pas on pleure. Et je ne peux plus arrêter mes larmes. Je commence même à hurler son nom de maman pour ne plus entendre ce moteur qui tourne.

Je me réveille en pleurs, en criant maman alors que nous traversons Dijon.

Je suis en nage, un enfant noyé de tristesse.

Ma vue est brouillée par les larmes qui confondent désormais passé et présent.

Je repense à cette confusion que je laisse au nord après mon passage. Reverrais-je mes chers amis que j'ai tant déçus ? J'ai l'impression d'être sorti trop brutalement d'une jeunesse insouciante.

Surtout, mes études terminées augurent mon entrée dans la vie active en septembre dans moins d'un mois. Et là fini la rigolade, tout va vraiment changer.

Me tient l'espérance, Corinne a parlé à Marie-Charlotte, elle a promis de me rejoindre à Marseille dans huit jours au plus tard.

Je pense à elle. Mon cœur se calme de cette promesse, même si dans le même temps je m'impatiente déjà de ces huit jours interminables et de la peur qu'elle change d'avis.

Je me rendors épuisé, bercé par les ondulations du train qui s'étire vers mon sud que je finis toujours par rejoindre.

Bientôt Marseille.

31^e jour du journal qui sert à rien, dimanche 19 avril, il pleut enfin

Huit jours après mon retour elle débarque comme prévu au terminal 1 de Marignane où je l'attends en trépignant. Je me jette sur ses lèvres. Mon cœur reprend un battement normal. Enfin.

Nous partons aussitôt pour la maison des Baux.

Je lui offre tout ce qui est possible, les oliviers, les cyprès, les genets, les chemins, le village médiéval, Fontvieille, Arles, je veux lui donner tout ce qui fait mes joies, tout partager avec elle.

A cette époque, même si les Baux de Provence ou Eygalières ont du succès, les Alpilles ne sont pas encore la destination touristique qu'elles sont devenues aujourd'hui.

Maussane est triste et grise, juste une ville qu'on traverse et en dehors des Baux, Fontvieille et Saint Rémy sont les seules villes vraiment vivantes.

Les parisiens des années quatre vingt préfèrent largement la côte, Saint-Tropez en particulier, et les amateurs de campagne commencent à peine à investir le Lubéron.

Pour mon aimée c'est la découverte d'une région qu'elle ne connaît pas et rien n'est meilleur pour moi que partager ce que j'aime surtout avec celle que j'aime.

Il me faut aussitôt après lui donner l'Italie. Le plus vite possible. Comme je n'ai plus de voiture depuis l'accident, papa me prête celle d'un collaborateur en vacances, sans doute la plus horrible à conduire que j'ai eu entre les mains, une affreuse Peugeot 104 blanche à 4 portes au moteur poussif et élastique. Mais au moins elle nous permet l'évasion vers mon autre patrie.

Après un stop à San Remo, nous roulons en direction de Florence.

Je suis un peu répétitif dans mes destinations.

Nous dénichons un hôtel pas loin des Offices. Il fait une chaleur terrible comme souvent au mois d'août en Italie du nord et nous partons découvrir toutes les merveilles de cette

prestigieuse et flamboyante cité historique. Le reste du temps nous nous régalaons de pâtes, elle adore manger, elle adore la vie, ça tombe bien, moi aussi.

Le mois d'août se termine dans cette douceur, nos peaux sont collées et pas que de chaleur.

Elle retourne après notre retour à Paris tout mettre en ordre pour mon arrivée prochaine.

J'ai convaincu mon père que mon entrée dans la vie active devait commencer par l'agence parisienne de Maisons-Alfort, petite ville pavillonnaire aux portes de la capitale où notre entreprise familiale avait une agence. C'était mieux pour moi d'apprendre le métier loin de lui. Il accepte, ma nature est convaincante et mon arrivée est fixée au mardi 1er septembre.

Pour cette entrée spectaculaire, il m'a commandé une voiture de fonction, ma première voiture neuve, une Mazda 323 GT gris anthracite, elle est sobre et a un moteur fantastique.

Je pars à son volant le dimanche 30 août, jour du retour des vacanciers à une époque encore plus embouteillée qu'aujourd'hui à ces moments de grands chassés croisés routiers.

Ce fut le voyage entre ces deux capitales (oui Marseille est capitale) le plus long jamais réalisé. Dix sept heures de conduite sans interruption où j'ai dû m'échapper de l'autoroute et passer par des départementales inconnues un plan en mains. Je suis arrivé épuisé en pleine nuit, au point d'en tomber malade.

Nous avons convenu de nous installer d'abord chez son père, avec lequel elle n'a quasiment pourtant jamais vécu, mais qui pouvait nous loger. Ancien styliste de grandes maisons de couture à la retraite, il vivait seul dans un magnifique atelier d'artiste place de Clichy, avec des verrières immenses d'où on apercevait les toits de Paris.

C'est un être fuyant et pleutre qui ne me regarde jamais dans les yeux, il est témoin de Jéhovah, je ne sais pas encore vraiment ce que c'est à l'époque et a un passé peu reluisant de collabo, pas du tout raccord avec mes origines car il a même participé à la division Charlemagne, compagnie composée de

soldats français en uniformes nazis enrôlés pour se battre au côté des allemands sur les fronts ennemis.

L'amour est capable de miracles, même celui d'accepter pareille ascendance pour moi petit fils et neveu de déportés et orphelin de ses grands parents assassinés à Auschwitz.

Inutile de dire que nos rapports ont été réduits à une cohabitation d'un mois lors de mon arrivée à Paris et sont devenus presque inexistants ensuite dès que nous avons pu nous reloger.

32^e jour du journal qui sert à rien

Lundi pluvieux pour une reprise de l'activité. La même que les semaines précédentes, mais le week-end nous a permis de reprendre des forces, alors pluie ou pas on reprend comme en quarante, bombes et caves en moins.

.....

Ca y est ! Mardi 1er septembre 1981 le début de ma vie active. Je suis joyeux et fébrile en même temps.

Je vais enfin gagner ma vie et surtout mon indépendance. Fils du patron, commencer dans l'entreprise familiale à l'agence parisienne plutôt qu'au siège social marseillais, me permet d'être entouré de collaborateurs qui ne me connaissent pas et d'apprendre ce métier de commissionnaire de transport sans la lourdeur du regard paternel derrière moi.

Plus précisément celui d'affréteur routier.

Ce métier existe depuis les années cinquante et c'est au bistrot qu'il a commencé.

A l'époque, qui ne ressemble pas à l'organisation logistique actuelle où les produits s'acheminent en flux tendu vers les plateformes d'entreposage, les transports ne sont pas organisés pour le retour. Le transporteur qui travaille avec l'usine locale proche de son siège social livre son chargement chez un grossiste à Marseille où se servent ensuite les détaillants. (La Grande distribution n'existe pas encore même si le premier supermarché Leclerc a ouvert en 1949).

Dans la plupart des cas, une fois arrivé à sa destination le chauffeur ne connaît pas son chargement de retour.

Son déchargement effectué, le camionneur, souvent patron indépendant, rejoint le bistrot où il a ses habitudes. A Marseille, le Faucigny, rue Mazonod, dans le quartier de la Joliette, est le bistrot des savoyards. Il y a ainsi un resto-routier par région d'origine où se retrouvent les habitués autour du port autonome. Le port est bien sûr un des premiers chargeurs

de la ville à cette époque grâce à toutes les marchandises qui y transitent car Marseille est la porte des orientes.

Le patron du bar écrit à la craie au tableau noir les propositions de chargements au départ de Marseille que lui proposent ces organisateurs préhistoriques du transport dont le seul bureau est le comptoir des bistrots.

Les routiers à cette époque sont des seigneurs qui choisissent leurs frets sans se presser, car peu soumis encore aux contraintes du néolibéralisme exigeant qui les transformera ensuite en esclaves routiers. Pendant les trente glorieuses les offres de transports sont plus nombreuses que les camions pour les emporter. C'est donc au plus offrant. Et lors de ces années bénies, les petits malins comme le beau Charles mon père, ont compris, grâce à un sens commercial plus développé que les bouffeurs de kilomètres, qu'en allant chercher le fret où il se trouvait ils pourraient le proposer ensuite aux camionneurs et les fidéliser comme ils fidélisent leurs clients par ces propositions multimodales qu'ils offrent toutes destinations confondues.

Tous les moyens sont bons pour devenir le plus performant. Y compris passer des heures aux entrées de l'autoroute pour alpaguer les camions qui arrivent et convaincre les chauffeurs de charger pour eux au retour. Ou bien à coups de tournées et de larges pourboires au comptoir, faire en sorte que les bistroquets inscrivent leurs offres en priorité plutôt que celle des concurrents.

C'est comme ça que l'aventure d'Interfret a commencé.

Le jeune Charles, entreprenant et talentueux, qui n'avait pu faire les études brillantes auxquelles ses professeurs le destinaient par manque de moyens, orphelin après la déportation de ses parents, a déployé toutes ses qualités pour réussir.

Il se lançait à 27 ans, en 1958, la même année que celle de ma naissance, en louant un local qu'un propriétaire foncier avait bien voulu mettre à sa disposition au 25 quai de la Joliette, posant son premier téléphone sur un bidon d'huile en guise de premier meuble et en route pour l'aventure transport !

Vingt trois ans plus tard, je commence à travailler dans son entreprise devenue une référence dans son domaine d'activité. J'apprends ce métier passionnant pendant cette époque bénie où il suffisait de se retrousser les manches et travailler durement pour récolter des résultats. Cette période encore tranquille n'imagine pas encore qu'au début des années quatre vingt dix s'arrêtera une croissance qui paraissait infinie.

32^e jour du journal qui sert à rien, mardi 21 avril

Depuis hier soir jusqu'à ce soir c'est le jour du souvenir de la Shoah en Israël. Yom HaShoah.

Rachel El Koubi et Ichoua El Koubi, ma grand mère et mon grand père, que je n'ai pas eu la joie de connaître, sont morts à Auschwitz. Ils n'ont pas de sépulture ailleurs que dans nos coeurs. Et il n'y a plus que leurs noms à clamer pour nous souvenir d'eux.

Rachel El Koubi, née Elbaz, le 28 septembre 1895 à Tlemcen
Décédée le 7 août 1943 à Auschwitz en Pologne,
et

Ichoua El Koubi né le 28 septembre 1885 à Tlemcen
Décédé à Auschwitz le 24 mai 1944 en Pologne.

Rachel et Ichoua mes chers grands parents que je n'ai pu chérir à cause des nazis qui les ont assassinés et des collabos français qui les ont livrés à la barbarie.

Que ton nom Rachel, et le tien Ichoua, soient pour l'éternité dans le Grand Livre de la Vie.

En ce jour de mémoire, je ne puis faire autrement que repenser à l'arrivée de ma tante Marie à Auschwitz par le même convoi que son père Ichoua et son frère Alfred, en mai 1944.

Marie et Alfred ont survécu aux camps.

J'ai écrit cette histoire dans mon livre Jeunes filles volées qui est sorti fin octobre 2010. Marie était encore de ce monde, elle a lu mon ouvrage et m'a dit tout le bien qu'elle en pensait et surtout que je ne l'avais pas trahit. C'était ma plus grande crainte car on ne peut romancer l'indicible, je tremblais en attendant la fin de sa lecture.

Elle est morte neuf jours après, le 1er novembre 2010.

Si j'ai pu écrire les passages qui évoquent la déportation de ma famille ce n'est pas parce que ceux qui y ont survécu me l'avaient raconté, mais grâce à Steven Spielberg et son association "Shoah Foundation" qui en 1995 a enregistré et filmé les témoignages de tous les survivants de la Shoah dans le monde dans plus de 50 pays, dont ceux de mon oncle et tantes.

Un travail gigantesque et remarquable pour l'humanité (traduit en plus de 52 langues) que Spielberg a entrepris après son film « la liste de Shindler ».

Marie, Paulette, comme Alfred, mes tantes et mon oncle, ne nous avaient jamais raconté directement ce qu'ils avaient traversé. Nous n'avions que les numéros gravés sur leurs bras comme seule trace de ce passage en enfer qui heurtaient nos coeurs d'enfants. Jamais nous aurions osé poser de question. Ils ont commencé à témoigner très tardivement (après 1995) dans les écoles mais jamais devant nous et sans même nous parler de leur action de témoins.

Quand on demandait à mon oncle Alfred devenu sur le tard très religieux où était Dieu à Auschwitz, il répondait que ce n'était pas la bonne question, la bonne question était plutôt où était l'homme.

Souvenons-nous, n'oublions jamais.

Ce matin j'étais sur les parvis de l'opéra de Marseille. Pas pour acheter un billet mais pour être présent à la cérémonie du souvenir de la rafle de Janvier 1943 qui emportait, avec de nombreux autres juifs, ma grand mère Rachel. Un an après, en mai 1944, mon grand père Ichoua, son fils Alfred et sa fille Marie, subirent le même sort. Comme à chaque fois, à chaque commémoration, je me pose cette question de la mémoire. Quelle est notre responsabilité face à elle ? Quel est notre devoir face à nos morts ? L'oubli est impossible, pour eux, comme pour nous et les générations à venir. Je pensais que j'étais marqué au plus profond par cette histoire, cette généalogie, un peu comme une trace inscrite en mon sang. On ne vit pas de la même façon quand on est bercé par des bras tatoués à l'encre indélébile, où, comme nous le rappelait un des fils de déportés, face à l'automatisme de ses parents rescapés d'Auschwitz qui prenaient à chaque repas du bout des doigts les miettes de pain sur la table sans en laisser aucune. La vie, comme déporté, ou fils de déporté, n'a pas le même goût, peut-être est-elle plus précieuse, plus sacrée ? Sans aucun doute elle nous donne en héritage cette responsabilité de

transmission. Petit fils et neveu de déportés je l'ai ressenti profondément ce matin. J'ai éprouvé cette marque ineffaçable tracée au cœur de ma chair.

Comme à chaque évocation de cette période, mon cœur est chaviré, rallumant cette absence des miens sans sépultures, morts par la simple faute de leur seule existence. A chaque fois je me questionne pour comprendre comment ce fut-il possible d'être assassiné à ce seul motif, celui seulement « d'être », au seul motif de son nom, son nom juif. A chaque fois je m'interroge sur l'humanité qui a pu produire cela et à chaque fois je pense à cette maladie de la haine, toujours vivace, encore aujourd'hui, toujours prête à sévir, toujours si proche, qui fait regarder l'autre, l'étranger, celui qui ne partage pas notre couleur, notre religion, ou je ne sais quelle différence avec nous, comme l'objet de tous nos ressentiments. Qu'il s'appelle le juif, le Tzigane, l'homosexuel, le musulman, sa faute serait juste celle là. Et l'exemple du passé n'y fait toujours rien, nous trouvons toujours de bons arguments pour le haïr, lui, celui-là justement, cet autre nous-même, aux maigres différences de couleur de peau, de culture ou de religion, avec qui nous partageons pourtant le même destin final, ce frère humain qui devient pour si peu objet de notre haine, notre ennemi indéfectible.

Mais quand cela va t-il cesser ? Quand observerons-nous cette salutaire posture de ne plus voir l'autre que pour ce qu'il est, plutôt que d'où il vient ? Mon père, cet enfant caché, enfant brisé, perdait sa maman à onze ans et son papa à douze, et ne devant plus jamais les revoir, m'assurait que l'homme était mauvais et qu'il n'espérait plus en lui. Je sais qu'il se trompe, que l'homme n'est ni mauvais ni bon, que ce n'est qu'une éponge qui boit l'essence qu'on lui donne et qu'en lui donnant la meilleure elle n'en ressortira jamais mauvaise. Je le sais d'autant mieux en écoutant les justes, ou les enfants des justes, qui se sont exprimés ce matin et qui en sauvant quelques juifs, quelques enfants, ont sauvé l'humanité entière. Un seul juste sur terre et l'humain ne peut être déclaré mauvais.

L'âge du Christ du Journal qui sert à rien,

mercredi 22 avril 2020

Petite mise au point dans le présent avant de retourner vers un passé plus calme..

C'est assourdissant ce tumulte, cette violence, qui affirme la vérité de chacun. Les pour, les contre.

Ne pourrait-on essayer le doute ?

.....

Le lendemain de mon arrivée dans la vie active, je me réveille épuisé dans l'atelier du père de l'aimée.

Une lassitude immense m'envahit, pour moi si matinal, je n'arrive pas à sortir du lit.

Je me sens fiévreux, engourdi, et mets ça sur le compte du voyage épuisant pour arriver de Marseille en voiture.

A t-on idée aussi de rouler dix sept heures sans interruption ?

J'appelle le bureau pour prévenir de mon incapacité. J'ai tellement honte. Le fils du patron absent dès le deuxième jour..

Mais le lendemain ça ne passe pas. Pour ne rien arranger je ressens une douleur intense derrière la tête sur le côté. Je passe ma main sur le point douloureux et découvre une grosseur. A ce contact mon adrénaline de l'année décide de se disperser dans mes veines, je vais m'évanouir c'est sûr.

« C'est quoi ce truc? » demandes-je à Corinne qui n'est pas encore partie à son cours de préparation à l'entrée de l'école nationale de kinésithérapie de Vincennes.

« Tu peux jeter un coup d'œil ? »

« On dirait un gros bouton, c'est tout rouge, peut-être un kyste? T'inquiète pas c'est sûrement rien. Bon va chez le médecin quand même. »

Le truc à jamais dire à un hypocondriaque. C'est rien mais va quand même voir un médecin.

Une heure plus tard je suis dans la salle d'attente du généraliste recommandé par un de mes collaborateurs. J'attends mon tour.

Il me fait entrer sans dire un mot en me désignant le siège face à lui.

Il a une gueule qui ne me revient pas le toubib.

« Qu'est ce qui vous arrive jeune homme ? »

Je lui montre le truc.

Devant sa moue dégoûtée il a une tête qui me revient encore moins.

« Bon, on va faire des examens. »

Des examens ? « Mais pourquoi? » murmure-je la voix effondrée.

« C'est pas un cancer hein docteur ? »

En guise de réponse il me tend une ordonnance avec tout un tas de paramètres incompréhensibles pour le jeune homme de vingt deux ans que je suis et je me retrouve à sa porte pas du tout rassuré avec la liste de course aux globules.

Le lendemain je suis au labo pour le prélèvement et retourne à l'atelier pour attendre les résultats.

Tu connais ce moment entre la vie normale et les résultats? C'est à dire entre la vie et l'inconnu ? Ce moment où il peut se passer tout un tas de trucs mais où plus rien d'autre ne compte que la réponse à la question: « bon je vais mourir quand ? »

Jeudi 23 avril 2020, 34^e jour du journal qui sert à rien

Même au verger, entouré de cette délicieuse odeur d'engrais qui a concentré toutes les mouches des Alpilles et à peine avalé mon casse croute, je suis là pour toi et recommence à t'écrire avec mon pouce. J'ai une pensée envieuse pour les écrivains qui tapaient sur leur fidèle Underwood tout à leur œuvre.

Ce matin j'ai entendu celles que je guette chaque année. Mes impatientes qui tracent leurs lignes incompréhensibles dans le ciel des beaux jours. Ces folles d'amour qui ne font pas le printemps mais annoncent la promesse de l'été en sifflant. Mes hirondelles chéries. Elles ne s'arrêtent jamais. Elles ont raison, on n'a pas le choix.

.....

Je suis assis devant le toubib avec mes résultats auxquels je ne comprends rien.

Je lui tends main tremblante la feuille du laboratoire. J'ai peut-être un Parkinson aussi qui sait ?

Doc angoisse n'a visiblement jamais du recevoir un sourire quand il était un bambin ou alors il est en plein deuil. Parce que visiblement l'ambiance n'est pas aux cotillons.

Dès la première page, il lâche un « je m'en doutais » avec un air glauque mais satisfait qui glace ce qui reste de mon sang.

Je n'en mène pas large et visiblement les explications détaillées c'est pas son truc. *Je suis là !* Lui dis-je avec mon oeil de labrador battu. *Pitié, dis-moi combien de temps il me reste à vivre!* Je pense que je vais m'évanouir pendant qu'imperturbable il continue silencieusement sa lecture.

Il remet les 4 feuilles dans l'enveloppe, me la rend, et me dit d'un air sûr :

« Votre formule est inversée. »

« Heu oui et ? »

« Et bien c'est le signe évident d'une mononucléose infectieuse, bien que.. Il y a quelque chose qui n'est pas normal. »

Mon corps hésite entre malaise vagal et hurler comme la femme de Jack Torrance dans Shining quand son mari démonte la porte de la salle de bains à coup de hache.

Je me décide à en demander un peu plus au sadique. Après une grande inspiration j'arrive à bredouiller la voix tremblante :

« Qu'est ce qui n'est pas normal docteur ? »

« Ce qui n'est pas normal c'est que vous êtes négatif à la recherche d'anticorps. C'est-à-dire pour être clair (enfin), vous avez tous les signes de la mononucléose mais avec un test qui n'en retrouve pas la trace.

De toutes façons il n'y a rien à faire à part attendre que ça passe. »

« Il n'y a pas de médicaments? »

« Je peux vous prescrire de l'aspirine si vous voulez. »

Il continue aussi sec :

« Vous risquez d'être très fatigué pendant plusieurs semaines puis lorsque votre corps aura repris le dessus ça ira mieux normalement. »

Heu oui, s'il reprend le dessus d'un truc qui n'est pas ce que j'ai mais que j'ai sûrement et qui de toutes façons ne se soigne pas. J'ai bon ?

C'est très rassurant.

« Allez, rentrez vous reposer et on se revoit dans trois semaines. »

Je sors plus dépité encore qu'en entrant et me précipite dans la première librairie pour m'acheter un dictionnaire médical.

A peine rentré chez le collabo à la retraite, je cherche compulsivement la rubrique mono, mono, mononucléose infectieuse, ça y est je l'ai !

Cette lecture termine d'achever la loque humaine que je suis devenu.

“Le virus d'Epstein-Barr ou virus de l'herpès 4 est un virus de la famille des Herpesviridae. Il fait partie de la sous-famille des Gamma-herpesvirinae. Le virus d'Epstein-Barr cause plusieurs maladies dont la mononucléose infectieuse et le lymphome de Burkitt.”

Je le savais, c'est un cancer, je vais mourir.

**35^e jour du journal qui sert à rien. Vendredi d'avril,
un jour après l'arrivée de mes chéries dans le ciel**

Aujourd'hui le rond jaune est en plein dans le bleu.

Plus de pollution. Moins de tumulte automobile, les hirondelles peuvent tracer leur folie amoureuse en sifflant de plus en plus fort.

Tu as vu comme ce n'est jamais droit cette chose indéfinissable qu'on appelle l'amour ?

Ma chère tante Ernesta, petit bout de femme, me disait à peu près douze fois par jour quand j'étais à Bologne comme entrée en matière et en patois bolognais : « la vet l'e piu stort che dret », en italien ça donne « la vita è più stortta che dritta », la vie est plus tordue que droite. C'est sûr que ça doit contrarier plus d'un recteur de la pensée cette idée de torsion.

.....

Cette plaie de virus, mononucléose ou pas, m'épuise pendant plus d'un mois.

Je rajoute à la fatigue l'inquiétude de ne pas savoir vraiment la nature de mon mal.

On dit que la mononucléose est la maladie du baiser, et mon aimée dont j'ai couvert les lèvres n'a pourtant aucun symptôme. Ça ne m'aide pas à croire au pronostic du docteur Keaton que ne confirme pas le test.

Mais à force, la boule douloureuse à l'arrière de ma nuque se met à dégonfler. Il paraîtrait que c'est un ganglion enflammé et non un kyste et qu'il en a eu marre de sur-réagir comme moi au stress. Je finis par aller mieux. Mais ça reste peut-être un cancer potentiel qui se rétracte vicieusement pour mieux m'achever plus tard. Restons vigilant quand même.

Ça tombe bien cette amélioration car je dois rencontrer belle maman. Je n'ai pas une image très positive de la génitrice de l'aimée qui m'a raconté qu'elle l'avait laissée seule avec sa sœur pour plusieurs mois pour un voyage d'affaires alors qu'elles

avaient à peine une dizaine d'années et à quel point ça l'avait perturbée.

« Mais elle est très fantasque tu verras, je suis sûr qu'elle va te plaire » me dit-elle.

Nous sommes assis au restaurant et l'attendons yeux dans nos yeux.

Finalement une créature d'une quarantaine d'années, femme fatale aux cheveux et yeux de braise avec un accent espagnol à te rendre raide un eunuque, la magnifique et conquérante Soledad, s'avance vers nous avec un sourire plus large que la porte d'Aix.

Effectivement elle est sympathique. J'oublie aussitôt la mère peu fiable qu'elle fut tant elle m'emporte dans sa joie de vivre et son exubérance. Un hussard en tenue de femme fatale. Dans la conversation elle me place qu'elle ne porte que des bas à jarretelles voyant que je m'attarde un peu trop sur ses jambes Cyd-Charissiennes. Elle dévore comme un ogre en s'esclaffant et parlant haut et finit notre repas copieux et très arrosé par un énorme cigare de ministre.

Est-ce la peine de préciser que je l'ai aimé, tout de suite ?

Nous nous quittons devant la porte en promettant d'aller le prochain week-end dans sa résidence secondaire en Normandie à Cormeilles, petit village à l'intérieur des terres proche de Deauville, où elle va toutes les fins de semaine avec Michelle sa compagne et sa vieille chatte. *Je parle de l'animal pas de Michelle.*

Comme prévu le vendredi soir nous partons sous une pluie battante par l'autoroute de Normandie. Après un voyage interminable nous arrivons enfin. Un vrai fantasme de maison normande, toit en chaume, murs en torchis, petites fenêtres et colombages. Cette carte postale est posée au milieu d'un ravissant jardin anglais.

(Tu m'étonnes que ce soit vert avec toute la flotte qui tombe continuellement).

A l'intérieur l'atmosphère est tout aussi charmante, s'il n'y avait cette humidité insupportable et la conjointe de Greta

Garbo qui est son antithèse. Trapue, épaisse, cheveux blonds décoloré sur frange, voix aiguë et éraillée qui ne cesse d'interrompre pour exister, normal au regard de la cruauté avec laquelle la nature s'est acharnée sur elle, bref, j'aime autant Soledad que j'ai de retenue pour cette Michelle.

Allez, elle doit bien avoir des qualités ? Oui, une. Quand elle joue du piano, elle se tait. C'est même ce qui la fait vivre d'ailleurs. Professeur de musique au lycée, elle m'exhibe les deux 33 tours qu'elle a sorti à compte d'auteur. Je ne comprends pas comment la mère de l'aimée a pu s'enticher d'un pareil phénomène, mais l'amour c'est compliqué et elle a du être dégoûté des hommes pour l'éternité par l'ex-mari collabo et geignard..

Bref, il faudra composer avec la conjointe les week-ends qui vont s'annoncer comme réguliers pour s'échapper de Paris.

36^e jour du journal qui sert à rien. Dimanche 26 avril

Le travail est presque fini. Encore quelques bricoles pour me donner l'excuse de retrouver mes immortels, mais presque rien.

Les oliviers sont gentils, ils ne demandent pas de soins constants, juste quelques sauts de puces.

La taille pour commencer l'année, fin février ou début mars, qu'on retarde toujours par crainte du gel de 1956 que les oléiculteurs gardent en mémoire même si comme moi ils n'étaient pas nés.

Survenu en février, après un mois de janvier anormalement chaud, un froid glacial fit soudain chuter la température de vingt cinq degrés pendant un mois gelant tous les oliviers des Alpilles. Mais l'olivier immortel renaissait de ses cendres glacées en repartant de leur souche mère. Les oliverons de l'époque ont laissé s'épanouir quatre ou cinq branches à l'extrémité de chaque souche qui avec le temps sont devenus des arbres aux multi troncs. On observe cette étrangeté dans les Alpilles, ces 4 ou 5 arbres unis par leur souche initiale. Taillés au centre leurs pieds s'harmonisent pour n'en faire plus qu'un.

Si dans cette région vous croisez un de ces illustres, approchez-vous, vous pourrez imaginer quels arbres majestueux et vénérables ils devaient-être avant 1956 en contemplant la circonférence de leur souche mère.

Après la taille, on leur donne de l'engrais. Epancre du fumier est mieux, mais quand ce n'est pas possible on sème, comme je l'ai fait à la main, cinq kilos d'engrais par arbre à l'aplomb du branchage qui correspond à leurs racines souterraines.

Après les pluies printanières, un peu de bouillie bordelaise pulvérisée sur leurs chevelures comme une laque chez le coiffeur fera l'affaire pour éviter les maladies parasitaires. Sans trop forcer, l'olivier est résistant comme type.

A la fin du printemps on pourra dégager les herbes au centre et à l'aplomb des branches pour limiter tout ce qui pourrait

l'empêcher de boire à sa soif, même si comme les miens ils ont la chance de pouvoir s'abreuver au canal de Provence auquel le verger est relié.

Puis on leur fout la paix car c'est bientôt le moment de la floraison. S'il n'y avait ces sales mouches qui commençaient à éclore pour venir pondre dans les olives et nous pourrir la vie on serait tranquille nous aussi.

Mais on n'est jamais tranquille, n'as-tu pas remarqué ?

Dans la nature pas plus qu'ailleurs.

Comme j'ai décidé d'être bio, je regarde consterné et résigné les mouches tourner autour de mes arbres, je peux seulement les insulter mais elles s'en battent l'oeil de mes invectives. Reste alors la prière.

Il est l'heure au début de l'été d'éliminer les gourmands, ces petites branches qui poussent au bas de l'arbre, car cette feignasse de sève, excitée par la taille, essaye d'extirper de nouvelles branches qui vont la retenir au détriment des branches du haut. Alors, laborieusement, je leur coupe la chique pour que l'énergie retrouve le droit chemin vers le sommet. Il faut toujours prendre de la hauteur.

Oui Olivier, c'est plus fatigant de monter pour aller porter toute l'énergie vers ton fruit mais en même temps je ne te laisse pas le choix. Je coupe ses excroissances en lui expliquant que c'est pour la bonne cause et si l'huile est bonne je lui promets de continuer mes bons soins et mes caresses.

Il fait chaud, on est en plein été et je surveille ses feuilles. L'olivier n'a pas tellement besoin d'eau, mais ne peut vivre sans. Si je les vois se courber en deux c'est qu'elles ne veulent pas mourir déshydratées. Alors j'ouvre la vanne miraculeuse mais pas plus d'une fois toute les trois semaines, car comme pour le pastis, un peu d'eau mais sans trop.

Fin octobre début novembre est le temps de récolter les fruits de mes efforts et des siens et juste après le pressage et l'embouteillage commencer à livrer dès le mois de décembre mon or vert.

Bref, j'ai lâché 1981 pour te parler de ma passion et tu te rendras compte en te délectant de mon huile que je n'ai pas fait que la sieste. Repartons du verger pour les années légères.

37^e jour du journal qui sert à rien, lundi 27 avril,

Dans deux semaines nous pourrons courir dans les champs, masqués comme le concombre.

Je voudrais remercier tous ceux qui me disent des gentilleses à propos de mon écriture et me réclament d'en faire un livre.

Leur dire le plus humblement du monde que ce n'est pas mon intention (et qu'ils sont trop indulgents).

D'abord, je ne pense pas que mes pérégrinations de jeune homme ne présentent grand intérêt, ensuite, parce que la finalité de ce journal n'a jamais été d'en faire un livre.

Le plus important pour moi est d'écrire pas de publier.

Pour d'autres, cela peut-être de composer de la musique, d'en jouer, de nous l'offrir chaque jour comme tellement de chanteurs professionnels ou amateurs le font pour nous en ce moment via les réseaux. Faire des cessions musicales, comme Bob Sinclar s'y attache avec générosité chaque jour depuis le début du confinement. Nous faire rire en improvisant depuis chez soi des sketches en famille ou faire n'importe quoi de créatif à la mesure de ses moyens pour simplement se donner aux autres en cultivant son empathie.

Etre pleinement dans cet élan créatif et généreux nous permet aussi de ne pas être seulement en notre compagnie.

Dans ce moment, entre cet avant agité et cet après inconnu, nous pouvons nous mettre en œuvre pour simplement nous rendre compte de la beauté du vivant et de celles et ceux qui nous entourent.

Je ne fais rien d'autre que ma part à la mesure de mes modestes possibilités.

Je suis ici chaque jour, un peu pour moi, en oubliant par cette écriture mon tumulte intérieur et beaucoup pour vous, en tentant de vous offrir quelque chose.

Je n'ai pas d'autre ambition.

(Si vous y tenez tellement, je relierai virtuellement toutes ces pages, ici sur Facebook ou sur un autre support et vous l'aurez

du début à la fin si vous voulez relire mes élucubrations d'une seule traite.)

Nous sommes enfin chez nous dans notre petit studio de la rue de Sèvres. Mon premier chez moi.

Nous n'avons qu'à traverser le boulevard Pasteur pour trouver des commerces de bouche dans la partie de notre rue qui passe du 6^e au 15^e arrondissement. C'est une joie pour moi de découvrir ces fromageries aguicheuses qui n'existent pas sur ce mode à Marseille.

Quelle grande nouveauté pour moi cette indépendance ! Moins pour l'aimée qui avait déjà quitté le domicile familial à seize ans.

Je me rends tous les jours au bureau de Maisons-Alfort où j'apprends mon métier de commissionnaire de transports.

Nous avons sur place un entrepôt qui nous permet de distribuer les colis avec un petit camion plus adapté aux rues de Paris que les semi-remorques qui arrivent de Marseille.

Grâce à cela je vois arriver toutes les semaines mon cher Omer toujours aussi rigolard et plein d'histoires rocambolesques qui vient me donner des nouvelles de Marseille. C'est toujours un bonheur cet air et cet accent de chez moi, car autant pendant mes études j'ai pu apprécier les joies parisiennes, aujourd'hui avec mon horaire programmé et mes heures d'embouteillages sous la pluie, je commence à apprécier Paris d'un œil moins festif.

J'ai noué une nouvelle amitié grâce à Philippe, mon ami marseillais licencié comme moi en Space Invaders, avec Olivier qui forme un jeune couple avec Samia, son exubérante fiancée. Ensemble nous jouons aux grands dans une vie sociale qui n'est pas si fréquente vu nos jeunes âges.

Il habite avenue de Malakoff dans l'immense appartement de ses parents avec sa soeur. Nous sortons régulièrement ensemble à la Scala, une boîte de nuit au 188 rue de Rivoli. Un nouveau temple du disco et du hip-hop naissant. Ce n'est pas parce qu'on est en couple qu'il faudrait arrêter notre doctorat en dance-floor tout de même.

Un week-end, nous décidons de partir à Perros-Guirec. Je ne suis jamais allé en Bretagne et c'est une vraie découverte. Plutôt brève car le voyage dure plus longtemps que le séjour sur place. Le père d'Olivier nous a prêté sa Mercedes, un énorme modèle luxueux et le voyage est à peine assez long pour mon goût de la conduite d'autant que mon ami me laisse facilement le volant.

Notre vie se déroule gentiment entre travail et week-end, la routine des travailleurs.

Corinne, pour financer ses études, elle ne peut compter que sur elle, a commencé à travailler au prestigieux comité d'entreprise de l'EDF situé à une adresse tout aussi prestigieuse, au 25 rue du Faubourg Saint Honoré. Le comité du Faubourg de cette énorme institution gère tous les avantages et le patrimoine immobilier des salariés de l'électricité. Pendant son temps libre elle prépare son entrée à l'école Nationale de kinésithérapie de Vincennes où l'admission est très sélective car les études y sont gratuites et les places limitées.

J'ai de plus en plus de difficultés avec le climat humide de cette ville. Moi qui n'attrapais jamais un rhume ou la grippe, j'enchaîne les refroidissements, j'accumule, après avoir ressuscité de cette mononucléose qui n'en était pas, tout un tas de pathologies inconnues dans l'air sec de ma Provence chérie. Ici le mistral est juste le nom d'un train qui va vers un sud qui s'éloigne et me manque de plus en plus. Comme me manque ce vent musclé qui dégage les nuages.

Je lève les yeux au ciel et ne voit que cette masse grisâtre en lieu et place de mon ciel bleu marine.

Six mois sont passés et je n'en peux déjà plus de ce bassin.

**38^e journal qui sert à rien, mardi 28 avril 2020,
Pluie sur Marseille**

Même à l'abri, je n'aime pas la pluie. Ma seule consolation est pour la nature en général et mes oliviers en particulier. La pluie me rend neurasthénique.

.....

En 1982, je ne supporte plus cette flotte qui tombe du ciel. Les week-ends en Normandie ne changent rien, bien au contraire. Il pleut encore plus là bas. Heureusement nous découvrons des villes charmantes comme Honfleur, si romantique, ou l'exubérante Deauville, grasse et riche, avec son vaisseau hôtel Normandy d'un charme d'une autre époque qui me transporte aux antipodes de Marseille. Ici, dans cette petite ville touristique, tout est précieux et chic, à part les hordes de parisiens assez vulgaires qui se précipitent toutes les fins de semaines dans ce Saint-Tropez normand.

Nous déambulons souvent dans ces rues aux magasins qui regorgent de marchandises hors de notre portée. J'aime tellement faire les boutiques, ce n'est pas commun pour un spécimen du genre masculin et encore moins ces années là. J'ai été élevé pas loin de la mode par maman qui était si bien mise grâce à sa cousine Yole de Bologne, du coup elle m'a cultivé un brin dandy. Couturière renommée, elle lui confectionnait sur mesure des copies des plus grands créateurs comme Saint Laurent ou Chanel. C'était une grande artiste.

J'ai baigné, sans doute à cause de mes origines italiennes, dans cet univers où faire attention à soi est aussi important que soigner la qualité de sa cuisine.

Cette condition m'a toujours mis en décalage avec mes camarades, surtout les bourgeois dont le sport principal est de dépenser le moins possible pour l'apparence, par radinerie culturelle, mais aussi parce qu'en France, contrairement à l'Italie, l'adage serait plutôt ; « pour être heureux vivons cachés », là où dans la botte, toute classe sociale confondue, on fait honneur aux autres en portant grande attention à soi.

Parlant de botte, je me souviens de Giuseppe, mon pépé. Giuseppe Benni, il me plaît d'écrire ton nom ici. Chef de chantier de son état, enfin maçon, il revêtait tous les dimanches son plus beau costume et son indispensable Borsalino pour promener dans son village de pauvres où il vivait avec ma grand-mère Delma qui tenait mercerie. Leur village de la Penne sur Huveaune était aux portes de Marseille et essentiellement habité par des émigrés italiens. Giuseppe ne détonait pas de ses voisins, qui pour la plupart tous ouvriers, étaient habillés comme des milords le jour du Seigneur. C'était comique de voir sur la minuscule place de la mairie, ces italiens, pour la plupart anticléricaux, presque tous travailleurs dans le bâtiment ou ouvriers des usines proches, vêtus en élégants. (Avant les quartiers industriels n'étaient pas au nord mais à l'Est, dans la Vallée de l'Huveaune, porte naturelle de l'entrée de Marseille depuis les Liguriens).

Ils se sentaient pourtant plus français que les français mes babis (Argot pour dire Italiens). Ils avaient adhéré avec reconnaissance aux valeurs républicaines qui les avaient accueillis fuyant pour la plupart le fascisme Mussolinien pour certains ou la misère pour d'autres.

C'est lui, Giuseppe, qui me donnait l'amour de la nature. A la retraite, il venait me chercher avec sa Peugeot 403 break les mercredis pour m'emmenner au Camps dans le Var, une campagne proche du Castelet. Nous partions alors marcher dans la garrigue. Résonnes ses rares paroles, lui toujours si silencieux : « regarde où tu mets les pieds ! » grondait-il lors de nos promenades. Il me donnait là ce principe qui m'a accompagné tout au long de mon chemin ; vivre l'instant présent dans cette attention.

Il connaissait tous les arbres, toutes les plantes. Pendant quatre ans il s'était caché des fascistes dans la forêt de Loaino, village de sa naissance à une heure de Bologne en direction de la Toscane. Il avait eu le temps de s'imprégner de cette nature qui l'entourait puisqu'elle serait son seul moyen de subsistance. Il se nourrissait exclusivement de plantes et de fruits sauvages qu'il trouvait et fabriquait une polenta à base de farine de

châtaigne. Parfois un gibier chassé en rajoutait un peu à son maigre quotidien.

Ce que j'aimais le plus dans ces promenades c'est qu'il savait imiter tous les oiseaux en sifflant comme eux.

Quand nous rentrions, ma grand mère nous servait le seul repas que je l'ai vu préparer toute sa vie : les tagliatelles au ragout. Tous les matins elle faisait la pâte comme un rituel inébranlable avant de couper en ligne les tagliatelles qu'elle lui servait quotidiennement sur la table de la cuisine ou qu'il emportait dans sa gamelle sur les chantiers.

Cette odeur de pâtes fraîches aux œufs est en moi pour toujours.

Au petit déjeuner un autre rituel se répétait jour après jour. Deux fois par semaine, il partait à la laiterie qui se trouvait à un kilomètre de leur petite maison pour chercher du lait frais qu'il faisait bouillir à peine rentré pour le stériliser. Il s'en servait un bol généreux dans lequel il trempait tous les matins une ficelle de pain entière qu'il coupait en morceau avec les doigts.

Je comprends pourquoi, avec un tel régime, à peine quatre ans après le début de sa retraite, il mourait d'un infarctus. Le régime méditerranéen n'était pas encore à la mode.

Je me souviens de leur minuscule habitation, composée d'un appartement à l'arrière de la mercerie, une cuisine de dix mètres carrés qui faisait office d'unique pièce à vivre et à la suite une chambre sans fenêtre ouvrant sur une cour où se trouvait la salle de bains. Il fallait sortir dans le froid pour aller faire sa toilette et ses besoins.

J'étais bien loin du confort de la Cadenelle dans le huitième arrondissement de Marseille où je vivais avec mes parents.

Pour autant, malgré toute la modestie de cette vie, jamais une plainte, une vraie joie de vivre et une colère qu'il m'a transmis en héritage comme son élégance du dimanche. Mon cher pépé, tellement longtemps que tu m'as quitté, j'avais à peine quatorze ans quand ta mort nous a cueilli à notre retour d'Agadir comme ça, en pleine gueule. Elle fut ma première confrontation cruelle à la brièveté de la vie et son insupportable terminus.

Ce mixte entre nature, tradition et élégance m'a profondément marqué.

Et en déambulant devant ces vitrines de Deauville je m'extasie en bon italien devant les nouveautés.

Nous allons souvent ensuite déjeuner à Trouville aux Vapeurs, un restaurant de poissons sur le quai. Trouville touche Deauville, à peine sorti de la grasse on entre sans s'en rendre compte dans cette ville de pêcheurs aux maisons plus modestes mais tout aussi charmantes.

Le retour du dimanche est toujours long et pénible et c'est épuisé par cette route sans visibilité sous la pluie que nous nous jetons sur notre lit à peine arrivés.

Ainsi vont les semaines, toutes à peu près au même rythme. Nous avons, à cause de notre trahison, perdu le petit groupe que nous formions avec les amis des cartes l'année dernière. Ce n'est pas si grave tant nous nous suffisons, mais je sens bien que je ne vais pas arriver à supporter l'absence de mon ciel méditerranéen encore longtemps.

**39^e jour du journal qui sert à rien, mercredi 29 avril,
retour du verger,**

je n'ai pas vu l'heure passer, un peu et je faillais à mon engagement à votre endroit.

Toute la journée le vent a battu mon visage, comme le soleil enlevait et remettait son masque, j'oscillais entre chaud et froid un peu à l'image des décisions de l'exécutif.

Puis vers 16 heures tout s'est dégagé, espérons qu'il en sera de même pour nous bientôt.

.....

L'été 1982 se profile à l'horizon. Tout semble vouloir changer. Papa a fait un malaise cardiaque, un truc qu'on se passe de génération en génération les problèmes de coeur.

Maman est partie à Los Angeles rejoindre mon cousin Michel installé dans la ville des anges pour mettre en œuvre un projet pharaonique ; l'ouverture d'un vieux théâtre sur Hollywood boulevard qu'il a acheté avec d'autres partenaires. Le nom de ce théâtre est le même que celui dont j'inaugurais l'ouverture en 1978 à Paris : le Palace ! Michel aura en charge le restaurant gastronomique et ses associés s'occuperont de la boîte de nuit. Il est logé à Beverley Hills et je parle parfois au téléphone avec maman dont la voix est euphorique.

Tout ça me semble tellement loin de ma routine de nouveau travailleur du bassin grisâtre.

Malheureusement elle m'a laissé la tâche de la remplacer me donnant procuration pour la vente de la maison des Baux puisque le divorce avec papa est acté et qu'il ne veut pas la garder. C'est un déchirement, j'assumerai mais je suis bouleversé par la séparation de cette région à laquelle je suis si attaché et qui a été témoin de mes premiers amours.

Ainsi va la vie, à croire que nous passons notre temps à apprendre qu'il faut nous détacher de ce que nous aimons.

Nous partons comme prévu avec Corinne en vacances vers ce sud qui me manque tellement. Nous faisons toujours des étapes gastronomiques sur la route. Elle a été comme moi à bonne école avec Soledad qui dévore la vie et les restaurants. Je suis d'une génération où le dimanche on déjeune en famille à une table réputée. C'est aussi l'occasion avec mes parents de sortir un peu de Marseille. Je me rappelle de la Bonne étape à Carry le Rouet, de l'auberge de Meyrargues, du domaine de Sainte Magdeleine et de tant d'autres établissements où l'on m'initiait à la cuisine raffinée et au taux de cholestérol élevé. S'il n'y avait pas ce mal au dos récurrent à cause des repas interminables cela aurait été parfait. L'apéritif, l'entrée, les hors d'œuvres, le poisson, la viande, les fromages, les avant-desserts, le dessert, les pousse-café, mais qui peut imaginer à l'ère chichiteuse des vegan et compagnie qu'on mangeait autant à cette époque ?

Et questions bonne bouffe il y avait l'oncle Albert qui en rajoutait des couches.

Maman a un frère. Joaillier de son état il a une tête de bandit sicilien avec de longs cheveux noirs bouclés et un corps d'athlète un peu enrobé, des bras comme mes cuisses. Il fut jeune homme champion de Provence d'haltérophilie. Il n'a pas d'enfant et m'a pris sous son aile rêvant de me transformer en athlète comme lui, au point de m'inscrire sans mon consentement dans une salle de gymnastique où j'ai l'obligation d'aller.

Autant dire que je n'ai pas été à la hauteur de ses ambitions.

J'ai nettement préféré ses deux autres passions pour les voitures et la gastronomie. Il m'a emmené dans un nombre incalculable de restaurants étoilés. Il est amateur le bougre et pas du genre à faire les choses à moitié. Toujours avec des voitures de rêve pour aller de l'un à l'autre il roule comme un dingue. Un jour, alors que nous revenions de Nice avec sa Jaguar E V12 cabriolet, sur l'autoroute sinueuse une Ferrari 275 GTB a le tort de nous coller au train. Même en aimant la

vitesse j'ai la frayeur de ma vie mais l'italienne de Modène ne nous a pas doublé, il aurait préféré la mort.

Je l'ai vu arriver en Lamborghini, Maserati, BMW, mais sa vraie grande passion fut pour les Jaguar. Il affectionnait surtout les modèles des années 50. Il devait en avoir 4 ou 5 en même temps sans qu'aucune ne soit réellement en état de marche. Elles attendaient chacune leur tour au garage Jaguar du boulevard Notre Dame dont il devait être le meilleur client. La plus belle et la pire question fiabilité, fut incontestablement la Mark V avec sa carrosserie qui ressemblait à une Rolls Royce. Je me souviens du jour où il devait venir me chercher à Avignon avec son épouse et ma mère pour aller ensemble à Bologne. Fier comme tout, j'attendais à la sortie du Lycée ayant bassiné mes amis pour qu'ils restent avec moi et qu'ils voient le carrosse somptueux qui allait m'emmener. Deux heures après toujours personne et mes amis ont fini par se lasser et s'en aller. Je me retrouvais seul dans la nuit sur un banc à attendre la voiture fantôme. Vers huit heures du soir, je vois arriver une horrible Simca blanche de location conduite par tonton avec Maman et Nicole son épouse l'air totalement dépitées me suppliant du regard de ne pas poser de questions. Le bouledogue sicilien avait l'air vraiment de mauvaise humeur. Ce n'est que cinq cent kilomètres plus tard qu'il finit par me lâcher que sa merveille anglaise avait rendu l'âme à Salon de Provence et qu'il avait fallu la remorquer et louer une voiture.

Les copains au retour du week-end se sont bien moqués de moi alors que je n'ai jamais avoué que nous n'avions pas pris la Jaguar.

Voilà mes pensées pendant que je roule vers le sud avec mon aimée qui dort à mes côtés. Nous venons de passer Valence, nous ne devrions plus tarder.

40^e jour du journal qui sert à rien, jeudi 30 avril

Les dernières nouvelles ne sont pas bonnes. Nous attendons le déconfinement pour le 11 mai mais à la mine du premier ministre lors de son allocution on sent que ce ne sera pas la fête aux voisins. Retour au travail et aux écoles, avec des différences selon les départements et une mise en œuvre complexe et contraignante. Il vient d'apprendre qu'une liberté mal maîtrisée comptabiliserait deux cent mille morts selon les experts et il fait une tête d'enterrement de circonstance qu'il n'arrive plus à masquer. On ne lui envie pas le poste qu'il ne devrait d'ailleurs pas tarder à perdre, car il faut toujours un fusible, toujours un bouc émissaire. Il doit penser au Havre qu'il a laissé pour cette fonction et doit rêver de retrouver ses administrés dans des responsabilités moindres que ce cauchemar éveillé avec nous coincés dans nos terriers.

.....

Nous arrivons chez moi, enfin chez maman plutôt.

A Marseille, mes yeux clignent face à la baie vitrée plein sud de son appartement qui ouvre sur la mer. J'avais oublié. L'intensité de la lumière. Le ciel bleu marine. La brise sur les jours. Je me sens tellement bien ici. Il faut absolument que je trouve un prétexte pour revenir et laisser ce foutu bassin derrière moi.

Rouky, mon adorable bâtard mi griffon mi caniche, intelligent comme un diable, court dans tous les sens, excité par les parfums qu'il retrouve. Lui non plus n'aime pas Paris et ses senteurs trop humides. Il me regarde avec ses bons yeux d'un air de dire mais qu'est ce qu'on fout au pays de la pluie en fait? Nous avons prévu après deux jours dans la cité phocéenne d'aller une semaine aux Baux, il faut en profiter avant la vente fatale prévue à la fin de l'été.

Là bas, doivent nous rejoindre les amis parisiens de Corinne que je ne connais pas encore. Caroline et Benoit. Benoit est son ami d'enfance avec lequel mon aimée a usé les bancs du

Lycée. Je me demande si cela n'a pas été plutôt son ex-petit ami tellement je trouve de photos d'eux vers seize ans dans la maison de Benoit au Vaudreuil. Elle reste vague, mais ce n'est pas grave, elle m'a dit le plus grand bien de ce jeune couple, je verrais bien.

En arrivant aux Baux de Provence j'ai un pincement au cœur en ouvrant la porte de ma maison chérie, c'est une des dernières fois.

Devant la maison une centaine d'oliviers s'étendent à perte de vue sur le vallon qui court jusqu'au mont Valence. Les grillons font un concert pour nous accueillir en fanfare. Mon chien se roule dans l'herbe sur le dos en souriant, fou de joie.

C'est une toute autre Provence que Marseille d'où nous arrivons. C'est aussi ce que j'aime dans mon sud, son incroyable diversité de paysages. Même si la France est magnifique, les caractéristiques sont assez uniformes suivant les régions. Pas ici chez moi. A quelques kilomètres tout change d'un endroit à l'autre, le même territoire, mais si différent. Le Luberon avec ses chênes verts ne ressemble pas aux Alpilles, ni au Var, pas plus aux Alpes de Provence ou maritimes. Pas pour rien que le monde entier veut nous envahir.

Dès le lendemain de notre arrivée, Caro et Benoit débarquent de la côte d'Azur et franchissent la porte de notre bonheur.

C'est un couple charmant. Lui plutôt réservé, compte chaque mot, aristocrate au grand cœur, elle tout aussi aimante et exubérante comme l'orient qu'elle porte en elle et que son nom ne fait pas paraître. Je les aime aussitôt.

Ils sont tous deux d'origine pieds noirs. La famille de Caroline est de Tlemcen en Algérie comme la mienne, la vie est pleine de clins d'œil, qui sait, peut-être que nos aïeux se sont connus deux ou trois générations avant ?

Ma grand-mère Rachel avait une fabrique de tapis dans cette ville magnifique de montagne qui dominait Oran et mon grand père Ichoua tenait épicerie avant que des contraintes familiales les poussent à venir s'établir à Marseille en 1936. J'aime imaginer les ancêtres de Caroline parmi leurs clients. En tous

cas j'ai une telle impression familiale avec elle, une telle proximité, que j'aime le croire.

Ce coup de foudre amical, provoque aussitôt une invitation dans leur maison secondaire de Luc en Diois, petit village de la haute Drome. Rendez-vous est pris dès que nous rentrerons de Bologne où nous partons bientôt.

Je ne sais rien encore des surprises incroyables qui m'attendront là bas.

**41^e jour du journal qui sert à rien,
premier mai, le jour du muguet**

Du bonheur pour tous et l'espérance en des jours meilleurs qui ne tarderont pas.

Je pense particulièrement à Aurora, ma mère à qui je portais ces clochettes blanches tous les premiers mai. Impossible de manquer ce rituel comme celui de la fête des mères. Trois ans déjà, début juin, qu'elle est allée rejoindre Delma, Giuseppe, sa chère cousine Rosa-Anna et tous les autres. Ma famille italienne de Bologne a presque entièrement disparu. Pareil en France depuis que maman et son frère Albert sont partis. Il ne reste plus que ma chère cousine Valeria et sa fille Martina à Bologne alors que nous étions une famille tellement nombreuse. Le nom des Benni a suivi le même chemin. Pour moi si attaché au devoir de mémoire, qui me suis battu pour conserver le mien (mais c'est une autre histoire), un nom qui s'en va c'est une vraie et grande perte. Gémissons mais espérons. Toujours.

.....

Nos nouveaux amis Caroline et Benoit sont partis pour la Drome où nous devons les rejoindre dans quinze jours. Dès le lendemain de leur départ, nous partons comme prévu pour Bologne. L'année dernière je faisais découvrir Florence à mon aimée, sans pourtant aller dans ma patrie d'origine, la ville rouge, ville de mes ancêtres pour ma part italienne. Je suis impatient de lui donner. Il faut qu'elle connaisse sans attendre ma si chère famille italienne, Valeria mon exubérante cousine de Bologne et Marina mon adorable cousine de Forli. Mon grand père Giuseppe était de Loiano, à une heure de Bologne et ma grand mère Delma était de Forli. Pour Delma et Giuseppe, le hasard ou la nécessité ont fait que ces deux émigrés se sont rencontrés dans les années 30 à Nancy et pas en Italie d'où ils arrivaient. Comme beaucoup d'Italiens qui cherchaient un travail, les mines de l'Est de la France étaient

un bassin d'emploi incontournable. Je ne connais pas les conditions de leur union, mais c'est dans cette région qu'ils se sont rencontrés. Je ne sais rien non plus des raisons de leur déménagement ensuite à la Penne sur Huveaune, sans doute cette vallée de l'Huveaune comptait de nombreuses usines à une époque où le travail ne manquait pas. Dans ces quartiers Est de Marseille, la société des Blancs de Zincs de la méditerranée, les pâtes Rivoire et Carré ou encore l'entreprise Coder qui fabriquait des wagons et des remorques, entre autres, embauchaient à tour de bras.

Mon grand père trouva un emploi dans le bâtiment comme maçon pour finir sa carrière comme chef de chantier. Quand on a rien ou presque et qu'il faut nourrir sa famille on apprend vite et les travaux de force ne faisaient pas peur à cet homme courageux et déterminé.

Nous sommes en route vers Bologne et je pense à ces migrations. Drôle de vie qui sépare les familles à cause de la misère ou de la guerre et qui fait qu'une ou deux générations plus tard on roule comme moi vers ses racines lointaines.

J'ai mis comme d'habitude dans le lecteur de cassettes mon Lucio qui est de tous les voyages. Lucio Battisti. Depuis 1977, où Fabienne me le faisait écouter pour la première fois ne m'a jamais lâché au point que je connais presque toutes ses chansons par cœur que je chante à tue tête en conduisant (et tant pis pour ma passagère).

Toutes les paroles de tes chansons Lucio, parlent toutes d'amour, de déceptions, de regrets, de nostalgies. Tes textes si poétiques évoquent les failles humaines que tu as su explorer en profondeur, accompagnés par ton style musical si original qui n'a pas pris une ride tant il était différent du format traditionnel des chansons italiennes. Quelle merveille ta voix unique au timbre si particulier et cette amplitude extraordinaire des graves aux aigües, pour servir la poésie de Mogol ton parolier préféré.

Je suis intarissable sur ses qualités, tant mon amour pour lui est immense. Il m'a accompagné toute ma vie, et l'écouter

(particulièrement quand il chante "vento nel vento"), me procure à chaque fois une intense émotion. Je ne peux vivre sans sa beauté et cette poésie.

C'est étrange comment une musique, un parfum, une lumière, peut nous transporter dans l'essence même de l'être, dans un au delà où un sentiment d'éternité touche au cœur.

Ce serrement que je ressens Lucio, il n'y a que toi qui me l'a fait vivre si fort en chansons..

Lucio, ti voglio bene !

« E ho nell'anima

In fondo all'anima cieli immensi

E immenso amore

E poi ancora ancora amore amor per te

Fiumi azzuri e colline e praterie

Dove corrono dolcissime le mie malinconie

L'universo trova spazio dentro me »

Extrait des paroles de : I Giardini di Marzo de Lucio Battisti

J'ai dans l'âme

Au fond de l'âme, des ciels immenses

Et un immense amour

Et puis encore, encore, de l'amour, de l'amour pour toi

Des fleuves azurs, des collines et des prairies

Où courent doucement mes mélancolies

L'univers entier trouve de l'espace en moi ».

Tout le voyage en chantant jusqu'à Rastignano que je retrouve enfin. Me voilà au 7 via Valle Verde, toutes mes tantes sont là. La Tina, l'Emma, la Veglia, l'Ernesta, mes cousines Rosa-Anna et Valeria. Nous sommes accueillis si joyeusement et restaurés comme des rois. Corinne se sent immédiatement en famille. Valeria nous fait rire comme toujours, elle n'est qu'un éclat de rire permanent. Je retrouve avec elle la complicité que nous entretenons depuis que nous sommes nés.

Ma cousine chérie.

Dieu que j'aime l'Italie, que j'aime Bologne, que j'aime cette famille dont il ne reste plus que mes souvenirs au coeur. Amarcord.

**42^e jour du journal qui sert à rien. Samedi 2 mai,
Soleil mi figue mi raisin aujourd'hui**

Après une nuit chez mes cousins dans la mansarde au dessus de leur appartement où nous avons nos habitudes, dans cette maison bâtie par le grand-père Aldo qui est le frère du mien, tout m'est familier. Contrairement à nous, qui sommes toujours en train de changer de lieu de vie, je retrouve ici le lieu de l'immobilité.

C'est tellement rassurant.

La maison construite comme un petit immeuble de trois étages est composée de plusieurs appartements, celui de Rosa-Anna et Carlino, les parents de Valeria qui vit encore chez eux et finit ses études de médecine et sur le même palier, l'appartement d'Aldo et mon Ernestina. Frère et sœur vivent ensemble depuis qu'Aldo a divorcé. Ernesta lui a offert sa vie dans une abnégation inconnue pour nous dans notre mode de vie individualiste.

Bien entendu dès mon arrivée, le rituel est aussi immuable que la décoration. « Tortellini in brodo » au premier diner. Pour suivre, les viandes bouillies qui ont servi à l'élaboration du bouillon sont présentées en sauce verte. Rosa-Anna a préparé avec Ernesta les tortellini aux aurores avant leur travail. Des heures de confection et de savoir faire pour rouler adroitement avec leurs doigts les pâtes comme des petits chapeaux. Contrairement à ce que pensent les touristes, elles ne sont jamais servies en sauce à Bologne, sauf pour leur faire plaisir, mais toujours dans un bouillon clair de poule et diverses viandes. C'est d'ailleurs surtout une tradition à Noël.

Avec un peu de parmesan mais sans trop. Un délice raffiné. Ces pâtes cuites toujours al dente ont une consistance et un goût inconnus chez nous. C'est un bonheur de retrouver à

chaque fois cette tradition délicieuse et ce savoir faire ancestral qui s'est perdu ou presque à partir de ma génération. Pour le dessert, ils sont bien sûr allés acheter de la glace chez Pino, via Castiglione. La meilleure « gelateria » de Bologna. Comment dire ? Non rien, certaines merveilles sont indescriptibles.

La soirée est animée, nous rions tellement et je retrouve cette joie de vivre qui contraste avec l'esprit bougon que j'ai laissé derrière moi à la frontière de ce peuple français merveilleux mais tellement dépressif.

Vont suivre deux autres coutumes uniquement pour moi. La mortadelle au petit déjeuner, car ma tendre famille sait qu'elle est ma madeleine de Proust, et les tagliatelles d'Ernesta au déjeuner. Qui n'a jamais mangé la mortadelle de Bologne à Bologne, ne connaît pas la mortadelle ! Mon Dieu quel délice, pardonnez-moi pour ce péché mortel.

Ils ne savent plus comment nous contenter, le régime n'est pas vraiment de la partie des festins qui s'enchainent. Corinne adore manger, elle est aux anges et n'en revient pas d'autant de chaleur humaine. Je suis si heureux de partager ce bonheur avec elle, nous nous endormons repus et enlacés sous les toits de la vallée verte.

43e^e jour du journal qui sert à rien, dimanche 3 mai

Encore une semaine et nous serons rendus à la vie. Encore 7 jours à vous écrire sur ces années lointaines et pourtant si proches.

Le temps n'existe pas.

.....

Le lendemain matin nous partons pour un tour de la ville.

Vite, faire découvrir à l'aimée la beauté de cette cité médiévale qui n'est pas aussi connue des touristes que Florence ou Rome alors qu'elle est une des plus belles d'Italie. Arrivant en son centre je cherche comme d'habitude à me garer autour de la place Cavour. Je veux commencer la visite par la Piazza Maggiore. Cette place centrale de la ville, lieu de tous les rendez-vous est son coeur. Elle est immense et majeure comme son nom l'indique, entourée de palais bâtis au XIII^e siècle dont le plus emblématique est celui de la Podestà.

Corinne a le souffle coupé devant la Basilique San Petronio qui domine la place et dont la partie haute est inachevée lui donnant un aspect presque inquiétant. Je fais l'instruit en lui expliquant que c'est la plus grande église gothique en brique du monde.

« Elle peut accueillir jusqu'à vingt huit mille personnes Tu te rends compte ? Sa construction a démarrée en 1390 mais comme tu peux le voir elle n'est pas terminée sur sa partie haute. »

« Mais pourquoi ? » Me demande t-elle ?

« Heu.. On me l'a dit mais je ne m'en souviens pas ». Pour ne pas en rajouter à mes limites historiques je détourne son attention en désignant la spectaculaire statue de Neptune et son trident qui est l'emblème de la ville repris par Maserati comme logo pour ses bolides.

Sans nous éterniser sur la contemplation du colosse, je tire sa main vers l'autre côté de la place.

« Tu vois là, sous les arcades ? Il y a la plus vieille université du monde ! Si, si, je te jure, c'est ici que Dante Alighieri a étudié et tant d'autres. Aujourd'hui c'est une bibliothèque, la bibliothèque de l'Archiginnasio, demain nous reviendrons et je te montrerai les plus anciens amphithéâtres du monde ! On enseignait ici le droit et la médecine, tu verras c'est magnifique. Et là en haut regarde ! Tous ces blasons sur les murs voutés de la galerie, ce sont les blasons des familles nobles qui venaient étudier ici. »

Nous ressortons et je l'entraîne par la main, presque en courant, doigts collés — tout lui donner le plus vite possible — je cavale comme un idiot jusqu'à la porte du musée Morandi traversant de nouveau la place en zigzaguant — on croirait deux fous — jusqu'à l'hôtel de ville où je lui promets que nous reviendrons bientôt mais là on a pas le temps il y a les tagliatelles d'Ernesta qui nous attendent. Et les tagliatelles c'est plus important que toutes les pierres du monde ça ne peut pas attendre.

« Tu sais en Italie, les convenances ne sont pas comme en France, à peine servi il faut manger aussitôt au risque de paraître impoli. Surtout ne pas attendre que la maîtresse de maison commence son plat pour démarrer comme chez nous. » Ici, les pâtes c'est plus sacré que les maîtresses, même de maison.

Elle me scrute d'un air soupçonneux pas convaincue du tout.

« Si, si, je t'assures. Tu verras. De toutes façons la Zia Ernesta, elle ne s'assiéra pas tant que nous n'aurons pas fini nos assiettes. Il n'est pas question qu'elle mange, ni avant, ni pendant. C'est comme ça, il faudra t'y faire. »

Nous reprenons la voiture et démarrons pour Rastignano.

« Regarde sur ta droite ce magnifique jardin, c'est le jardin Margherita. Et tu vois au dessus les collines ? Il y a là les plus belles demeures de Bologne, celles de riches industriels ou d'aristocrates. Il y en a même une magnifique du XVII^{ème} qui s'appelle la Villa Ferrari ! Cela ressemble aux collines de Toscane tu ne trouves pas ? En réalité on n'est pas bien loin de Florence, à peine cent kilomètres, pas plus. »

Je suis hystérique dans mon désir de tout partager.

Nous roulons fenêtres ouvertes sur la via Toscana tellement familière et que j'ai pris si souvent avec maman ou Carlino. Les belles maisons comme des palais oscillent entre rouges et ocre, ces enduits si caractéristiques en Italie.

La végétation nous dépayse totalement, un entre deux entre campagne et montagne, beaucoup de Cèdres majestueux, l'air est chaud comme si souvent en été à l'intérieur des terres continentales de cette Italie du nord.

A cette époque, les étés sont bruûants et les hivers encore glaciaux. Aujourd'hui les climats européens se ressemblent tous sans doute à cause du réchauffement climatique. Le soleil brille même en Normandie, c'est dire si la terre marche à l'envers.

Mais avec ma fiancée, cet été 1982, nous ne savons encore rien encore du climat qui s'uniformisera comme beaucoup trop d'autres choses de ce monde.

Nous roulons, euphoriques, ivres de notre jeunesse légère, fenêtres grandes ouvertes, souriant joues battues par cette brise estivale vers notre destin inconnu.

Lundi 4 mai, 44^e jour du journal qui sert à rien

Jamais je n'aurais pu imaginer écrire une pareille phrase.
Quarante quatre jours d'un journal pour ouvrir le temps et échapper à un présent sous contrôle.

Un quotidien où bientôt on pourra prendre le métro mais pas aller à la plage, se rendre au travail mais pas sortir de son département. Serait-ce les prémisses d'une dictature que nous prédisent certains complotistes ?

Espérons qu'ils se trompent, le pire n'est jamais sûr.

.....

Nous tambourinons à la porte de la zia Ernesta pile à l'heure.
Elle nous ouvre, tellement contente de nous voir. Mon petit bout de femme. Elle attrape mes mains qu'elle serre avec les siennes toutes tremblantes de joies et de vieillesse. C'est tellement bon d'être reçu avec tant de chaleur non feinte. Elle serre Corinne sur sa poitrine, tellement heureuse de la connaître, si je l'aime elle l'aime aussi et de la recevoir dans son modeste deux pièces. Son regard oscille sans discontinuer entre elle et moi, elle a les larmes aux yeux, secoue sa main en l'air comme pour dire qu'elle est tellement contente en se retenant de pleurer de joie. Elle ne doit pas mesurer plus d'un mètre cinquante. Elle nous pousse dans son minuscule salon-cuisine-salle à manger et nous demande de nous mettre à l'aise.

« Que voulons nous ? Nous avons soif ? Faim ? Buvez, mangez, asseyez vous, comme je suis contente que vous soyez là ! Et toi « maravajja della natura » me dit-elle en patois me caressant la joue, hai fam spero? » (Merveille de la nature tu as faim j'espère).

Tu parles que j'ai faim, je sens le parfum de tes pâtes fraîches depuis la rue et le fumet du ragout doit me faire ressembler au loup de Tex Avery. Pour un peu j'en baverai. Je me tourne vers l'aimée d'un air de tu vas voir ce que tu vas voir.

Et nous prenons place autour de la table en formica.

Tout en parlant et faisant des allers retours incessants de la cuisinière à la table, puis de la table au fourneau, nous tapotant les joues au passage, puis revenant, puis retournant voir si les tagliatelles sont cuites, puis me caressant encore la joue, elle ne cesse de s'agiter.

Ma chère tante disparue, chaque fois que j'écris sur toi je pleure comme une madeleine. Tant de bonté disparue ce n'est pas permis, ça me bouleverse trop.

Les pâtes sont prêtes. Je suis servi le premier bien entendu. Un regard vers Corinne pour qu'elle n'en veuille pas à ma Seigneurie, un sourire en retour, ses yeux pétillent, elle prend la mesure de l'événement. Puis son assiette.

«Magna magna» nous dit-elle en dialecte qu'elle parle mieux que l'italien. Nous mangeons. Cette saveur, cette cuisson, je ne me rends pas compte ici et maintenant que je fabrique des souvenirs inoubliables.

Nous mangeons. Elle nous couve du regard. Je lui ordonne de manger avec nous, « ma vala, ma no, magnate pur, io magno doppo. » (mais allons mangez vous surtout, moi je mangerai après) Pas la peine d'insister, pourquoi lui volerais-je ce plaisir.

Elle est si minuscule que lorsqu'elle fait la feuille de pâte, tous les matins de l'univers, elle est obligée de monter sur une chaise pour la soulever. Son tour de main est tellement exceptionnel que la pâte fine comme du papier à cigarettes ne rompt pas lorsqu'elle la soulève les bras en l'air. Elle la repose sur l'immense table et relance le rouleau, qui est aussi grand qu'elle est minuscule, avec une incroyable dextérité. Je ne me lasse jamais de la voir faire.

Nous sommes repus. Épuisés par tant de bonheur.

Je m'arrête seulement pour ne pas exploser, sans doute aussi par instinct de survie.

Ivre de tagliatelles, avec l'aimée nous éclatons de rire en croisant nos yeux, comme si nous avions trop bu.

Mon regard s'arrête sur des photos de la famille qui sont dans des cadres sur le buffet.

« Zia, qui est-ce sur la photo ? »

« Mon père, le grand père d'Aurora ta mère, ton arrière grand-père.

Tu sais il était très beau et grand, (elle est si petite que tout le monde doit lui sembler grand), il est mort trop jeune le pauvre, à soixante deux ans à peine.

Tiens regarde, ici ce sont mes tantes. Elle me tend une photo où il y a quatre minuscules petites femmes comme elle. Là il y a Anna, ici Elvira, puis Livia et Marienna. C'étaient les filles de Fortunato Marchioni et de Clementina Boschi, mes grands parents » me dit-elle.

Fortunato était un homme instruit pour son époque, et chose rare pour un homme rural, il savait lire et écrire.

« Figure-toi qu'il avait accompli un exploit car il était parti à pieds autour des années 1850 de Bologne avec le curé du village jusqu'à Rome ! Et ils ont rencontré le Pape en personne, tu te rends compte ? »

Ses quatre filles étaient petites mais elles avaient une sacrée personnalité !

« Pense un peu que la plus jeune Marienna, avait décidé de ne pas se marier et sa mère, Clementina, ne l'entendait pas de cette oreille.

Alors un jour où se tenait une foire d'un genre spécial dans une petite ville proche on lui a finalement trouvé un mari. Car dans cette foire, on pouvait trouver du travail, faire des affaires mais aussi trouver des maris et les jeunes filles n'avaient pas le choix du prétendant à l'époque. »

Clementina sa mère, lui avait imposé un garçon qui vivait avec ses frères dans une maison très isolée sur l'autre rive du fleuve. Et la petite Marienna fut contrainte et forcée par ses parents d'épouser ce garçon et vivre avec ce mari non désiré et ses deux frères.

Cela se gâta le jour où la fratrie pensa utiliser Marienna chacun à leur tour comme leur femme. Elle gardait toujours un bâton près d'elle pour repousser ses beaux frères trop entreprenants. « De vrais sauvages ! » me dit Ernesta en haussant le ton et presque en colère.

« Si je comprends bien, Marienna était la sœur de la grand-mère de maman ? »

« Oui exactement, ton arrière grand mère était Elvira.

Elle épousa un Marchioni. Ils n'habitaient pas loin de Loiano, dans un petit hameau, une grande ferme dans laquelle ils vivaient au moins à soixante ! »

Les Marchioni étaient tous des cultivateurs et leur ferme s'appelait les genêts.

« Ensuite, ton arrière grand père est parti avec son épouse pour Pian di Macina, une petite bourgade des faubourgs de Bologne. Ils n'étaient pas riches et Luigi est parti avec son fils Giuseppe, ton grand père, pour aller travailler en Allemagne et en Belgique. L'Italie était si pauvre à l'époque. »

J'écoute cette histoire à demi endormi, passionné mais bien trop rempli de tagliatelles pour l'attention nécessaire.

Nous partons faire la sieste dans la mansarde et je m'endors aussitôt. Je rêve de cette vie rurale qui m'évoque le film 1900 de Bertolucci et raconte le destin de deux garçons dans un grand domaine agricole de la campagne Emilienne.

C'est une part de mes origines que je survole ainsi en songes.

Mardi 5 mai 2020, 45^e jour du journal qui sert à rien

Le ciel est gris comme mon humeur quand je vois la manière dont notre gouvernement gère la crise.

.....

Nous sommes en route pour Forli.

Nous allons rencontrer cette autre part familiale que je veux présenter à l'aimée.

C'est la ville d'où est originaire Delma ma grand-mère. Ce n'est pas très loin de Bologne. Quatre vingt kilomètres à peine en allant vers l'Adriatique. Ces deux villes sont incomparables. Forli compte trois fois moins d'habitants que Bologne dont elle n'a ni l'attrait culturel ni la richesse industrielle.

Mussolini, dont c'est la ville de naissance, a contribué à l'enlaidir en rendant son centre vraiment austère avec cette architecture art-deco fonctionnaliste qui caractérise sa dictature. Il a fait aussi des choses positives dans sa frénésie de construction il faut bien le reconnaître, les autoroutes parmi les premières d'Europe ou l'extension des réseaux de chemin de fer, de construction d'aéroports et de nombreux bâtiments publics. Cela ne compense pas bien sûr ses horreurs commises contre lesquelles ma famille s'est honorée en résistant.

C'est ici à Forli que vivent Federico le cousin germain de maman et sa sœur Velia. Federico est mariée avec Anita et ils ont deux enfants, Marina qui a mon âge et son jeune frère Piero. Ils habitent une magnifique et immense maison bourgeoise au cœur de la ville dans laquelle toute la famille peut largement cohabiter avec indépendance.

Ils nous reçoivent aussi gentiment que ma famille de Bologne et nous emmènent au restaurant qui porte le nom de mon film fétiche de Fellini : « Amarcord » (en dialecte romagnole « je me souviens »). On ne peut espérer meilleur nom pour le devoir de mémoire qui m'anime sans que je n'en comprenne réellement les raisons.

La Velia a un tempérament passionné, elle me pose tellement de questions sur notre vie en France, veut tout savoir de notre modernité par rapport à leurs vies plus traditionnelles. Tout l'intéresse. Elle me semble si jeune malgré son âge avancé. Il émane d'elle une énergie considérable. Elle a dix huit ans de plus que son frère Federico qu'elle appelle affectueusement bibi dont elle s'est occupée comme une mère après la mort de leur père alors qu'il n'avait que quatre ans.

La Velia, comme ma tante Ernesta de Bologne, a consacré toute sa vie à son frère. Grâce à son courage et son abnégation, elle a survécu à ses besoins et lui a permis ensuite de faire de brillantes études d'ingénieur qui lui ont assuré un avenir confortable. Elle est tellement fière de sa réussite.

Elle m'observe attentivement avec ses yeux noirs malicieux et me dit brusquement : « Ma parole toi tu es un vrai Quilin ! »

Ce qui pour un Romagnole où les grandes familles sont classées en tribus veut dire que nous sommes les descendants d'Achille. (Chilèn en dialecte).

« Ah bon ? Mais pourquoi me dis tu ça ? »

« Ton Physique, caro Remy, tu as le physique des hommes de ma famille. Physique robuste de paysans (*il est vrai que je n'ai pas du tout le physique ni la chevelure de ma part paternelle*).

Il faut que je te parle d'un de nos ancêtres : Foleta. Le chef des Quilin. C'était un riche paysan qui avait une propriété agricole près de Forli. Physiquement tu es incontestablement de sa lignée. Il a eu six enfants et on m'a raconté qu'il transformait toutes ses économies en pièces d'or qu'il cachait dans un grand sac de haricots secs dans la grange. Mais un de ses fils, garçon malhonnête qui avait trouvé la cachette, s'est employé mois après mois à vider le sac du précieux trésor, si bien qu'à la mort de Foleta on ne trouva plus que six malheureuse pièces en guise de trésor, qu'on distribua à chacun de ses six enfants. Une de ces pièces d'or a été donnée à ton arrière grand-mère, la grand-mère d'Aurora.

Je me souviens effectivement que maman m'a raconté cette histoire qui la faisait tellement culpabiliser. Elle m'avait dit qu'Ermenegilda, sa grand-mère, lui avait transmis cette pièce

comme un talisman lors d'une de ses visites à Forli et qu'insouciante elle l'avait vendue aussitôt rentrée à Bologne pour s'acheter un malheureux châle en laine et une besace en cuir noir et blanc. Elle se souvenait de tous ces détails. Elle n'avait pas compris sur le moment la valeur symbolique de ce présent et en était encore meurtrie des années après.

Je retrouve ici sur cette autre terre matricielle, une joie et une vraie proximité familiale comme si je les avais quittés la veille.

Je suis tellement loin des railleries et joutes à la marseillaises ! Dans ce refuge à l'écart de mon monde, pas besoin d'être toujours sur le qui vive, c'est la bienveillance qui est toujours de mise.

J'ai moins fréquenté cette part familiale de Forli que celle de Bologne, mais je suis accueilli avec la même gentillesse, la même allégresse, qui me donne dès nos retrouvailles un vrai sentiment d'appartenance.

Sans doute le couple que forment mes parents est si déséquilibré que je suis comblé par cette stabilité de l'univers traditionnel italien où la famille a une importance primordiale. Nous repartons heureux vers Bologne après cette belle journée familiale pour notre dernière soirée, nous reprenons la route vers la France demain.

**Mercredi 6 mai 2020, déconfinement moins 4 jours,
46^e du journal qui sert à rien**

Je me réveille en colère, c'est difficile de prendre en pleine face certaines publications scandaleuses qui défilent sur les réseaux sociaux. Je suis trop idéaliste, trop espérant, trop croyant en la nature humaine. Mon père n'a cessé d'en faire le reproche au jeune adolescent exalté que j'étais. L'âge ne m'a pas changé.

Vite, retourne-toi l'ami regarde dans le miroir ton pire ennemi.

.....

Hier soir, nous sommes allés dans une auberge sur les collines bolognaises goûter les fameuses Crescentina, sortes de pains cuits en quelques secondes dans le Saindoux qui gonflent de plaisir dès qu'elles s'y trempent pour être ressorties aussitôt légères, digestes et divines. Elles sont servies avec des charcuteries et du fromage frais filé type Stracchino.

Mes cousins ne vont presque jamais au restaurant en ville. Ils cherchent toujours des fermes auberges à la campagne où on peut se régaler de plats traditionnels de la région d'Emilie-Romagne. Une cuisine simple et authentique toujours d'origine modeste.

A Bologne on trouve peu de restaurants étrangers du reste. Aucun restaurant français par exemple, très peu d'asiatiques, alors que fleurissent chez nous trattorias italiennes et orientaux à tous les coins de rues. Les Bolognais sont tellement attachés et fiers de leurs traditions qu'ils n'ont pas besoin de leur échapper.

Nous rentrons en France et il nous faut laisser ce bonheur.

Ma famille que j'aime tant et cette vie à l'italienne.

Nous sommes devant la voiture et mon cœur est serré comme encore maintenant en l'écrivant. Je serre contre moi tous les miens si aimants et écrase dans mes bras ma chère et minuscule Ernestina qui comme à son habitude met dans le coffre de mon auto une Giambella (sorte de quatre quart)

qu'elle a cuite le matin même. Mon petit cœur adoré. On ne sait jamais des fois qu'il nous resterait de la place après tout ce que nous avons ingurgité. A coup sûr ce voyage m'a couté trois kilos de plus.

Allez, il faut partir, nous sommes tous à deux gouttes de pleurer, je dois laisser ma tendre vallée verte.

Je démarre en trombe pour cacher mes larmes et rejoins la via Toscana, puis m'engage sur la Tangenziale (périphérique) pour rejoindre l'autoroute du soleil qui coupe la botte en deux du nord au sud.

Direction Milan. Je bifurque avant à Piacenza, puis à Tortona. Nous passons devant Alessandria, arrivons à Genova, roulons jusqu'à Ventimiglia, et entrons au pays des toilettes sales. *Je me fais à chaque fois cette réflexion.* Pourquoi en Italie sur les autoroutes on peut boire des cafés délicieux au même prix qu'au bar, déguster des paninis succulents, aller dans des toilettes où on pourrait manger par terre et à peine passé la frontière se retrouver au pays des distributeurs de boissons infâmes, des sandwiches industriels et des commodités à la propreté douteuse ?

Comment peut-il y avoir de telles différences entre deux pays si proches ?

Sur ce chemin de retour vers la France, je ne chante plus à tue-tête comme à l'aller pris par la nostalgie de laisser mes bienveillants et tous les souvenirs qui me submergent de cette famille dont je suis issu, cette famille italienne qui a tellement enrichi ma personnalité.

Je me demande ce qu'il restera d'eux dans quelques décennies. De leurs actions, de leurs engagements, du travail, de l'amour qu'ils ont donné, qu'ils m'ont donné.

Que restera t-il de nos éclats de rires, des verres que nous avons entrechoqués dans toutes les tavernes ?

Du regard si doux et si bon de mon Ernestina ?

De mes chères tantes, petits bouts de femme toutes aussi adorables, celles dont je n'ai pas assez évoqué le souvenir, Emma, Pia, Tina, Diana ?

Tout est là, tellement présent dans mon cœur dans cette voiture que je conduis et qui m'éloigne de ce passé vers mon présent à Marseille en traversant ces paysages doux et monotones de la plaine du Pô qui défilent derrière la fenêtre.

Jeudi 7 mai 2020, 47^e du journal qui sert à rien

J'adore le 7, mon chiffre avec le 2.

En plus il fait beau, c'est l'été avant l'heure. Enfin l'heure ça y est, avant la date plutôt. Il y a un air de déjà vu partout. Il y a toujours plus ou moins un air de déjà vu quelque part. Cette réminiscence dans l'air, ce souffle, parfois tout nous renvoie au bonheur déjà connu et nous le redonne à vivre encore. C'est le même mais jamais le même. Se laisser prendre puisque nous ne contrôlons rien ou presque et dans ce presque il y a toujours rien.

.....

Dimanche 8 août 1982, je suis loin de ces considérations.

Nous sommes arrivés à Marseille dans l'appartement d'Aurora à la Cadenelle. Cet appartement où j'ai vécu depuis l'âge de mes dix ans. Maman en a hérité après son divorce et elle essaye désespérément de le vendre pour plus petit avec moins de souvenirs, mais les souvenirs et les regrets s'accrochent pour retenir les acheteurs.

J'en profite lorsque je redescends dans ma belle ville.

J'adore la vue sur cette baie de la rade sud fermée par les collines de Marseillevyre. Quelle beauté. Je comprends que Cézanne l'ait immortalisée. Cette rade de Marseille est beaucoup plus belle pour moi que celle de Naples. La légende raconte que c'est justement sur cette colline que Gyptis et Protis se sont unis pour fonder Marseille il y a 2600 ans. Des traces d'oppidum sont encore présentes qu'on peut retrouver lorsqu'on monte à la croix par le chemin de crête qui va au sommet. De là haut la vue est époustouflante. Certains jours, particulièrement lorsque souffle le barbare du nord, on peut apercevoir le Mont Ventoux pile dans l'axe de Notre Dame de la Garde.

J'aime et j'aime cette ville.

Je l'ai dans la peau cette chipie. Je n'arrive jamais à la détester elle pourtant si souvent haïssable. Chaque fois que je m'en

sépare et la retrouve, surtout si j'arrive de son nord, à peine passé la butte de l'autoroute du littoral, la revoir m'emporte toujours.

Sous les quartiers nord, l'Estaque et la mer qui s'étend à l'horizon jusqu'à engloutir le soleil couchant derrière les îles du Frioul.

Juste après les docks, le port de commerce et face à nous, Notre Dame de la Garde censée veiller sur la ville mais qui lui tourne le dos vers la mer et ses pêcheurs et ici elle sait qu'ils sont nombreux..

Je chérissais ma Bologne il y a quelques heures à peine, tellement rassurante dans ses traditions et ses palais magnifiques, et je l'oublierai presque en retrouvant ici la passion, la clarté, les couleurs, le danger, le tumulte des vagues qui se brisent sur les roches blanches torturées par le mauvais sort du mistral. Ici on prend des risques, rien n'est simple et l'aventure se prolonge sans fin vers cette méditerranée dont nous sommes tous un peu les enfants.

Je suis sur ma terrasse ce lundi matin et je pense à ma ville que j'aime et veux retrouver.

Allez, avant de partir dans la Drome, je vais aller voir mon père et le convaincre que mon avenir n'est plus à Paris mais ici avec lui au siège de l'entreprise.

J'inventerai de bons arguments, et puis son cardiologue lui a dit après son infarctus de lever le pied, c'est le bon moment pour venir l'aider.

Corinne a brillamment réussi son entrée à l'école Nationale de Kinésithérapie mais a décidé que ce n'était pas un métier pour elle. Toucher des corps ne lui dit plus rien. Une prémonition sans doute. Elle veut désormais faire du Droit. Parfait, elle pourra s'inscrire à Aix en Provence si nous rentrons.

J'appelle papa et il nous invite à déjeuner. Nous le rejoignons à la Joliette et allons chez Madame Martini la reine des pieds-paquets. « Qu'est-ce que c'est ? » me demande l'aimée, « Heu, t'inquiète c'est délicieux, un peu comme des tripes, mais on fait des paquets avec farcis de tout un tas de truc, j'en boufferai sur la tête d'un lépreux, tu vas te régaler. »

Elle sourit, je la convaincs toujours, cette confiance inconditionnelle d'avance c'est tellement rassurant.

Papa est content de nous voir. Je ne suis jamais très naturel avec lui, instrumentalisé sans en avoir conscience par Aurore, je suis le défenseur inconscient de l'épouse délaissée. Nous bavardons, il aime bavarder mais sans jamais se donner vraiment. C'est un vrai solitaire. Désabusé, il ne croit en rien à part en lui même et ne fait confiance à personne. Il a des circonstances atténuantes depuis que les nazis l'ont rendu orphelin. J'arrive à le persuader de la nécessité de mon retour sur les terres familiales. Nous décidons qu'en Janvier 1983 je prendrais mes fonctions au siège de Marseille. Je suis si heureux de revenir. Même mon chien a l'air d'avoir compris et il fait des bonds de joie.

A peine au volant en route pour la Drôme nous sommes saisis par l'horrible nouvelle. Des terroristes ont jeté une grenade chez Goldenberg, le restaurant juif de la rue des Rosiers à Paris. Il y a six morts. Nous y avons diné en juillet. C'est atroce, notre sang se glace et ma joie avec. Mais la haine ne s'arrêtera donc jamais ? Qu'on fait les juifs pour toujours être la cible ?

Caroline et Benoit nous attendent à Luc en Diois. Allez, malgré la colère contre ces bourreaux, l'injustice, l'incompréhension et l'ignorance, il faut tout de même vivre, avancer, tomber et se relever encore et toujours. Je pense à mon oncle et ma tante revenus de l'enfer d'Auschwitz qui malgré le pire n'ont jamais renoncé.

« Allez, mets de la musique chérie, plus fort s'il te plait, oui notre disque, super il tombe bien celui là ! »

« What's going on » du magnifique Marvin Gaye, il fait beau, nous partons dans un endroit inconnu sans rien savoir de notre destin et c'est bien comme ça.

Le Rav Nahman de Bratslav disait toujours à ses disciples:

« Ne demande jamais ton chemin à celui qui pourrait le connaître car tu pourrais ne pas te perdre. »

Oui c'est ça, nous perdre, ne plus penser, en avant, tout est en avant.

« Father, father

We don't need to escalate

You see, war is not the answer

For only love can conquer hate

You know we've got to find a way

To bring some lovin' here today, oh oh oh

Picket lines and picket signs

Don't punish me with brutality

Talk to me, so you can see

Oh, what's going on

What's going on »

Marvin Gaye - Extrait de What's going on

Vendredi 8 mai, 48^e jour du journal qui sert à rien

Aujourd'hui c'est le 75^e anniversaire de la victoire sur les nazis. Fêtera t-on un jour la victoire sur la Covid 19 ?

.....

Juste après être sorti de l'autoroute, nous bifurquons vers Crest en direction de la haute Drôme aux confins des Alpes de Haute Provence. Je ne suis encore jamais venu dans cette région. Je découvre une Provence inconnue. Nous croisons des champs de Tournesol à perte de vue. La nature est plus verte, moins sèche, que celle que je laisse plus au sud mais pas moins chaude air de la mer en moins.

Nous traversons le village de Die, dont je ne connaissais le nom que pour sa clairette, c'est un endroit charmant, l'ambiance est bon enfant, plus préservé que la Provence méditerranéenne plus touristique. Nous croisons un groupe de hippies sur le retour, nous sentons les odeurs de sandales et de besaces en cuir qu'ils vendent sur le marché à l'ombre des platanes. Après Die, encore une route magnifique qui serpente jusqu'à Luc que nous atteignons enfin.

Je ne sais pas encore que Luc en Diois va devenir notre destination plusieurs étés à la suite.

Nous nous garons sur une place sans grand charme et déserte et nous dirigeons vers la maison de la Grand-mère de Caroline. Nous sommes sur des terres protestantes où on ne plaisante pas souvent, encore moins avec les traditions et la récolte des noix. A peine poussée la porte de cette bastide austère, nous découvrons une toute autre ambiance à l'intérieur. Accueillis par la grand-mère et les parents de Caroline, je suis téléporté à la première accolade dans l'orient africain de mes ancêtres. Je découvre que Gérard, le père de Caroline, est pied-noir, et originaire de Tlemcen comme ma famille et qu'il a poussé l'orient jusqu'à installer dans la ruelle jouxtant la maison, sa mère, sa sœur et son cousin. La rue entière raisonne d'accents qu'on n'imaginait pas au pays de Calvin.

Mae son épouse est si charmante, c'est une fille du village et ils se connurent jeunes lycéens au Chambon-sur-Lignon en Haute Loire dans cette institution célèbre, le Collège Cevenol, où les expatriés venaient en pension au lycée, comme les élèves des régions reculées comme Mae qui n'avaient pas la chance d'avoir un établissement secondaire à proximité. Voilà comment de l'autre côté du Rhône est née cette union magnifique entre la Haute Drôme et les montagnes Algériennes.

L'immense sourire de Caroline et la gentillesse de Benoit nous font nous sentir en famille à peine franchie leur porte.

Une chambre nous est aussitôt attribuée et nous descendons directement à la piscine en contrebas de la maison dans un immense jardin face à la montagne.

Une cuisine d'été sous un préau fait face à la pelouse et nous trinquons nos verres comme si nous retrouvions des amis de toujours. Je suis frappé par l'énergie, la jeunesse et l'allégresse qui règnent ici. Nous sommes au moins vingt convives, tous de notre âge, tous hôtes de ces merveilleux parents Mae et Gérard, totalement à notre disposition dans le seul but de nous rendre heureux. Un fantasme de famille idéale. Ils ont tout compris, en tout cas l'essentiel, se donner à sa famille dans l'amour inconditionnel en acceptant tous les amis de leurs enfants comme leurs amis.

L'énergie de Gérard, dentiste à Paris, toujours élégant et distingué, fut sans doute de recréer cet orient qu'il avait laissé au départ forcé de son Algérie natale. Ne pas se résigner, même ici dans cette région austère et puisque la maison s'y prêtait, ce serait le lieu choisi de son rassemblement, de la famille, mais de la vraie aussi, celle qu'on choisit : celle de l'amitié.

Il n'était jamais à court d'idée pour nous distraire, organisait des olympiades, des tournois de boules, de tennis, de chants, des bals masqués, des défilés dans les villages, j'en passe et des meilleurs. Tous ceux qui ont eu la chance de participer à cette allégresse savent de quoi je parle, ils sont tous marqués

au coeur. Et les villageois qui nous ont croisés doivent aussi se souvenir de notre tumulte joyeux.

Ce premier soir, tous à table, la grand-mère a cuisiné toute la journée pour notre bonheur et nous nous régalons de ses plats lorsque Gérard entreprend son tour de chant habituel en commençant par "Gondolier" sa chanson fétiche.

Cette chanson ne m'a jamais quitté depuis.

Nous l'avons même interprétée, gorges serrées le jour de ton enterrement mon cher Gérard, là bas, dans ton Algérie drômoise où tu dors pour l'éternité face à cette montagne magnifique témoin de ton œuvre. Et elle est loin d'être banale cette œuvre. Cette banalité que tu avais en horreur. Je te l'ai écrit, je le redonne ici, au vent, à l'âme, à l'esprit qui plane, à l'égrégore de cette bande que nous formions, merci, merci, merci, trois fois merci et plus encore, pour ce que tu nous a donné et qui restera à jamais dans nos cœurs.

Cette sensation de bonheur familial, pour moi issu de parents que je voulais fuir, me comble au point que nous sommes revenus sur ces terres enchantées chaque année pendant longtemps, enchaînés par cette bénédiction que tu aspergeais sur nous. Car lorsque l'un d'entre nous repartait de ce bonheur amical, nous formions une allée et jetions des verres d'eau sur sa voiture, eau bénie puisée à la fontaine devant la porte de la fête en symbole d'éternel retour.

Voilà avec mon aimée ce que nous découvrons cet été 82 en repartant après une semaine merveilleuse, encore en pleurs de laisser un tel bonheur mais rassuré de l'avoir trouvé.

La vie est tellement belle parfois.

Samedi 9 mai 2020, 49^e jour du journal qui sert à rien

Avant dernière déambulation de 1974 à 1984.

Deux jours avant la libération.

Nous roulons directement vers Paris nous éloignant de plus en plus de Luc en Diois et de notre nouvelle famille adoptive. Nos cœurs sont légers de ce bonheur entrevu mais lourds de le quitter, encore plus pour moi qui n'ait plus du tout envie de rejoindre ce bassin qui me sort des bronches.

J'envisage comme une plaie les jours qui s'annoncent avec la reprise de mon travail dans cette zone pavillonnaire triste et mouillée aux antipodes de mon sud d'amour bleu marine.

Traversant le Morvan, *j'aime particulièrement cette zone vallonnée du voyage par l'autoroute*, je prends une décision; je n'attendrais pas janvier pour rentrer à Marseille. Il faut que je convainque mon père d'avancer la date prévue.

J'évoquerais la nécessité pour Corinne de commencer la fac de Droit et qu'il serait trop compliqué d'arriver après la fin du mois d'octobre alors que l'enseignement aurait débuté.

Nous sommes le 18 août, j'ai suffisamment de temps pour le ranger à ma cause. Je saurais être persuasif.

Dès le lendemain depuis le bureau de Maisons-Alfort, j'ai une longue discussion avec lui au téléphone, dans laquelle j'insiste sur sa santé chancelante depuis son infarctus, qu'il faut écouter son médecin, lever le pied, et j'insiste sur mon sens du devoir, je ne céderais pas à ses réticences, devant être à son côté au plus vite pour l'aider, cela ne se discute pas.

J'arrive à mes fins, il finit par céder.

Je suis prêt à tout pour revenir car même cardiaque son énergie est considérable. Il a aujourd'hui 89 ans et travaille tous les jours pour aider son fils préféré qui est avocat, abattant le travail de deux collaborateurs à lui tout seul.

Corinne est un peu inquiète de ce grand changement de vie, mais elle me suivrait au bout du monde où je n'irai jamais sans

elle. Pour la rassurer et lui faciliter ses déplacements vers la faculté, je lui propose de nous installer dans un premier temps à Aix plutôt qu'à Marseille.

Nous commençons aussitôt à chercher et nous partons les week-end visiter les appartements que nous avons retenus.

Très vite un ravissant deux pièces à Aix en Provence, au 6 rue de la Fonderie, répond à l'appel.

Je ne sais pas encore que cet immeuble est une ancienne demeure des Templiers et qu'il égayera notre quotidien par des manifestations étranges. Je ne sais rien d'autre que mon désir de revenir au pays et retrouver ma clarté comme mon horizon en laissant le bassin aux maudits amateurs de pluie qui nous serinent qu'ils ne regardent jamais le temps qu'il fait à Paris.

Oui, bon, très bien, parfait, moi je préfère la beauté sous la clarté, chacun son truc, adieu les amis, content de vous avoir connu. Si vous voulez nous revoir, c'est en bas, vers le sud. Quand vous sentirez un vent puissant et fort qui fait plier les cyprès et qu'en levant la tête vous verrez un truc jaune éblouissant au milieu du bleu, c'est que vous serez arrivés chez nous.

Nous voilà à Aix, cette trompeuse.

Magnifique avec ses palais renaissance en pierre calcaire de Rognes. Ses allées majestueuses, ses petites rues charmantes, ses bars prestigieux, comme les Deux Garçons ou le Grillon sur le Cours Mirabeau. Pardon amis Aixois, vous vivez dans la beauté mais je n'ai pas du tout aimé ce musée de Province où les voisins décomptent nos allées et venues d'un regard intrigant et suffisant à la fois.

J'adore y passer, y déjeuner ou diner, flâner dans ses rues, mais y vivre, définitivement non. Nous avons essayé et nous avons rompu avec la ville d'eau quelques mois après notre installation. Corinne n'apprécie pas plus que moi cette vie bourgeoise un peu étriquée de ce faux petit Paris et nous convenons d'aller vivre à Marseille.

Pour nous aider, l'appartement de la Fonderie y met du sien en craquements multiples, explosion de verres en série, raquettes

de tennis qui se fendent en deux sans raison dans un fracas impressionnant. Bref, même sans croire aux maisons hantées nous avons été convaincus que l'endroit mettait à dure épreuve notre scepticisme. Puisque les murs, les ondes ou les fantômes s'y mettent aussi nous préférons fuir vers des toits plus amicaux et moins spectaculaires.

Avez-vous remarqué comment certaines maisons qui seront les nôtres nous sifflent justement au moment opportun ? Souvent quand on veut déménager, cela n'est possible qu'au moment où la remplaçante est disposée à nous accueillir. Ce sera elle et aucune autre. Un peu comme en amour.

Cette fois c'est une ravissante petite maison du quartier du Roucas Blanc qui est encore populaire ces années là avant sa gentrification, qui nous a sifflés pour que nous la remarquions. Ca tombait bien on ne savait plus où on habitait.

A peine un an et demi que nous formons couple et nous en sommes déjà au cinquième logement. Pour le coup on se poserait bien un peu et cette petite maison sur le haut du chemin du Vallon de l'Oriol semble idéale. Elle se découvre au bout d'une petite allée qui traverse un jardin marseillais typique et ouvre sur une jolie terrasse qui surplombe la végétation composée d'arbres fruitiers dont un vieil abricotier qui donne des fruits sucrés succulents.

La campagne à la ville.

L'aimée est aux anges. Nous serons bien ici cela ne fait pas doute.

Et nous l'avons été, jusqu'à ce drôle de mois de mai 1984 qui sonnera brutalement la fin de l'insouciance.

Mais c'est une autre histoire.

**50^e et dernier jour du Journal qui sert à rien,
dimanche 10 mai 2020
Epilogue**

Voilà c'est fini.

Je veux vous remercier.

Rien n'était prévu. Je me suis embarqué dans ce voyage dans le temps en écrivant un peu chaque jour sans savoir ni où j'allais, ni jusqu'à quand.

Il y a cinquante jours lorsque je commençais à écrire, je pensais faire un bric à brac entre mes états d'âmes, mes joies, mes craintes, mes réflexions sur la société qui n'intéressent personne ou presque, mes colères et Dieu sait qu'elles sont nombreuses. Très vite je changeais de cap. Je ne me souviens plus du déclencheur, peut-être parce que j'ai senti votre désir de légèreté et que j'ai pensé à la fête. Au début de l'ivresse, pour le jeune adolescent que j'étais épris de dance-floor qui allait se cacher dans la nuit des sunlights y compris les après-midis.

Je ne savais pas non plus, chemin faisant, jusqu'où durerait ce voyage dans mon passé. J'ai été pris à mon propre piège ou plutôt au piège de ce confinement qui s'est étendu plus que je ne l'imaginai.

Ainsi le hasard ou la nécessité, m'ont mené de 1974 jusqu'en 1984.

Merci à celles et ceux qui m'ont écrit des commentaires ou des messages en privé, merci pour votre lecture et vos merveilleux retours qui m'ont touché au cœur et instillé du sens à mon confinement.

Je ne cherchais aucun applaudissement, je n'ai aucun mérite, réservons les pour celles et ceux qui sont au front pour aider les souffrants, mais juste un peu de reconnaissance. En cela vous m'avez comblé.

Entendez par reconnaissance, se refaire connaître. Que pouvais-je espérer de mieux que d'être (re)connu puisque comme nous le dit la Rochefoucauld; « aimer c'est connaître. »

Merci pour ce beau cadeau. A mon tour soyez assuré du même sentiment.

Vous avez été plusieurs à me réclamer un livre. A chaque fois, J'ai essayé d'expliquer que ce n'était pas mon élan ici, ni mon ambition. Aucune pudibonderie de ma part mais écrire et donner ma narration sans buts ni profits autre m'a comblé suffisamment.

Ceci étant, sceptique mais pas borné, je réfléchis à vos insistances et sans que cela ne devienne une histoire d'édition, peut-être relierai-je ces pages et les mettrai en ligne de cette façon si vous vouliez les lire d'un trait, soit j'en publierai quelques uns sur papier pour ceux qui voudraient garder ma trace d'encre sur cette drôle de période.

Bref, je vous promets d'y réfléchir et reviendrai vous dire ce que je déciderai.

Voilà.

Ah non, encore une chose.

Cette histoire commencée en 1974 et se termine ici sans déterminisme de ma part en 1984. J'ai écrit un livre édité fin 2010 dont le titre est : Jeunesses volées

(et le sous titre : Auschwitz 1944- Marseille 1984.)

Si vous vouliez connaître la suite, de 1984 à 1990, elle est dans ce livre édité par Autres Temps en octobre 2010. Vous ne trouverez plus d'exemplaire neuf car j'ai rompu avec cet éditeur il y a déjà quelques années et j'ai récupéré mes droits sans jamais avoir proposé mon ouvrage à un autre.

Il est épuisé depuis mais j'ai vu sur Amazon quelques soldeurs qui en vendent à des prix plus bas que celui d'origine. Vous pourrez ainsi vous le procurer si l'envie vous prenait de savoir pourquoi l'insouciance de cette jeunesse dorée prend fin en mai 1984, il y a déjà 36 ans.

Bien entendu, je ne fais aucune publicité, je ne gagne rien sur ces ouvrages que vous pourriez vous procurer. Je n'ai pas la moindre idée du nombre d'exemplaires disponibles sur ce marché d'occasion. Peut-être une dizaine, peut-être plus, je n'en sais rien.

« Voilà c'est fini » comme dit la chanson.

Demain nous retrouverons un début de liberté, alors n'oubliez pas de fêter cette vie comme il convient en trinquant vos verres pour elle pourquoi pas comme le font les juifs.

Je le fais aujourd'hui virtuellement avec vous en levant mon verre le plus haut possible à elle, cette chose si précieuse !

Le-Haïm ! A la vie !

Merci encore.